Olivier Gamache
S.S.J.B.

LA REVUE NATIONALE

Publiée par la
SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE
DE MONTREAL
Directeur et gérant: ARTHUR SAINT-PIERRE

"Le porte-voix en quelque sorte officiel
Par quoi le cri du sol s'échappe vers le ciel"
Edmond ROSTAND.

Nouvelle série, vol. I, No X. MONTREAL, OCTOBRE 1920 La copie : CANADA, 15 SOUS ETATS-UNIS, 20 "

JOS. SAINT-CHARLES

PORTRAIT DE FEMME

La Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal

Fondée en 1834

Grand aumônier : Mgr l'*ARCHEVEQUE DE MONTREAL.*
Président général : *Victor MORIN*, LL. D., notaire, 97, rue Saint-Jacques.
1er vice-président général : *V.-E. BEAUPRE*, I.C., professeur, 676, rue Saint-André.
2e vice-président général : *J.-B. LAGACE*, M.A., professeur, 836, rue Saint-Hubert.
Secrétaire général : *Guy VANIER*, L.L.L., avocat, 97, rue Saint-Jacques.
Trésorier général : *Joseph HURTUBISE*, courtier, 2, place d'Armes.

DIRECTEURS :

L'hon. *L.-O. David*, sénateur, 291, rue Saint-Hubert ;
Thomas Gauthier, courtier, 11, place d'Armes ;
L'hon. *F.-L. Béique*, sénateur, 740, rue Sherbrooke ouest ;
Victor Doré, professeur, 214, Berri.
J.-V. Desaulniers, courtier en immeubles, 1, rue Saint-Laurent ;
Arthur Courtois, notaire, 97, rue Saint-Jacques ;
J.-Emile Loranger, voyageur de commerce, 547, rue du Grand-Tronc.

Chef du Secrétariat : *Emile MILLER*, bureau 1, Monument National.

Corporations filiales de la Société :

La Caisse Nationale d'Economie — la Caisse du Remboursement — le Monument National — la Société Nationale de Fiducie — la Société Nationale de Colonisation.

Heures de consultations : 9 à 11 A.M. et 2 à 6 P.M. — Vendredi et samedi soirs : de 7 à 9.

J.-E. Lacelle

OPTICIEN OPTOMETRISTE
SPECIALISTE DE LA VUE
Gradué de l'Ecole d'Optométrie de la province de Québec.
SATISFACTION GARANTIE

728, rue Laurier Est, MONTREAL

TELEPHONE : EST 6958

Docteur Albéric MARIN

MEDECIN — SPECIALISTE

Quatre années de service dans les hôpitaux militaires vénériens de France et d'Angleterre.

Traitement des maladies de la peau et des voies urinaires.
Consultations : de 2 heures à 5 heures ; de 7 heures à 9 heures.

291, rue Saint-Denis, MONTREAL

Téléphone : EST 8323

VICTOR PATENAUDE

AUTOMOBILES A LOUER

Pour baptêmes, mariages, voyages de plaisir — jour et nuit.

219, avenue Papineau, MONTREAL

Tél : Bureau : Calumet 1899. **Tél : Résidence : Calumet 1681.**

Christopher Lumber Co.,

Marchand de Bois " EN GROS "
PORTES, CHASSIS, ETC.

Gérant : Donatien BERTHIAUME. **M. Berthiaume est membre de la Société Saint-Jean-Baptiste, section Olier.**

Nous sollicitons vos requisitions et commandes.

694, RUE ALMA, MONTREAL

TEL. BELL, EST 688.

J.-E. Bourcier

MANUFACTURIER DE FOURRURES

219, rue Amherst, - - - - - - MONTREAL.
Près rue Sainte-Catherine.

La Cie Générale de Frais Funéraires

LIMITÉE
Entrepreneurs de pompes funèbres

BUREAU CHEF:
179 Craig Est
Tél. EST 714-715

SUCCURSALES:
1460 Ste-Catherine Est, LaSalle 731
1832 Ste-Catherine Est, LaSalle 1877

Service Prompt **Prix Modérés** **Satisfaction Assurée**

Vente par Excellence

Vendredi et Samedi,

les 15 et 16 octobre

Ceux qui ont participé à notre vente d'inauguration du 14 août dernier ont conservé le meilleur souvenir des valeurs et des réductions mises à leur disposition ce jour-là. Nous nous sommes laissé dire que ceux qui n'ont pas assisté à cette vente regrettent d'avoir manqué une occasion d'économiser.

Les valeurs et les réductions qui composeront cette vente par EXCELLENCE des 15 et 16 octobre, vous plairont et vous intéresseront, pour l'excellente raison qu'elles sont VERITABLES ; nous ne jouons pas avec ces mots, ce n'est pas à la légère que nous les employons ; jamais « valeurs et réductions » ne trouveront une meilleure signification.

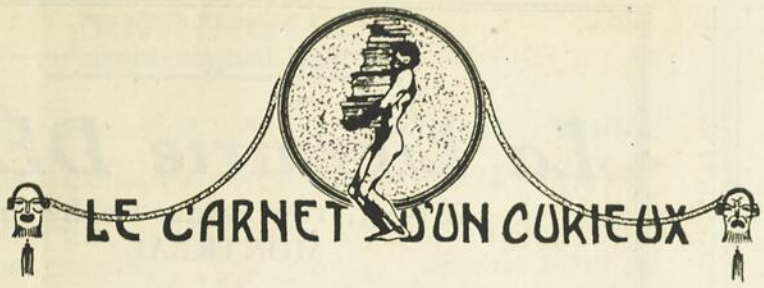
Voyez nos annonces dans les journaux. De prime abord vous serez porté à croire que les aubaines et les avantages annoncés sont fictifs. Ce sera le cas de dire que le vrai est quelques fois invraisemblable.

L.-N. Messier

MARCHAND DE NOUVEAUTES

839 à 851
Avenue Mont-Royal est

Tél : ST-LOUIS 8624.



La fable antique représentait l'Occasion, sous les traits d'un personnage absolument chauve, mais ayant une touffe de cheveux sur le devant de la tête ; de là l'expression courante : « Il faut saisir l'occasion aux cheveux ».

o o

LES ROIS AU THEATRE.

Ferdinand III, d'Autriche se piquait d'être bon musicien, et il convia des musiciens de profession à entendre un opéra qu'il avait composé. Ceux-ci ne manquèrent pas de prodiguer les louanges à l'impérial compositeur. L'un d'eux s'avisa d'ajouter en guise de flatterie : « En vérité, Sire, si Votre Majesté n'eut pas été ce qu'eile est, elle eut pu vivre de son talent et se créer une belle situation ». Et l'empereur, qui ne vivait pas au temps du bolshévisme, de répondre avec conviction : « J'aime encore mieux celle que j'ai.»

o o

Frédéric II, de Prusse, aimait passionnément la littérature et s'exerça à écrire des pièces de théâtres. On mentionne de lui deux comédies : *Le fou de la mode* et *L'Ecole du Monde*. Il avait sa troupe à lui qui, fort mal payée et maltraitée, se renouvelait souvent.

o o

Louis XIII, de France, est l'auteur d'un ballet, *La Merlaison*, dont le seul journal du temps, la *Gazette de France*, organe du pouvoir, fit les plus grands éloges. On affirme, sans apporter de preuves à l'appui, semble-t-il, que l'auteur de la notice élogieuse et l'auteur du ballet, était une seule et même personne.

o o

Gustave III, de Suède, fut un « indigéniste » en littérature. Il rêva de doter son pays d'une littérature nationale et prêcha d'exemple, en écrivant des drames héroïques et des comédies historiques tirés des annales suédoises.

o o

Catherine II, de Russie, que l'on eut pu croire entièrement absorbée par d'autres soucis, a laissé pas moins de quatorze comédies, neuf poèmes d'opéra, une tragédie et sept proverbes. Elle a porté sur son oeuvre ce jugement que paraît-il, la critique la plus sévère, se doit de ratifier : « L'auteur a beaucoup de défauts ; il ne connaît pas le théâtre et ses intrigues sont faibles. Mais on ne peut pas dire la même chose de ses caractres. Ceux-ci sont pris sur le vif . . . »

La grande Catherine a aussi fait du journalisme pour se défendre des attaques d'un journal d'opposition. Mais un jour que dans une polémique, elle avait le dessous, elle se fâcha et se rappelant qu'elle était souveraine supprima le journal d'opposition.

o o

TROUVAILLES D'ECOLIERS.

Un instituteur anglais s'est amusé à collectionner les choses hilarantes dites ou écrites par ses élèves en classe. Voici quelques échantillons de sa collection :

HISTOIRE :—

Après s'être suicidé de deux fois, Cooper vécut jusqu'en 1800, époque à laquelle il mourut de mort naturelle.

GEOGRAPHIE :—

Le tropique du cancer est une maladie incurable et très souffrante.

HISTOIRE NATURELLE :—

L'éléphant est un animal carré, qui a une queue en avant et arrière.

o o

LA VIE DE TRAVAIL

Le travail est un effort. A ce titre, il procède du vouloir ; il a pour associé la peine. L'objet ouvré, qui est de l'idée incarnée, est aussi de la peine incarnée. L'œuvre qu'on soigne, quelque chétive qu'elle soit en elle-même, porte la marque de cette pensée douloureuse et de cette patience toujours exigées pour que le réel nous cède ; elle brille de l'humble splendeur des soins.

. . . . mar faf aod yol waf tm mth mtm thm

\- - - - - - - - - - - - - - -

Bien qu'il nous coûte ainsi, ou plutôt parce qu'il nous coûte et parce qu'il est intelligent, le travail est pour nous une fonction naturelle. « L'homme est fait pour travailler comme l'oiseau pour voler, » a écrit Franklin : ce n'est point une banalité, c'est une comparaison fort précise.

GO. IN REAL ESTATE BIG.

GOHIER & BIGRAS
COURTIERS D'IMMEUBLES
7 Place d'Armes, - - - Montréal.
Téléphone : Main 3220.

Banque d'Hochelaga

Fondée en 1874

Capital autorisé	$10,000,000
Capital versé et réserve	7,900,000
Total de l'actif, au delà de	71,000,000

Siège social : MONTREAL

CONSEIL D'ADMINISTRATION :

M. J.-A. VAILLANCOURT, président.
L'hon. F.-L. BEIQUE, vice-président.
A. TURCOTTE, l'hon. J.-M. WILSON, E.-H. LEMAY, A.-A. LAROCQUE, A.-W. BONNER ; BEAUDRY LEMAN, gérant-général.

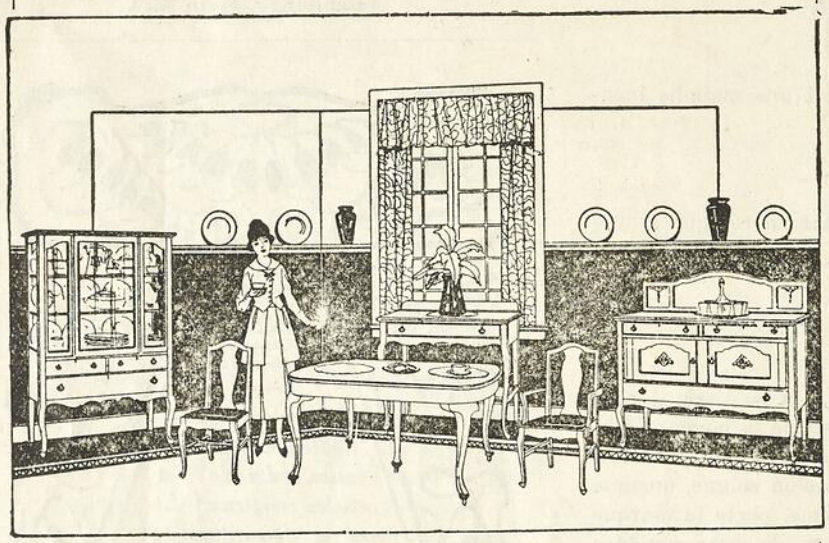
— 151 *succursales et* 144 *sous-agences au Canada* —
41 *succursales dans la cité et le district de Montréal.*

La Banque émet des lettres de crédit circulaires payables dans toutes les parties du monde, ouvre des crédits commerciaux, achète des traites sur les pays étrangers, émet des traites, des chèques et fait des paiements télégraphiques sur les principales villes du monde, prend un soin spécial des encaissements qui lui sont confiés et fait remise promptement aux plus bas taux de change.

INTERET ALLOUE AU PLUS HAUT TAUX COURANT SUR TOUS LES DEPOTS D'EPARGNE DE $1.00 ET PLUS

JEUNES GENS !

Qui songez à l'avenir !.... N'oubliez pas



L.-G. St-Jean, cie Ltée

20-ouest, rue Notre-Dame

Tél. Main 1756. MONTRÉAL

Le livre français triomphe

La Librairie DÉOM

251-est, rue Sainte-Catherine
MONTREAL

LISTE DES DERNIERS LIVRES REÇUS :

CAZES	Pensées et Maximes, en reliure souple	$2.50
MOREAU	La Nièce de Bonaparte	1.00
THARAUD	Marrakech	1.00
CAILLOT	Contes après les contes	1.00
AGUETANT	Nos Maris, Nos femmes, Nos jeunes filles	1.00
ROLLAND	Liluli	1.00
DAUDET	Au temps de Judas	1.00
ARDEL	Le feu sous la cendre	1.00
CHERAU	Champi-Tortu, 2 volumes	2.00
RIVIERE	Poh Dèng	1.00
ZANGWILL	Ce n'est que Mary-Ann	1.00
REBOUX	Romulus Coucou	1.00
JEAN THARAUD	Une relève	1.00
LAVEDAN	Irène Olette	1.25
RENE DUVERNE	Pouck	1.00
AUDOUX	L'Atelier Marie-Claire	1.00
MOREL	La dette	1.00
Mme Octave Feuillet	L'Autre	1.00
FLORAN	L'Esclavage	1.00

OUVRAGES CANADIENS

MONTPETIT	Au service de la Tradition française	$1.00
A. GUINDON, p.s.a.	En Mocassins	1.00
L'abbé GROULX	Lendemains de conquête	.90
FOURNIER	Poètes Canadiens	1.25
VEILLEES DU BON VIEUX TEMPS		1.25
LAMONTAGNE	La vieille maison	.90
POTVIN	Le tour du Saguenay	1.00
PARADIS	Vers la Maternité	25
GINGRAS	La chanson du paysan	.75
OVAL	Une unité canadienne	.90

Amis, lecteurs, rendez-vous ou écrivez à la

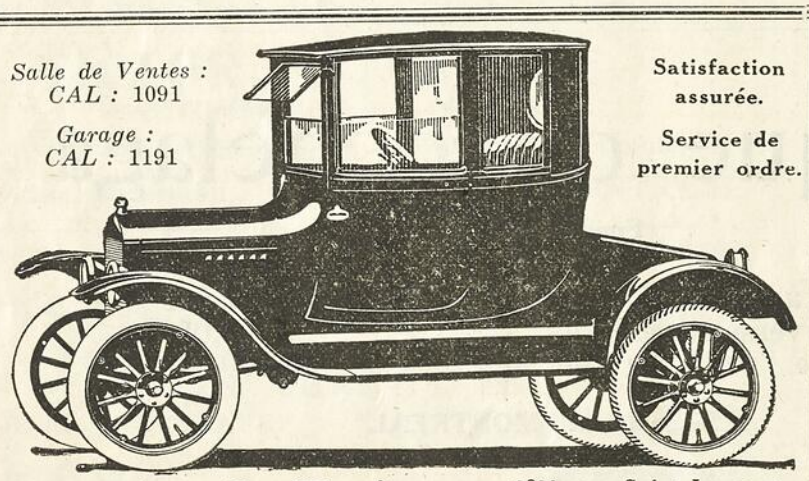
Librairie DÉOM, ☞ 251-EST, rue Ste-Catherine
MONTREAL

Vous y trouverez toujours le plus beau choix de livres français en Canada.

Téléphone : EST 2551.

Salle de Ventes : CAL : 1091

Garage : CAL : 1191



Satisfaction assurée.

Service de premier ordre.

Jarry & Frère

2828, rue Saint-Laurent, près Beaubien.

ÉCOLE POLYTECHNIQUE DE MONTRÉAL

GENIE CIVIL — ARCHITECTURE
INGENIEUR CHIMISTE
Ingénieurs spécialistes : MINES — ELECTRICITE

ECOLE DE PREPARATION
(UNE ANNEE COMPLEMENTAIRE)

Préparation aux examens d'admission à l'Ecole Polytechnique. Les finissants des collèges classiques sont admis sans examens à l'Ecole de Préparation.

COURS D'ETE

Des cours d'été spécialement établis pour les finissants des collèges classiques qui désirent entrer directement en 1ère année se donnent du 1er juillet au 15 septembre et préparent les candidats aux examens d'admission de septembre.

POUR RENSEIGNEMENTS S'ADRESSER AU DIRECTEUR.

228, rue Saint-Denis, Tél : Est 3477. **Montréal.**

Canadiens - français

Nous vous invitons avec plaisir à venir pour tous appareils dans l'électricité. Nous occupons un endroit très central : **810 rue Papineau, angle Mont-Royal.**

Nous sommes en mesure de vous procurer tous les appareils électriques les plus modernes et à des prix défiant toute compétition.

REPARATIONS — Nous nous occupons de tous genre de réparations, ainsi que de la pose des fils, des réinstallation de moteurs, réparations de cloches et de téléphones. Nous vous recevrons avec la plus grande courtoisie, toujours anxieux de vous créer un logis des plus enviables.

GROS ET DETAIL

D. VANASSE

MARCHAND ELECTRICIEN

Tél. St-Louis 1076. **810, rue Papineau, MONTREAL.**

Faisant partie de l'association des entrepreneurs électriciens ; vous avez en ceci la garantie d'ouvriers compétents et à des prix uniformes.

Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal

PREPARANT AUX SITUATIONS SUPERIEURES DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE ET DE LA FINANCE

Bibliothèque économique, Musée commercial et industriel

Délivre des diplômes de « Licencié en sciences commerciales », de « Licencié en sciences comptables » et de « Docteur en sciences commerciales ».

Le diplôme de « Licencié en sciences comptables » donne droit à l'admission dans « L'institut des comptables et auditeurs de la province de Québec » et dans « L'Association des Comptables de Montréal » (Chartered accountants).

Des BOURSES DU GOUVERNEMENT sont accordées aux élèves méritants.

Cours spéciaux, le soir : Comptabilité théorique et pratique, opérations de banque, correspondance commerciale anglaise et française, arithmétique commerciale, algèbre, économie politique, droit civil, droit commercial, langues étrangères (espagnol, italien, allemand) etc.

Pour tous renseignements, prospectus, inscriptions, etc., s'adresser

AU DIRECTEUR DES ETUDES

399, AVENUE VIGER **MONTREAL**

Sommaire :

Conservons notre patrimoine _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ *Victor MORIN*
Malaise social et organisation ouvrière _ *Arthur SAINT-PIERRE*
Automnales (poésie) _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ *Jacques LAUBE*
Le vieux cheval (illustré) _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ *Damase POTVIN*
Vieille demeure (poésie) _ _ _ _ _ _ *J.-Alcide JOYEL, E. .E A.*
La Vie littéraire _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ *Henri D'ARLES*
Pauvres vieux (illustré) _ _ _ _ _ _ _ _ _ *Juliette LAVERGNE*
Kernevez (roman illustré — suite) *Mlle PAPE-CARPENTIER*
Le Congrès international féminin de Genève _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ *Marie-Claire DAVELUY*
Çà-et-là _ *Jeanne CLOSSE*
Le catholicisme libéral (extrait) _ _ _ _ _ _ _ *Dom BESSE*
La politique religieuse (extrait) _ _ _ _ _ *Charles MAURRAS*
Du salon à la cuisine _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ *Perle SATIN*
Un concours _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ *Marraine ODILE*
Ce qui se passe _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ *Henri du VALLIER*

Carnet d'un curieux. — Notre revue. — Courrier de la-Dame-qui-lit. — Courrier graphologique. — Courrier de Marraine Odile. — Travaux manuels, etc.

Illustrations. — Portrait de femme (gravure frontispice) : Joseph Saint-Charles. — Compositions originales d'Edmond-J. Massicotte et d'A.-S. Brodeur. — Le Canada illustré. — Portraits, gravures de mode, etc.

LA REVUE NATIONALE est publiée par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, administrée par la Société Nationale de Fiducie. Rédaction et administration, 286, rue Saint-Laurent, Montréal. Elle est imprimée par l'Imprimerie Maisonneuve, 478, avenue Lasalle. Directeur et gérant, Arthur Saint-Pierre.

Enregistrée comme matière de seconde classe. Tous droits réservés.

Abonnement annuel : $2.00 ; Etranger, $2.50 strictement payable d'avance. Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la somme de 5 sous.

Notre Revue

L'année déjà tire à sa fin. Lorsque ce numéro de *La Revue Nationale* parviendra à nos lecteurs, 1920 n'aura guère plus que deux mois à durer. Nous croyons qu'il n'est pas trop tôt pour demander à nos abonnés, dont l'abonnement se termine en décembre, de songer sérieusement, dès maintenant, à le renouveler. Leur intérêt, tout comme celui de la Revue, doit les engager à ne pas trop retarder l'exécution de ce geste... nous permettra-t-on de dire, nécessaire.

L'intérêt de la Revue, cela va de soi. L'administration d'un périodique se fait pour une large part sur des avances, que doivent lui consentir ses éditeurs. L'outillage, le loyer, les salaires, les commissions sur annonces, etc., doivent se payer longtemps avant que des recettes, correspondant à tous ces frais, puissent être encaissées. Seuls les abonnements réguliers et payés d'avance — notre Revue n'en accepte pas d'autres — peuvent alléger dans une certaine mesure le fardeau de toutes ces dépenses.

A part cette raison d'ordre financier que nous avouons en toute franchise, certains qu'en nous adressant à nos lecteurs, c'est à des amis que nous parlons, il en est une autre, se rapportant elle aussi à la bonne administration de la Revue, que nous voulons mentionner ici. Le nombre des abonnés de la *Revue Nationale*, dont l'abonnement devient dû le 1er janvier, est considérable, car presque tous ceux qui ont souscrit à notre publication ont tenu à s'assurer la collection, et une réserve des premiers numéros, que nous avions faite en prévision de ces demandes, est aujourd'hui à peu près épuisée. Or, si tous ces abonnés attendent à la dernière minute pour renouveler leur abonnement, il y aura encombrement, et le personnel, étant surmené, sera beaucoup plus exposé à commettre des erreurs dont l'administration de la Revue et nos abonnés souffriront également. Et nous avons donc une première raison pourquoi dans leur propre intérêt, nos abonnés doivent se préparer dès maintenant à nous faire parvenir leurs chèques.

En voici une autre : En ajournant à la dernière minute le renouvellement de leur abonnement, ils s'exposent, dans le brouhaha des fêtes, à n'y pas penser, et alors qu'arrivera-t-il ? Les frais d'impression d'une publication de la valeur de la nôtre sont aujourd'hui trop élevés pour qu'un éditeur sérieux puisse en faire le service à des abonnés, dans l'espérance qu'ils paieront leur abonnement un jour. A moins de vendre son annonce sur une circulation surfaite, et donc d'être payé uniquement ou en grande partie par ses annonceurs, une revue ne peut être expédiée qu'aux abonnés qui témoignent de leur volonté de la recevoir en payant leur abonnement d'avance. Quand viendra le moment de faire l'expédition de janvier, nous devrons donc, à notre grand regret, soustraire de notre liste d'abonnés tous ceux qui, à cette époque, nous devrons leur abonnement, et notre tirage ceux qui, à cette époque, nous devront leur abonnement, et notre tirage qu'ils se décideront à nous envoyer leur abonnement, à ne plus pouvoir se procurer les numéros parus.

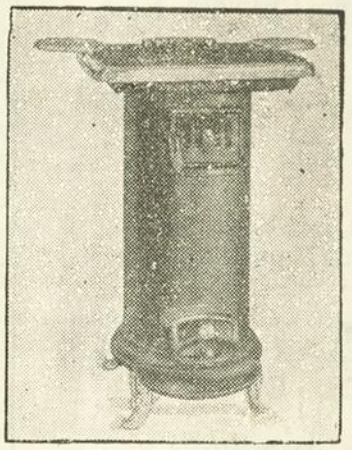
La conclusion de ces considérations, c'est qu'il vaut mieux payer son abonnement trop tôt que trop tard, surtout dans le cas de la *Revue Nationale*, qui est appuyée sur la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, institution vieille de 90 ans bientôt et qui jouit à juste titre, de la confiance générale.

A qui le mérite de nous envoyer le premier chèque en renouvellement d'abonnement ? On est prié de ne pas oublier que l'abonnement annuel est de $2.00 pour les abonnés du Canada et de $2.50 pour ceux des Etats-Unis.

LA DIRECTION.

Fournaises "Québec"

Nous exposons actuellement un assortiment très complet de ces fameuses fournaises toujours si populaires.



Bien que nous ne fassions ici la description que d'un petit nombre, le choix est des plus considérables.

Nos prix sont aussi bas que possible.

Il nous semble inutile d'insister sur les qualités bien connues de ces fournaises ; elles économisent le combustible et fournissent une grande chaleur.

Elles sont en acier avec intérieur en brique et garnitures plaquées nickel.

No 20 — La « Montréal », dessus rond, hauteur de 24½ pouces et diamètre de 12 pouces. **11.45**

No 22 — La « Montréal » dessus carré, 2 ronds de 8 pouces de diamètre, hauteur de 27 pouces, diamètre de 12 pouces, **13.95**

No 3 — La « Canada », avec dessus rond, hauteur de 27 pouces et diamètre de 12 pouces **12.95**

No 4 — La « Canada », hauteur de 34 pouces, diamètre de 14 pouces. Prix **15.75**

No 33 — La « Canada » avec dessus carré, 2 ronds de 8 pouces de diamètre **15.75**

No 34 — Plus grande dimension que la précédente . . **17.95**

Nous avons aussi un assortiment très complet d'accessoires pour fournaises : seaux à charbon, pelles, sas, tuyaux, etc., à nos prix d'économie.

—Au sous-sol

Dupuis Frères
LIMITÉE
LE MAGASIN DU PEUPLE
447 - 449 est, rue Sainte-Catherine, Montréal

Tout notre Commerce se fait à notre domicile.

Nous vendons à meilleur compte que partout ailleurs.

TAPIS! - TAPIS! - TAPIS
Carpettes (rugs)-Douillettes

Joseph Lagarde

1113, rue Bordeaux

MEUBLES !

de Salle à Dîner, de Chambre à Coucher, de Salon, de Vivoir.

LA PLUS HAUTE NOUVEAUTE.

LITERIE

Lits en cuivre et en fer, Sommiers et Matelas tous garantis par la manufacture.

TAPIS, RUGS, PRELART, POELES, FOURNAISES, ETC.

Nous défions toutes compétitions.
Votre crédit est bon.

E. Germain & Fils

963 rue STE-CATHERINE EST

Tél. Bell : EST 2244. Entre Papineau et Cartier.

LA MAISON

O. SAINT-JEAN

Invite cordialement les lecteurs de La Revue Nationale à faire leurs achats chez elle.

Depuis 1860, voilà près de 60 ans, le nom de St-Jean est honorablement associé au commerce de la bijouterie.

Même avant 1860, on rapporte que les membres de cette vieille famille canadienne-française étaient bijoutiers et horlogers, ne s'occupant cependant qu'à fournir aux demandes de leurs compatriotes ; et l'on peut bien affirmer que notre maison est la plus ancienne des maisons canadiennes-françaises de bijouterie.

Une maison d'affaires possédant un passé semblable et qui continue de conserver la confiance et la faveur de sa nombreuse clientèle, peut invoquer ce double fait pour solliciter la clientèle de tous nos compatriotes.

Notre Catalogue

Nous espérons que les lecteurs de LA REVUE NATIONALE feront la demande de notre catalogue. Nous croyons être les premiers parmi les bijoutiers canadiens-français à inaugurer un service de ventes par correspondance et nous comptons que ceux qui ont l'habitude de faire leurs achats de cette façon et tous les lecteurs de LA REVUE NATIONALE, qui ne pourraient venir eux-mêmes à nos magasins, voudront se prévaloir des facilités que nous leurs offrons de magasiner sans sortir de chez eux, en faisant venir notre catalogue.

Nous vous garantissons satisfaction absolue, tant par la promptitude de notre service, que par la qualité de nos marchandises et la modicité de nos prix. Rendez-vous compte par vous-même en utilisant notre catalogue, que notre service de vente par correspondance ne saurait être surpassé.

Notre salon d'optique est sous la gérance de M. H. Legrand, opticien gradué, qui examine la vue gratuitement.

O. SAINT-JEAN

Horlogen, Bijoutier, Opticien

629, rue Sainte-Catherine Est, - - MONTREAL

Meubles ? Meubles ?

— CHEZ —

A. LAURIN

423, rue Ontario Est, - - MONTREAL

Tél. Bell : EST 6480

POURQUOI ?

c'est bon marché chez nous, venez plutôt ici qu'ailleurs acheter vos meubles.

1° **C'est meilleur marché** que dans les **GRANDS MAGASINS.**

Nos dépenses sont moins considérables.

Moins de gros loyers.
Moins de gros commis à payer.
Moins de grands étalages à faire et à payer.

Autant de belles marchandises de toutes sortes et de toute première qualité.

Choisies par vous-mêmes, librement et sans aucune gêne, à toute heure.

A un endroit central :

Rue Ontario, entre Saint-Denis et Amherst

Passez chez nous canadiens-français avant d'aller ailleurs.

MARQUE

"ALLIGATOR"

Insistez pour que l'on vous donne notre fameuse marque lorsque vous achetez vos **HARNAIS, VALISES, PORTE-HABITS et SACS DE VOYAGE.** C'est la manière la plus sûre de voyager avec confort.

Fabriqués et garantis par les plus gros manufacturiers d'articles en cuir du Canada

Lamontagne Limitée

338, RUE NOTRE-DAME OUEST, (près McGill)

EDIFICE BALMORAL **MONTREAL**

Succursales : WINNIPEG, Man., QUEBEC, Qué.

LA REVUE NATIONALE

Publiée par la
SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE
DE MONTREAL.
Rédaction et administration :
286, rue Saint-Laurent, Montréal.

"Le porte-voix en quelque sorte officiel
Par quoi le cri du sol s'échappe vers le ciel"
Edmond ROSTAND.

Nouvelle série, vol. I, No X. MONTREAL, OCTOBRE 1920 La copie : CANADA, 15 SOUS ETATS-UNIS, 20 "

Conservons notre patrimoine

Il s'est produit, en juillet dernier, un événement qui n'a pas affiché de réclame tapageuse, mais qui n'en a pas moins fait époque au point de vue de la survivance des traditions françaises. Nous voulons parler du congrès des notaires, tenu aux Trois-Rivières les 10, 11 et 12 juillet, et des relations officielles qui se sont établies à cette occasion entre l'Association du Notariat Canadien et sa sœur aînée de France.

Le notariat est peut-être la plus ancienne institution française au Canada. Inauguré à Québec sous Champlain, par Delaville qui eut l'honneur de signer le testament du fondateur de la Nouvelle-France, aux Trois-Rivières en 1648 par Audouart, et à Montréal la même année par Jean de Saint-Père qui exerça concurremment avec Lambert Closse, il a fidèlement rempli, pendant les trois siècles de notre existence, le rôle d'historiographe des familles canadiennes et de gardien de leur bien-être matériel, en dépit des bouleversements politiques et civils que notre pays a traversés. Unissant, avec le clergé, sa destinée à celle des soixante mille colons restés fidèles au sol après la conquête, il a su y conserver la tradition des vieilles lois françaises à une époque où le barreau, défenseur naturel de nos lois, n'existait pas encore en ce pays ; c'est dire qu'il a contribué, plus que tout autre groupe peut-être, à la conservation de « nos institutions, notre langue et nos lois ». Il a même pu réaliser l'exploit d'asservir à son tour le vainqueur, puisqu'il compte plusieurs praticiens de langue anglaise, exerçant aujourd'hui les fonctions de notaire, avec un succès marqué, sous l'empire des lois françaises.

Son rôle ne s'est pourtant pas limité à l'atmosphère pacifique de l'étude, puisque c'est un notaire, Joseph Papineau, qui sut revendiquer au premier plan l'octroi de nos droits constitutionnels. Et lorsque, dans la tourmente de l'insurrection, douze patriotes canadiens affirmèrent la sincérité de leurs convictions jusqu'au gibet politique, trois d'entre eux appartenaient à la profession de notaire.

Mais ce n'est pas en vue d'évoquer ces souvenirs que nous signalons le congrès de juillet dernier ; c'est plutôt pour souligner l'initiative que les notaires y ont prise d'établir des relations officielles entre deux rameaux de la grande famille française, éloignés l'un de l'autre, mais tous deux pleins de sève et profondément unis par leurs racines. C'est en cela que le congrès des Trois-Rivières a pris une importance presque nationale, puisque le notariat français s'y est fait représenter pour la première fois, sous la haute approbation du gouvernement de la République, et que des liens de la plus chaude sympathie s'y sont établis entre la sœur aînée et sa cadette par de là l'océan.

Répondant à l'invitation de l'association canadienne, la Chambre des Notaires de Paris déléguait une de ses plus hautes personnalités, Me COTELLE, ancien président, à se rendre au congrès de 1920, tandis que les huit mille notaires de France invitaient, de leur côté, le notariat canadien à prendre part à leurs assises professionnelles de Strasbourg. Cet échange de relations fraternelles avec le groupe ethnique dont nous sommes issus, ne manquera pas de produire d'excellents résultats pour l'avantage commun ; la France ouvrira les yeux sur sa puissance d'expansion, en voyant une poignée de colons, jetée par elle à mille lieues de distance, conserver la pensée française pendant des siècles, malgré l'isolement et les assauts continuels ; et de notre côté, quel réconfort que de pouvoir nous réclamer d'une communauté d'origine et de sentiments avec un peuple qui fait l'admiration du monde, et de sentir chez lui un point d'appui solide pour la conservation de nos idéals !

Une deuxième initiative a surgi de cette réunion : le bâtonnier général du barreau de la Province de Québec, en rendant hommage à la vitalité du notariat, exprimait le vœu d'un congrès conjoint qui permettrait aux deux professions sœurs d'échanger leurs vues et d'unir leurs efforts pour veiller de commun accord à la conservation des vieilles lois françaises. Cette démarche est d'une importance d'autant plus significative que le cri d'alarme a été lancé l'an dernier, et renouvelé cette année, parmi les membres de la profession légale, au sujet des dangers que comporte pour nous le projet d'uniformité des lois présenté au congrès du barreau canadien.

Et même si cette uniformité devait s'accomplir en dépit de notre résistance à l'assimilation, nos compatriotes des autres provinces, éclairés par la lutte en faveur de nos lois si bien agencées, ne trouveraient-ils pas tout avantage à adopter, suivant la suggestion d'un éminent légiste américain, le code harmonieux, clair et concis des lois de la Province de Québec, au lieu de s'égarer dans le dédale des lois statuaires et des précédents instables et souvent contradictoires au milieu desquels ils se débattent laborieusement ?

Faisons donc bonne garde autour de notre patrimoine national ; que nos sentinelles ne se laissent pas endormir par des chants de sirène à la voix rauque, et l'avenir dira que nous n'aurons pas en vain soutenu nos luttes séculaires.

Victor MORIN.

La Question Ouvrière au Canada — III

Malaise industriel et organisation professionnelle ouvrière

Les grèves

Quel que soit son sort, notre population ouvrière en est-elle satisfaite ? C'est la question qui se pose tout naturellement à l'esprit après la revue forcément trop rapide, que nous venons de faire de ses conditions de travail et d'existence. A cette question, il n'y a pas à hésiter un seul instant, il faut répondre non. Né, pourrait-on dire avec la grande industrie, et même avant, le mécontentement de la classe ouvrière, n'a cessé d'exister chez nous, plus ou moins général, plus ou moins aigu, suivant les difficultés ou la prospérité des temps et le caractère des influences morales qui prenaient de l'emprise sur nos travailleurs.

La statistique des grèves est le baromètre qui indique les variations du malaise industriel, mais comme toutes les statistiques, elle est très susceptible d'induire en erreur ceux qui la consulteraient sans être suffisamment avertis ou sans y mettre la réflexion et le discernement nécessaires.

C'est en 1901, l'année qui a suivi sa fondation, que notre département du travail, alors rattaché au Ministère des postes, a commencé à compiler et à publier des renseignements et des statistiques concernant les conflits industriels — grèves ou lockouts[2] au Canada. Du 1er janvier 1901, au 31 décembre 1919, le nombre des conflits s'est élevé à 2,236, celui des ouvriers intéressés, à 650,597 et celui des journées de travail perdues à 16,761,039[3].

Ces chiffres, qui paraissent formidables à première vue, perdent beaucoup de leur aspect terrifiant dès qu'on les analyse. En moyenne annuelle ils ne représentent que 118 conflits, 34,242 ouvriers intéressés et 882,154 journées de travail perdues. Un peu moins de 35,000 grévistes ou « lockouttés »[4], mis en regard de la masse de nos travailleurs, cela ne forme pas, après tout, un contingent bien imposant. Quant aux quelques 882,000 journées de travail perdues, réparties entre tous nos salariés, elles ne représenteraient pas même une journée de travail par personne. Il est incontestable que le chomage involontaire par suite de maladie, d'accidents aux machines, des saisons mortes, etc., fait perdre à nos travailleurs beaucoup plus de temps et d'argent que les grèves et les lockouts, et constitue donc, au point de vue strictement économique, un problème encore plus grave que les conflits industriels.

Autre remarque qu'il importe de faire avant d'aller plus loin, c'est que la province de Québec a sa large part de difficultés ouvrières. Sans doute, au point de vue du nombre des conflits, elle paraît en meilleure posture que la province d'Ontario par exemple, n'ayant eu que 411 grèves et lockouts de 1901, au 31 juin 1919, alors que durant la même période, sa voisine en avait 924. De toute évidence, la différence de population entre les deux provinces est insuffisante à expliquer cet écart, et il reste acquis que, relativement et absolument parlant, la province d'Ontario a eu plus de différends industriels que la province de Québec. Là où les chiffres se rapprochent et deviennent sensiblement égaux c'est au sujet du nombre d'ouvriers intéressés et du temps perdu. Le nombre des travailleurs affectés par les grèves et les lockouts durant ces dix-huit ans et demi a été en effet de 134,309 dans notre province et de 149,884 dans l'Ontario, et les journées de travail perdues de 2,085,756 dans la première et de 2,465,173 dans la seconde.[5]

D'où l'on serait sans doute tenté de conclure, d'abord que la crise sociale chez nous n'a rien d'inquiétant et ensuite, que, dans tous les cas, la tranquillité dont se vante la province de Québec, et que ses voisines lui envient, est parente de la vertu du Pharisien. Preuve qu'il faut se méfier des statistiques !

Pour donner à celles que nous venons de voir leur signification exacte, il faut ne pas perdre de vue certains faits. Le premier, est l'augmentation du nombre et de l'importance des conflits industriels au cours des trois dernières années. Alors que la moyenne annuelle des conflits durant les 19 années couvertes par nos statistiques a été, comme nous l'avons vu, de 118, nous en avons eus 148 en 1917 ; 196 en 1918 et 298, en 1919. De plus, alors que la moyenne annuelle des ouvriers intéressés n'atteint pas 35,000, le nombre de ces ouvriers a été de 48,329 en 1917, de 68,489 en 1918 et de 138,988 en 1919. Enfin, le temps, perdu a été de 1,134,970 journées de travail en 1917, de 763,241 journées en 1918 et de 3,942,189 en 1919.[6] Ces chiffres sont d'autant plus significatifs que 1917 et 1918 étaient des années de guerre, au cours desquelles le gouvernement a multiplié les mesures de toutes sortes et fait des efforts quasi surhumains pour maintenir en activité la vie industrielle de la nation.

Plus significative encore est la statistique des grèves dites de sympathie ou de solidarité, ces sortes de grèves étant la révélation d'un état d'esprit très radical au sein des unions qui les déclarent. Or, de 1901 à 1917 inclusivement, il n'y eut que 38 grèves[7] de sympathie, guère plus de 2 par année, tandis qu'en 1918 il y en eut 13[8], et 16[9] en 1919.

Ces dernières ont revêtu tous les caractères, et ce n'est pas de la faute de leurs dirigeants si elles n'ont pas pris toutes les proportions, d'une véritable révolution.

Le mouvement révolutionnaire au Canada

Commencé à Winnipeg le premier mai, par les ouvriers en métaux, le mouvement dégénéra bientôt en grève générale de tous les métiers de la ville, et s'étendit à plusieurs villes de l'Ouest, si bien qu'il finit par englober plus de 41,000 travailleurs et avait entraîné, quand il prit officiellement fin le 26 juin, la perte de 1,154,692 jours de travail.[10]

A Winnipeg, durant plusieurs jours, le comité de la grève fut virtuellement maître de la situation, ayant supplanté les autorités municipales élues. Le ravitaillement de la population ne se faisait qu'avec sa permission, la force policière locale n'obéissait qu'à lui, et bon nombre des employés de l'Etat, notamment les facteurs, reconnaissaient son autorité.

Il y eut entre la police montée fédérale et les travailleurs en grève des rencontres violentes à la suite desquelles deux ou trois personnes perdirent la vie. Les communications postales, télégraphiques et téléphoniques avec le reste du pays furent suspendues, sauf pour la transmission des communiqués du comité de la grève, et une partie du personnel des chemins de fer ayant quitté le travail, la situation fut encore compliquée par une crise des transports.

Désertés par leur personnel, tous les journaux de la ville durent suspendre leur publication, sauf le journal ouvrier, devenu organe du Comité de la grève, qui parut régulièrement.

Les rumeurs les plus alarmantes, basées sur les faits et gestes des chefs de la grève et sur leurs principes révolutionnaires bien connus, circulèrent dans le pays, qui put se croire à la veille du grand chambardement. L'inquiétude du gouvernement était visible.

La division dans les rangs du travail, heureusement pas tous gagnés à la révolution, et l'attitude énergique des autorités fédérales appuyées par le sentiment unanime de la population non-ouvrière, sauvèrent la situation, mais la crise avait révélé quelle emprise les doctrines socialistes exercent dans certains milieux ouvriers canadiens, et combien frèle, combien instable apparaît, aux jours de trouble, la construction sociale qui nous abrite.

De toutes les provinces canadiennes où la grande industrie a pris quelque développement, seule la province de Québec est restée calme durant la crise. Les appels à la grève de sympathie n'ont éveillé chez ses travailleurs aucun écho inquiétant, le robuste bon sens et la foi profonde de l'immense majorité de ses ouvriers canadiens-français et catholiques les immunisant contre la contagion démagogique. Ils sont bien prêts, — trop prompts même parfois — à faire grève pour une augmentation de salaire ou une réduction d'heures de travail, mais la grève politique, la grève anticapitaliste, la grève nettement socialiste leur répugne et ne peut pas compter sur leur concours.

La crise sociale de 1919 mit ce fait en pleine lumière, et a eu comme conséquence de provoquer dans les milieux anglophobes du pays, à l'égard de la province de Québec, sinon une transformation de sentiments, du moins un changement d'attitude, et nous a attiré une avalanche de compliments intéressés de la part de gens qui, quelques mois plus tôt, épuisaient à notre égard le riche vocabulaire d'injures que possède la langue anglaise.

Pas plus en sociologie, qu'en biologie, il n'existe de génération spontanée. Longtemps avant les tragiques événements du printemps dernier le socialisme était à l'œuvre dans notre pays s'efforçant de recruter et d'entraîner l'armée de la révolution.

Sur le terrain politique proprement dit, ses succès avaient été rares et précaires. Dans un pays où, par suite du système fédéral, le nombre des législateurs est phénoménal, on pouvait compter sur les doigts le nombre de ses représentants aux parlements provinciaux et fédéral. Malheureusement chez nous comme ailleurs — sauf en France peut-être — la guerre a eu, entre autres conséquences funestes, un développement remarquable des éléments radicaux, qui ont remporté en ces derniers mois, sur le terrain politique, quelques brillantes victoires, tout en restant encore partout, en faible minorité.

C'est ainsi que dans la province d'Ontario, où ont eu lieu à l'automne de 1919 des élections législatives, 11 députés ouvriers ou socialistes ont été élus. Je mets ensemble députés ouvriers et députés socialistes, parce que, en fait, ils marchent la main dans la main et parce que le programme de notre soi-disant parti ouvrier, tout comme celui du parti socialiste, conduirait, s'il était appliqué, à l'abolition de la propriété privée. En s'alliant avec le parti agraire, dit des Fermiers-Unis, tout récemment formé et dont le succès, en cette occasion, a été extraordinaire, ils ont pu escalader le pouvoir. C'est ainsi encore que plusieurs candidats ouvriers ont été élus aux récentes élections législatives du Manitoba et de la Nouvelle-Ecosse. Partout cependant le groupe ouvrier-socialiste ne pourra compter pour quelque chose qu'en entrant dans des alliances où une part au moins de ses principes devra être mise au rancart.

Dans le domaine économique et industriel la marche du socialisme a été à peu près la même que dans le domaine politique, mais plus accélérée.

C'est la fatalité du socialisme de mépriser les syndicats ouvriers, toujours trop conservateurs pour lui, et de ne pouvoir cependant se passer de leur concours. Aussi voit-on les militants socialistes, tout en dénonçant avec violence l'esprit réactionnaire et la timidité des syndicats, s'y enrôler en grand nombre, en vue de les détruire ou, si l'on préfère, de les transformer en

autant d'instruments au service de leurs théories révolutionnaires.

Les plus impatients vont plus loin : ils s'efforcent de créer de toutes pièces des associations ouvrières tout imprégnées de leurs principes et qui s'emploieront à les appliquer le plus rapidement possible.

Et c'est ainsi que naquit aux Etats-Unis, vers 1905, la société dite : *The Industrial Workers of the World*, qui voulait grouper les ouvriers par industrie — au lieu de par métier, comme le faisaient les unions ouvrières — dans le but avoué de préparer la grève générale. L'unionisme industriel prêchait la violation des lois, le sabotage et se donnait pour mission de renverser le capitalisme par la violence si nécessaire, et de le remplacer par un socialisme syndicaliste assez nébuleux d'abord, mais qui semble bien avoir trouvé sa parfaite expression dans la « dictature du prolétariat » ou le régime soviet.

Au temps de leur plus grande prospérité (en 1911) les I. W. W. n'avaient guère plus de 10,000 cotisants au Canada[11], mais leur esprit s'infiltrait assez rapidement dans les unions ouvrières de métier où ils comptèrent bientôt plus de fidèles que dans leurs propres rangs. Si bien, qu'en 1911 et 1912, on eut ce spectacle extraordinaire d'une réunion de délégués des unions de métiers dites « internationales » condamnant le mode d'organisation de ces unions et approuvant le principe de l'unionisme industriel[12].

Durant la guerre, l'activité antipatriotique des *Industrial Workers of the World*, devint telle que, au cours de l'année 1917, cent-soixante de leurs chefs furent mis en accusation aux Etats-Unis et condamnés. En 1918, le gouvernement de la république américaine interdit cette association en même temps que toutes celles qui se proposaient « d'amener par la violence des changements dans le système politique, social ou économique du pays.»

Au mois de septembre de la même année le gouvernement canadien plaçait à son tour les I. W. W. hors la loi, avec diverses autres associations révolutionnaires.

C'est au cours de cette même année 1918, et en vue de déjouer les efforts faits par l'Etat pour enrayer les progrès du mouvement révolutionnaire, que naquit la *One Big Union*, ou union monopole, laquelle ne fut jamais que l'unionisme industriel continué sous un autre nom. Les I. W. W. avaient toujours été en relations étroites et en sympathie d'idées avec les éléments révolutionnaires de l'étranger. La *One Big Union* (O. B. U.) a continué cette tradition. Dès sa première convention, tenue à Calgary, en mars 1919, elle a approuvé officiellement, à l'unanimité et sans réserve, la « dictature du prolétariat et le régime politique soviétique[13]».

C'est la O. B. U., qui a organisé la grève de Winnipeg et toutes les grèves de sympathie qui sont venues s'y greffer. Malgré l'échec de ce mouvement révolutionnaire, elle comptait encore au Canada à la fin de 1919, pas moins de 41,000 membres répartis entre 101 unions locales[14].

Il est à remarquer que la province de Québec ne comptait que 2 de ces unions locales, toutes deux à Montréal, l'une composée de travailleurs de tous les métiers et ayant comme secrétaire un personnage à nom anglais, W. Long, l'autre de travailleurs en cuir, dont le secrétaire s'appelait Sol. Sugar[15]. Il est évident que les milieux canadiens-français sont réfractaires à la culture bolschéviste.

Le syndicalisme international

Nous avons vu plus haut quelle sympathie l'unionisme industriel avait rencontré dans notre mouvement d'organisation ouvrière que l'on est convenu d'appeler international, encore qu'il n'ait pas le monopole de l'internationalisme dans nos milieux ouvriers. C'est encore « l'Internationale » qui a fourni à la *One Big Union*, ses chefs et ses troupes et il est temps d'aborder la brève étude que nous voulons faire de ce groupement syndical, de beaucoup le plus important parmi les quatre ou cinq qui se disputent les travailleurs canadiens[16].

On désigne au Canada sous le nom de syndicalisme international celui qui se rattache à la *Fédération Américaine du Travail*. Il est composé en très grande partie, mais non pas uniquement, d'unions ouvrières dont les quartiers généraux et la grande majorité des membres sont aux Etats-Unis. A la fin de 1919 il était représenté dans notre pays par 2,309 unions locales et 260,247 adhérents, sur un grand total de 2,847 unions ouvrières et 378,047 ouvriers syndiqués enregistrés au département du travail. Il faut encore ajouter à ces chiffres un certain nombre de syndicats et d'ouvriers syndiqués qui, canadiens ou nationaux en ce qu'ils ne se rattachent à aucune organisation ouvrière étrangère, témoignent de leur sympathie pour le syndicalisme international en s'affiliant au Congrès des Métiers et du travail du Canada, création et porte-parole autorisé de l'unionisme international en notre pays.

L'union de métier est la base, la partie essentielle et vitale de tout le syndicalisme international, tel que compris et préconisé par la Fédération Américaine du Travail. Dans son domaine, cette union est autonome et connaît souverainement des questions qui concerne uniquement son métier : salaires, conditions de travail, grèves, etc.

Pour promouvoir leurs intérêts communs et augmenter leur influence sur l'opinion publique et les gouvernements, les unions de métiers ont établi diverses fédérations connues, pour la plupart sous le nom de Conseils. Certaines de ces fédérations groupent tous les métiers d'une même industrie, comme le Conseil des Métiers de la construction ou du bâtiment, ou le Conseil des métiers alliés de l'Imprimerie. Dans toutes les villes où l'unionisme international a pris quelque développement on trouve une fédération qui englobe — en principe, car l'affiliation n'est pas obligatoire et plusieurs unions s'y refusent — toutes les unions de métiers de la région. Ce genre de fédération est désigné sous le nom de Conseil des métiers et du travail de... telle ville. Enfin, les unions de métier ont créé, au Canada, une fédération nationale, qui est le Congrès des métiers et du travail du Canada, et elles se rattachent par un lien d'affiliation parfois direct, mais qui passe le plus souvent par l'intermédiaire des quartiers généraux de l'union, situés aux Etats-Unis, à cette vaste association internationale, qu'est la Fédération Américaine du Travail. Mais toutes ces fédérations ont leur rôle nettement déterminé, qui laisse intact l'autonomie de l'union dans les questions qui l'intéressent directement. Même dans les questions d'intérêt général, les fédérations ne peuvent agir sur les ouvriers syndiqués que par l'intermédiaire de l'union ; celle-ci garde toujours, absolue et sans partage, son autorité sur ses membres.

Le rôle des fédérations aux divers degrés est à peu près exclusivement législatif et éducatif. Il leur appartient de travailler dans leur domaine respectif à la diffusion des principes de l'unionisme international, de promouvoir une législation favorable aux travailleurs et de combattre tout projet de loi hostile à la classe ouvrière... ou qui leur paraît tel. Aucune d'elles n'a le pouvoir de déclarer, conduire, interdire ou terminer une grève.

Quand l'une des unions qui leur sont affiliées se trouve engagée dans un conflit industriel, elles se bornent à lui accorder leur appui moral, à mettre à sa disposition, sans les lui imposer, le concours de leurs chefs les plus expérimentés. Exceptionnellement, quand l'importance de la grève leur paraît justifier ce sacrifice, elles puisent dans leur fonds général—n'ayant pas de caisse de grèves — une somme forcément minime et la versent à l'union intéressée, plutôt en témoignage extraordinaire de sympathie que pour apporter une aide efficace.

L'Exécutif de la Fédération américaine du travail dispose seul, de pouvoirs plus étendus. Dans certaines limites précises fixées par les règlements il peut prélever sur tous les membres de la Fédération une contribution extraordinaire de quelques sous par membre, pour venir en aide à un syndicat aux prises avec le capital dans une lutte — grève, lockout, ou procès — d'une envergure et d'un intérêt exceptionnels. Il reste à l'union qui voudrait soustraire ses membres au paiement de cette cotisation spéciale la ressource de se retirer de la Fédération. L'union ainsi secourue par cette dernière garde la direction du conflit où elle est engagée.

Cette autonomie presque absolue des unions de métiers paraît à bon nombre des chefs du syndicalisme international à tendances centralisatrices et radicales une grave défectuosité dans l'armature de ce syndicalisme, en ce que surtout, elle rend à peu près impossible le déclanchement et surtout le succès d'une grève générale ou de toute autre action d'ensemble dans la lutte contre le capital. Les *Industrial Workers of the World*, et la *One Big Union* sont nés de cette conviction. Le conflit entre les partisans de l'union de métiers autonome et les promoteurs de l'unionisme industriel s'est poursuivi durant de longues années au sein même du syndicalisme international, dont ces derniers se gardaient bien de sortir, y trouvant un champ admirable pour leur propagande. Au printemps de 1919 cependant, se croyant maîtres de la situation et croyant le moment venu de frapper un grand coup, les promoteurs de la O. B. U. convoquèrent en mars à Calgary, une convention des unions ouvrières, à laquelle prirent part 237 délégués, venus de la Colombie-Anglaise, de l'Alberta, de la Saskatchewan, du Manitoba et de l'Ouest ontarien. Ces congressistes, délégués pour la plupart sinon tous d'unions internationales, votèrent d'enthousiasme en faveur du principe de l'unionisme industriel et adoptèrent une résolution recommandant aux unions sur lesquelles ils pouvaient avoir de l'influence de sortir du mouvement ouvrier international et de se réorganiser, d'après les principes de la O. B. U. La résolution ne tarda pas à produire ses effets, les désaffiliations se succédèrent rapidement et le moment vint où il sembla que dans l'Ouest du moins, le syndicalisme international ne serait bientôt plus qu'une chose du passé. Grisés par leurs succès, les chefs du mouvement sécessionistes voulurent aller trop vite et lancèrent, à l'occasion de la grève des travailleurs en métaux de Winnipeg, au mois de mai l'an dernier, la grève générale dont l'échec vint arrêter, au moins pour un temps, leur marche en avant. Le syndicalisme international se ressaisit, et envoya sur place un organisateur d'expérience avec mission de reconstituer les unions débandées et de sauver tout ce qui pourrait être sauvé du désastre. Il réussit dans une certaine mesure, plus peut-être que ne l'espéraient ses mandataires. Et cependant, la presque totalité des ouvriers syndiqués en Colombie-Anglaise — environ 19,000 sur un total de 21,000 — sont passés du syndicalisme international à la O. B. U.[17]; les unions internationales sont pratiquement disparues de Fort-William et de Port-Arthur, Ont., ou du moins y sont dans un tel état d'anarchie, qu'elles ont négligé de faire rapport au département du travail[18] ; et le nombre de syndiqués à Winnipeg, Manitoba, dont il a été fait rapport au département, est tombé à 5,000, de 10,500 qu'il était en 1918. Et l'on pourrait citer des statistiques tout aussi significatives pour plusieurs autres villes de l'Ouest. Ajoutons que le travail de désagrégation se poursuit et que, de temps à autres, une brève dépêche publiée dans les journaux nous apprend que telle et telle union de l'Ouest a mis fin à son affiliation au syndicalisme international pour adhérer à l'O. B. U. Malgré donc une augmentation considérable de ses effectifs enregistrée par le mouvement ouvrier international, augmentation dûe au succès

de sa propagande dans l'Est et surtout à l'affiliation en bloc d'unions restées jusque là indépendantes, il est incontestable que ce mouvement a subi un rude assaut, dont il s'est très mal défendu et que son avenir, dans l'Ouest canadien du moins, reste précaire.

Les principes du syndicalisme international

Comment expliquer qu'un mouvement aussi ancien et aussi puissamment constitué que le syndicalisme international et qui se vante à ses heures d'être la meilleure digue à opposer au flot révolutionnaire, puisse compter dans ses rangs une aussi forte proportion d'éléments radicaux, au point de voir sa propre existence mise en péril. Un rapide examen des principes de ce mouvement ouvrier va nous fournir l'explication de cet apparent mystère.[19]

Le syndicalisme international se proclame neutre en matière religieuse et ouvre ses rangs à tous les travailleurs sans distinction de croyances religieuses, ou d'opinions économiques ou sociales. Il fut, en conséquence, envahi dès ses débuts par les propagandistes socialistes à qui il offrait un merveilleux champ d'action, et qui, constamment en minorité dans ses rangs n'en ont pas moins imprimé fortement leur marque dans la constitution de certaines unions, dans la déclaration de principes du Congrès des métiers et du travail du Canada, substantiellement semblable à celle de la Fédération Américaine du Travail, et dans les débats des réunions annuelles et les résolutions qui y sont votées.

Dans les constitutions d'abord : voici celle de l'union des travailleurs en chaussures qui réclame « la suppression finale du système de concurrence des salaires et la possession par le peuple collectivement, de tous les moyens de production, distribution, transport, communication et d'échange [20]».

Voyons maintenant les articles les plus significatifs de la déclaration de principes du Congrès des métiers et du travail du Canada.[21]

1° Instruction gratuite et obligatoire, *et donc, écoles d'Etat.*

2° Journée légale *de travail*, de six heures et six jours par semaine.

3° Inspection — *et par suite, dans une certaine mesure du moins, contrôle* — de toutes les industries.

6°. [22] Exploitation par le peuple et pour le peuple de toutes les entreprises publiques telles que chemins de fer, télégraphes, téléphones, aqueducs, éclairage, etc.[23]

7° Réforme de l'impôt par la diminution des charges qui pèsent sur l'industrie et l'alourdissement des taxes sur la propriété immobilière.

Avec l'inaliénabilité des terres publiques, l'application rigoureuse de cet article aurait tôt fait de faire disparaître complètement la propriété privée du sol. Mais continuons nos citations.

10° L'étiquette unioniste sur tous les produits manufacturés et sur tout le matériel du gouvernement et des municipalités, *ce qui aurait pour effet pratique de rendre le syndicat obligatoire.*

15° Législation directe par l'initiative et le referendum.

Cette déclaration de principes est celle du Congrès depuis plusieurs années, sauf cependant pour ce qui concerne la journée de travail. Ce n'est qu'en 1917 que l'on substitua la demande pour une journée de six heures, à la demande pour une journée de huit, qui faisait partie du programme du Congrès depuis sa fondation et qui figure encore dans la déclaration de principes de la Fédération Américaine du Travail.

(Le mois prochain : Fin de L'organisation ouvrière. — Organisation professionnelle patronale. — Législation sociale. — Conclusions).

[1] Voir la **Revue Nationale**, août et septembre.

PAUVRES VIEUX

Huit heures sonnent à la grande vieille horloge de bois, au timbre grêle. Les deux vieux se regardent silencieusement. Puis, d'un geste machinal, la mère ramène sur ses épaules voûtées et maigres, le grand châle noir en laine tricotée.

« C'est vrai, il ne fait pas chaud » dit vivement le vieillard, et aussitôt, il prend une bûche et la jette dans le poêle où se meurt, avec un pétillement mélancolique, le feu bleuâtre.

Et le père François, revient s'asseoir, l'air fatigué, soucieux.

Tous deux ont le cœur lourd, ce soir, plus encore que d'habitude, peut-être parce qu'il fait plus froid dans le logement étroit et encombré, sans intérêt et sans charme, banal comme tous les pauvres réduits de faubourg. — Peut-être encore, la solitude leur pèse-t-elle davantage, tandis qu'ils entendent le vent pleurer au dehors, que la poudrerie ébranle portes et fenêtres ? Chaque soir, il en est ainsi, depuis bien longtemps, les « jeunes » sortent, s'amusent ; les « vieux », les pauvres bons vieux restent seuls à la maison.

Le jour, les jeunes travaillent ; le ménage sans enfants confie aux vieillards la garde et le soin du logis Ainsi, on gagne facilement les plaisirs de la veillée.

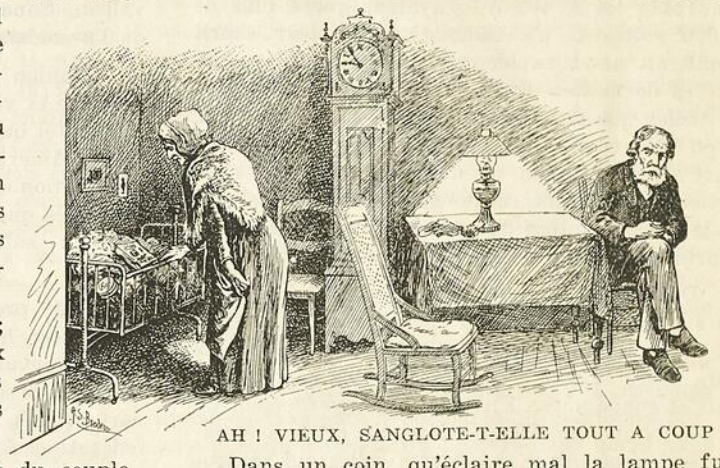
Vient-il à l'idée, au cœur plutôt du couple léger le sentiment de reconnaissance et de filial amour qui réchaufferait l'âme de ces vieux, dévoués et par bonté, et par affection, et par nécessité ?

Ne se sont-ils pas « donnés » ? Oh ! le mot triste, le mot barbare et d'une vérité poignante, au fond. Donnés, ils servent, ils aiment, ils ne réclament rien ; ils « endurent » et travaillent sans mot dire. A quoi bon, d'ailleurs, se plaindre ? Comprendrait-on leur souffrance, leur ennui, l'humiliante souffrance que leur cause le sentiment très net qu'ils ont d'être tout juste aimés et gardés pour leur utilité ? Parfois même, n'ont-ils pas éprouvé, qu'au foyer joyeux, ils étaient une gêne, uniquement parce que leurs infirmités, leurs rides, leurs cheveux blancs contrastaient trop avec la bryuante gaieté des « veilleux » ?

Tout cela, ce soir, rend bien tristes les deux vieillards.

Elle, elle a tantôt egrené son chapelet et ne voulant pas paraître silencieuse sans raison, elle va d'ici, de là, rangeant à droite une chaise, pliant à gauche, sur une table, un journal qu'on y a jeté négligemment.

Lui, à la dérobée, a jeté un regard, sur la toute petite vieille qui traîne un pas lassé, le châle moulant des épaules chaque jour plus voûtées et plus grêles. Une rancune, une révolte jamais éprouvée l'agite, lui, le bon vieillard, à voir s'user, finir ainsi la vie qu'elle lui a confiée un jour — oh ! comme il s'en souvient ! — avec tant d'abandon, de confiant amour... Qu'elle était jolie robuste alors, cette fraîche jeune fille de village... Un soupir gonfle la poitrine du père François. A quoi pense-t-elle, « la mère » ?...



AH ! VIEUX, SANGLOTE-T-ELLE TOUT A COUP

Dans un coin, qu'éclaire mal la lampe fumeuse, un berceau dégarni est relégué. Il a bien peu servi l'humble berceau de fer « émaillé » ! Aujourd'hui, la jeune femme y jette pêle-mêle un ouvrage inachevé, un livre, des photos d'actrices de vues. Le geste étourdi, quotidiennement répété, a toujours froissé, peiné la grand'mère... Mais, elle n'en a jamais parlé... elle sait que le père François en a eu l'air scandalisé les premières fois ; cela lui a mis un peu de baume sur le cœur... Ce soir, le berceau se détache blanc et nu, sur le mur assombri. Une blouse sale et fripée, un roman à quinze sous, une boîte de poudre sont jetés à la diable dans le petit lit...

La petite vieille se dirige tout-à-coup de ce côté. Elle se penche et, toujours silencieusement, elle regarde ces objets vulgaires et sales profanant la chère relique... Un sanglot lui vient aux lèvres ; elle jette un regard de détresse infinie au vieillard qui, angoissé, essaye d'avoir l'air distrait.

« Ah ! vieux », sanglote-t-elle tout-à-coup, « si au moins, la p'tite vivait ! »

Juliette LAVERGNE.

[2] Les deux sont confondus dans les statistiques du gouvernement, mais les lockouts ne sont pas d'occurrence fréquente dans notre pays.

[3] **Gazette du Travail**, mars 1920, p. 290.

[4] Si l'on veut bien me permettre ce néologisme barbare !

[5] Rapport de la Conférence industrielle nationale, p. XXVII,

[6] **Gazette du Travail**, mars 1920, p. 290.

[7] J'ai obtenu ce chiffre en déduisant du total de 68 donné dans le rapport de la Conférence industrielle nationale, p. XXXIII, les 13 grèves de sympathie de l'année 1918 et les 17 grèves de sympathie attribuées dans ce rapport, aux 6 premiers mois de 1919.

[8] **Gazette du Travail**, mars 1919, p. 304.

[9] **Gazette du Travail**, mars 1920, p. 294. On notera le désaccord entre ce chiffre et celui de la note 7. Ce n'est pas la première fois que les statistiques de notre département du Travail, ne concordent pas entre elles.

[10] **Gazette du Travail**, mars 1920, p. 291.

[11] **Rapport annuel sur l'Organisation ouvrière au Canada pour l'année 1918**, p. 32.

[12] Arthur Saint-Pierre : **Questions et oeuvres sociales de chez nous**, p. 133 et suivantes.

[13] **Rapport annuel sur l'Organisation Ouvrière au Canada, année 1919**, p. 59.

[14] **Rapport annuel sur l'Organisation Ouvrière, 1919**, p. 35.

[15] Ibid. p. 36.

[16] On peut se procurer des documents officiels sur le syndicalisme international en s'adressant au Bureau de la Fédération Américaine du Travail, Washington, D.C., et au Secrétariat du Congrès des **Métiers et du Travail du Canada**, édifice Hope, rue Spartks, Ottawa. Les rapports annuels du Ministère du travail sur l'organisation ouvrière — malheureusement publiés en anglais seulement, par ce ministère francophobe — sont aussi une mine précieuse de renseignements. J'ai déjà moi-même étudié ce mouvement plus en détail que je ne puis le faire ici dans mon ouvrage : **Questions et oeuvres sociales de chez nous** et dans deux brochures : **L'Organisation ouvrière dans la province de Québec** et la **Fédération Américaine du Travail.** On consultera aussi avec profit une excellente étude d'un jeune chef ouvrier M. Alfred Charpentier : **Dans les serres de l'aigle.**

[17] **Rapport sur l'Organisation Ouvrière au Canada pour l'année 1919**, p. 9.

[18] Ibid., p. 270.

[19] J'ai discuté la question avec plus de détails que je ne puis le faire ici dans mon ouvrage : **Questions et Oeuvres sociales de chez nous**, spécialement aux chapitres II, VI, VII, VIII et IX, de la deuxième partie, et dans mes deux brochures déjà citées : **L'Organisation Ouvrière dans la province de Québec et la Fédération Américaine du Travail.**

[20] Constitution de l'Union des travailleurs en chaussures, édition de 1908, pp. 3 et 4.

[21] Les mots soulignés sont de moi, le reste est emprunté textuellement à la déclaration (Compte rendu de la réunion annuelle du Congrès, 1919, p. 258), chaque fois que la construction de la phrase le permet.

[22] J'ai conservé aux articles de la déclaration leur numéro d'ordre.

[23] Il faut ajouter à cet article la nationalisation des banques et l'inaliénabilité des terres publiques, réclamées par le parti ouvrier, créature du syndicalisme international.

La Vie Littéraire

... Notre forte organisation paroissiale a été le plus actif instrument de notre salut, tant dans l'ordre national que religieux ; elle reste la grande ressource propre à assurer notre avenir. Au point de vue purement esthétique, c'est encore elle qui a mis sur notre province un superbe cachet de beauté. « Il y a des paysages qui n'ont de charme que par le clocher qui les domine », a dit un penseur. Les clochers revêtent nos paysages d'une grâce infinie ; ils les achèvent en quelque sorte, les animent et les transfigurent, leur donnent une physionomie rêveuse. Sans eux, notre nature manquerait de quelque chose d'essentiel. Et, par exemple, supprimez des bords de notre Saint-Laurent, entre Québec et Montréal, ces flèches, simples mais élégantes, dont la base se dérobe à demi dans de la verdure, et qui fusent, ardentes et fines, vers l'azur, et la poésie de notre sol s'évanouit. Nos paroisses sont créatrices de bonté et de beauté.

Et alors, c'est faire œuvre saine que de tirer de l'ombre leurs archives, d'exalter leur vie féconde. Cela s'appelle écrire la petite histoire, petite et souvent merveilleuse, qui s'insère d'elle-même dans la grande. Je désire donc féliciter M. l'abbé Froment de s'exercer dans ce genre. La Notice qu'il nous donne aujourd'hui est consacrée à *L'Abord-à-Plouffe*. Quel nom pittoresque que celui-ci ! Comme il fait image ! C'est une trouvaille, et qui vient du peuple. Nos gens sont de grands artistes ... sans le savoir. Ils vous ont une façon de peindre les choses par le mot, qui n'appartient qu'à eux. L'Abord-à-Plouffe n'est pas encore paroisse indépendante : c'est une desserte de Saint-Martin de Laval. Au point de vue civil, elle est libre de forger ses propres destinées. Sous l'un et l'autre aspect, son avenir est plein d'espérance. Mais l'on conçoit que ses traditions ne soient pas encore nombreuses, M. l'abbé Froment a bien fait de les recueillir et de les fixer dès à présent et de préparer ainsi la voie aux monographes futurs. Il me paraît toutefois que les choses qu'il a glanées n'appartiennent pas toutes à la petite histoire. Que M. le curé Giguère ait perdu son chapeau, dans un coup de vent, en traversant tel pont, il a droit à notre sympathie, car il faisait froid ; mais je ne trouve pas que ce fait méritait autrement de passer à la postérité. Je pourrais relever un certain nombre d'autres détails que l'auteur aurait pu s'abstenir de consigner. Pour être « petite », l'histoire est l'histoire ; celui qui la raconte doit savoir choisir. Le style de ce travail offre des négligences. Les pages de la fin ne sont qu'une nomenclature. Et les fautes de typographie fourmillent. Je me permettrai d'ajouter que cette plaquette a plutôt l'air d'un « almanach » ou d'un « catalogue » que d'un ouvrage. Les pages en sont tranchées ; les feuillets reliés au fil de fer et non cousus. Or, rien n'est négligeable dans un ouvrage de pensée, pas même l'apparence extérieure. L'enveloppe de l'œuvre d'art, ou son cadre, a son importance. Ce qui compte surtout, c'est sa substance, certes, et aussi la forme sous laquelle elle nous est présentée. L'écrivain doit avoir souci de lui-même et de son public, et se souvenir que la simplicité de ton ne veut pas dire oubli des règles de la syntaxe. Mais j'estime que le fruit de son labeur plaît davantage, s'il s'entoure d'une exécution typographique, conforme aux lois du genre, élégante et correcte.

* * *

Je ferai la même remarque au sujet de l'ouvrage : « *Une Poignée de Vérités* «, de M. Albert Larrieu. Son allure « almanach » est peu engageante. J'aime un beau livre, petit ou gros, un livre bien fait. Et ici je m'en tiens au côté purement matériel. L'art typographique existe. Trop d'imprimeurs le méconnaissent. La France nous fait la leçon, sur ce point comme sur tant d'autres. Le livre français, la moindre plaquette, cela est fini, cela a du cachet, de la distinction. Nos auteurs devraient exiger pour leurs productions un vêtement convenable ...

J'ai rencontré une fois Larrieu : c'était à une soirée que donnait ce « troubadour », ainsi que M. Thomas Chapais l'appelle dans la préface qu'il a mise à ce livre. Chacune des chansons du répertoire était précédée de quelques mots explicatifs, où parfois le poète montrait toute sa naïveté d'âme. « C'est un grand enfant », me dit de lui l'éminent religieux près de qui j'étais. J'ose ajouter, après avoir lu son ouvrage : « Un enfant terrible ». Larrieu a fait des tournées dans toute la province, en Acadie, dans les centres canadiens de la Nouvelle Angleterre. Partout il a été accueilli, comme nous savons toujours accueillir nos cousins de France ... et les autres. Ne sommes-nous pas une race de gentilshommes ? Il nous a donc vus de près. A la même époque couraient sur notre compte — dirais-je des calomnies ? ; en tout cas journaux anglais et américains nous assassinaient de leur prose amère. Jugeant que ses observations personnelles ne cadraient pas du tout avec les jugements que portaient à notre égard nos adversaires, le généreux troubadour s'est jeté à notre défense. Il a pris la plume, ou plutôt la cravache, et je vous assure qu'il la promène joliment à travers le visage de nos détracteurs. « Une poignée de vérités », intitule-t-il ses rapides notations. Tout le monde en a sa part, j'entends tous ceux qui nous en veulent, qui ne nous comprennent pas, qui nous maltraitent. Messieurs les anglais sont abondamment servis ; les irlandais aussi ont leur plat, eux dont les ancêtres ont été reçus sur nos plages avec une si chrétienne charité, et qui font souvent le jeu de nos persécuteurs, quand leur coeur devrait au contraire se fondre de gratitude envers les canadiens ; il n'est pas jusqu'à certains français à qui ne soient adressées de bonnes leçons. Ça leur apprendra ! Trop souvent nous avons été payés de notre hospitalité envers nos cousins de France en monnaie de singe. « Enfant terrible », ai-je dit de ce Larrieu. Il ne ménage rien ni personne ; il ne met pas de gants blancs pour courir sus à l'ennemi. Il y va avec toute la franchise et toute la candeur des âmes jeunes. Il ne cherche pas d'effets de style. Son ouvrage est moins « écrit » que « parlé ». Ces vérités, qu'il répand à pleines mains, ont déjà opéré des redressements d'opinion. Une voix ne s'élève jamais en vain au nom de la justice. Celle-ci est lente à venir, et boiteuse, disaient les anciens. Mais son règne arrive toujours. Il faut remercier ceux qui lui fraient la voie. Larrieu aura été de ce nombre, pour ce qui nous concerne. J'ai le devoir très doux d'exprimer ma gratitude personnelle au troubadour pour son appréciation d'une oeuvre qui m'est d'autant plus chère que j'ai souffert à cause d'elle. Il s'agit de notre *Ligue de Ralliement Français en Amérique*. Cette croisade pour la défense de nos droits les plus sacrés nous a valu des inimitiés que je prise à l'égal d'une gloire. Je remercie Larrieu de son suffrage. Il a de quoi consoler des animosités qu'a fait naître ce mouvement en faveur de notre langue, chez ceux qui n'ont pas eu la noblesse de lutter pour conserver la leur ...

* * *

Le Tour du Saguenay, Historique, Légendaire, Descriptif, par M. Damase Potvin. Cet ouvrage fort bien édité, illustré de beaux demi-ton hors texte, est tout plein de choses, peut-être un peu mêlées et confuses. Et d'abord, est-ce que le mot *descriptif* du titre est bien à sa place ? N'aurait-il pas dû passer avant les deux autres ? L'on nous invite à faire en esprit le tour de ce que Cartier appelait le « Royaulme » de Saguenay ». Et c'est donc le paysage qui se déroulera sous nos yeux, avant l'histoire et avant la légende. La description devra primer le reste.

Je note la traduction que l'auteur donne du nom de *Saguenay*. Cela signifie d'après lui, fleuve « aux eaux profondes ». Et le Saguenay a, en effet, des profondeurs d'abîme. Mais est-ce là ce que veut dire ce mot ? Je n'en sais rien moi-même. Bien que canadien, j'ignore les langues sauvages, ce qui surprendra plus d'un français. Je renvoie le lecteur, curieux de ces étymologies indiennes, aux articles qui ont paru dans les dernières livraisons de l'*Action Française*, sous la signature du Révérend Père Paradis. L'auteur soutient, et sa démonstration a un caractère scientifique sérieux, que *Saguenay* veut dire *décharge*. Ce fleuve est la décharge du lac Saint-Jean. A une époque donnée de la pré-histoire, les Laurentides se sont ouvertes, comme tranchées en deux par un immense glaive ; et les eaux supérieures de couler par cette faille gigantesque, au pied des vastes murailles de granit que Charles Gill a chantées.

N'était-ce pas, pour M. Damase Potvin entreprendre beaucoup que de vouloir, dans un seul ouvrage, décrire toute cette région, la plus pittoresque, la plus extraordinaire, la plus variée de la province, et en ressusciter l'histoire et la légende ? Il y a là trois sujets en un. Chacun sera un peu sacrifié à l'autre. Et le tout sera un peu superficiel. Buies nous a laissé des pages descriptives incomparables sur le Saguenay. Ce n'est pas à dire qu'on ne puisse, après lui, reprendre ce thème. Mais Buies est un rival redoutable. M. Potvin ne nous le fait pas oublier. Il n'y a pas prétendu d'ailleurs le moins du monde. Sa manière est bien autre, moins artiste, plus précise, et parfois même l'est-elle trop. Il a des indications qui sentent l'*horaire* de chemin de fer ou de bâteau. Ce *Tour du Saguenay* prend des tons de *guide*. Cela s'efface dans l'ensemble, qui est instructif ; cela provient sans doute de l'amour que l'auteur ressent pour ce coin de terre où il est né. Dans ce que l'on aime, tout nous touche, tout nous charme, les moindres détails ont une valeur, et l'on en parlerait à l'infini ... C'est ainsi que pour M. Potvin, rien de ce qui regarde sa petite patrie n'est indifférent : et il nous comble de renseignements exacts sur les moyens les plus pratiques de la parcourir, sur les singularités de sa vie, les miracles de sa conformation géographique. Pareil culte a sa beauté : j'eusse préféré toutefois un art plus sévère, une composition plus sobre et plus harmonieuse, dans cet hommage qui a quelque chose de filial. C'est parfait de célébrer la terre natale. Plus le rythme de l'œuvre sera pur, et mieux on la fera aimer.

Henri d'Arles

LE VIEUX CHEVAL

(Mention au concours)

Le père François Dufour se tenait appuyé au chambranle de la porte basse de l'étable et fumait, à petits coups secs des lèvres, une âcre *verrine* dont il venait de bourrer son brûle-gueule de plâtre et qui répandait, dans un rayon de dix pieds alentour de lui, une odeur de feuilles de blé-d'Inde roussies. Le père François Dufour regardait sans voir, droit devant lui, sur la route. Il ne m'entendit pas approcher sur le sol durci mais feutré de fumier, de sorte qu'il sursauta quand, parvenu dans la bône de la *verrine*, je demandai brusquement :

« Fait beau, hein, père Dufour ? »

Une énorme bouffée de son tabac vert, qui faillit m'asphyxier, s'échappa de sa bouche qu'il ouvrit pour répondre sans presque me regarder :

« Oui, mais on est pas loin sans pluie ; l'air est *nordet* ; r'gardez l'coq du clocher, là-bas ».

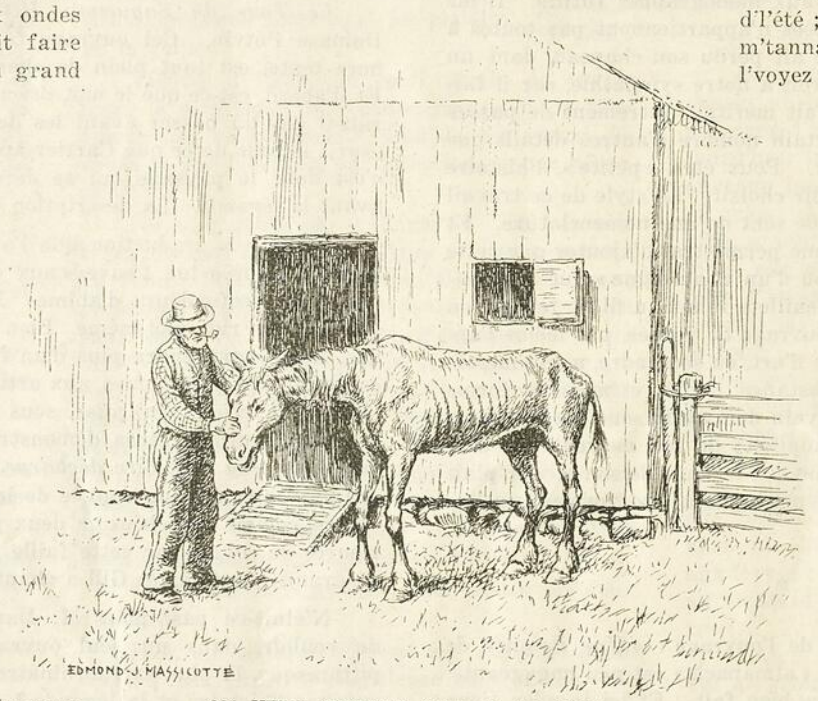
Dans le flou de l'horizon, on voyait pointer, comme au milieu de la route, qui filait droit devant nous, la flèche effilée du clocher du village d'Albanel ; et le coq, effectivement, tournait le panache de sa large queue de bronze du côté du *nordet*...

C'était un beau matin de fin de juin. La fraîcheur nocturne était sensible encore et toute la campagne semblait un lac frais aux ondes bienfaisantes. Mais on sentait qu'il allait faire chaud durant la journée. La pureté d'un grand ciel pâle s'épandait sur toute l'étendue des champs jusqu'aux lointains à peine brumeux que masquaient brusquement des coteaux. Tout était vert partout, vert foncé ou vert pâle, selon les semences qui sortaient. A quelques pieds devant nous, au bord de la route, la terre brune d'un champ de labour frais disparaissait presque sous le tapis vert pâle d'une herbe qui était de l'avoine en puissance, déjà longue d'un bon quart de pouce. Une clôture en pieux de cèdre mettait brusquement fin, de notre côté, au domaine des avoines ; et, à partir de la clôture jusqu'à nous, c'était la cour de l'étable où le fumier faisait sur l'herbe qui s'obstinait à pointer quand même des taches jaunes et brunes. Tout près de la clôture, une charrue gisait sur ses flancs et les rayons du soleil qui surgissait en errière des bâtiments faisaient reluire son soc usé par le frottement de la terre ; un jeune veau blanc marqué de roux s'amusait, pour l'instant, à ronger de ses jeunes dents, l'un des mancherons de la charrue. Au milieu de la cour, une grosse poule jaune s'avançait vers nous avec méfiance, les yeux curieux et inquiets, voulant atteindre, sans accident, un tas de fumier sec tacheté de grains d'avoine. Avançant, pas à pas, avec de grandes précautions, la poule posait avec prudence sur le sol, ses pattes un instant repliées. De temps en temps, elle frappait le sol d'un coup de bec brutal pour saisir un grain presque invisible...

Le jeune veau se mit à ronger avec tant de rage le mancheron que le père François fut pris d'inquiétude. Il se baissa, ramassa à ses pieds une motte de terre et la lança sur la bête. En trois ou quatre bonds fous, le jeune animal, la queue horizontale au dos, dévala et disparut derrière l'étable, tandis que la poule s'ensauvait aussi, butant à chaque pas, striant l'air de cris de gonds de porte mal graissée, ce qui fit grogner d'inquiétude une « portée » de petits cochons qui s'amusaient, d'un autre côté de la cour, à lècher l'auge maternelle...

Le père Dufour secoua sa pipe sur le chambranle de la porte qu'il n'avait pas quittée, la fourra encore fumante dans une poche de sa veste, et m'invita à visiter son domaine. C'était l'étable, la grange et leurs alentours qu'il entretenait avec un soin de mère. Il y passait tout son temps depuis plus d'un an. L'été, il rôdait sans cesse dans les cours, soignant les porcs, les veaux et les poules. L'hiver, il s'enfermait dans la tiédeur de l'étable et, le soir, il parlait à ses bêtes comme à des êtres huamins, leur confiant les peines et les regrets que lui causait l'usure de son vieux corps qui s'affaiblissait avec l'âge. Les bonnes bêtes de l'étable semblaient comprendre leur vieux maître... l'une d'elles, souvent, tournait tristement la tête et lui répondait par un meuglement attendri qui remuait comme une plainte humaine... Et, dans cette atmosphère d'où s'échappaient de chaudes odeurs de litières et où l'on entendait que le mouvement rythmé des mâchoires qui remuaient et le bruit des chaînes aux anneaux luisants sur le bord des mangeoires, le père Dufour était heureux et son âme de vieux terrien goûtait des moments d'ivresse...

Nous traversâmes la *batterie* de la grange, entre les deux *tasseries* vides, pour le moment,



ON VEUT ENCORE QUE JE TE TUE...

de grain et de foin et que devaient remplacer, jusqu'au prochain engrangeage, des instruments aratoires et des voitures d'hiver tournées sens dessus dessous, les timons droits en l'air. Puis, après avoir traversé également l'appenti aux moutons, désert, et d'où s'échappait une odeur sucrée de fumier moisi, nous fûmes en arrière des bâtiments.

Dans un petit enclos séparant ces derniers d'une prairie qui s'étendait jusqu'au milieu de la terre dont le *trécarré* de bois vert, au loin, marquait la fin, j'aperçus comme le fantôme d'un cheval. L'apparition se tenait debout, dans un coin de l'enclos ; on eut dit une brassée de fagots placée sur quatre piquets.

« Il vit ?... demandai-je au père Dufour, en guise de plaisanterie.

— « Oui, mais j'crois qu'il n'en a pas pour longtemps, l'pauv. vieux Blond...

Et, comme je lui faisais remarquer qu'il ferait acte humain en mettant fin lui-même aux jours de cette pauvre bête, le père Dufour s'arrêta soudain et me regardant fixement dans les yeux :

« Tuer Blond ?... Ah ! mon jeune ami, vous savez pas c'que vous dites-là... Tuer Blond !...

Et le vieux s'approcha du squelette équestre ; il arracha, au passage, une touffe d'herbe qu'il lui tendit ; il lui caressa amoureusement les quelques longs et rudes poils qui restaient encore de la crinière, puis murmura, ému :

« Non, non, tu mourras d'ta bel' mort, mon pauv' vieux Blond... Tu souffres pas, hein, ici ?... Tu sais comme j'ai bien soin d'toi.

Et se tournant vers moi :

« C'est pour le Blond qu' j'ai fait c'petit clos ; c'est à lui ; il est bien, ici, à l'ombre de la grange ; il y a du soleil seulement un peu l'matin. L'hiver passé, c'est lui qu'avait la plus belle place dans l'étable. J'lui donnais tous les jours sa portion d'avoine ; il n'est pas capable d'en manger, asteur, puisqu'il n'a presque pus d'dents...

Le père François donna quelques petites tapes amicales sur la croupe étique de la bête :

« Pauv' vieux Blond, va !... Dire q'j'ai voulu, une fois, te tuer, comme on m'l'conseille encore aujourd'hui...

« Ça, c'est toute une histoire », ajouta-t-il en se tournant vers moi, « et j'm'en vas vous la conter, si vous voulez...

Nous allâmes nous asseoir sur une pagée de la clôture du clos de Blond. Le père François tira de sa poche sa pipe, la bourra de son odorante *verrine*, l'alluma et, après avoir, en quelques petits coups secs et rapides des lèvres, tiré une abondante fumée bleue, commença :

C'était l'année dernière, au commencement d'l'été ; il y avait longtemps qu'les enfants m'tannaient avec l'Blond qui était comme vous l'voyez ; ils prétendaient qu'i était bon à rien, qu'i prenait d'la place dans l'étable et qu'i était embarrassant. La femme s'en mêlait aussi : « C'est pas chrétien », qu'elle m'disait, « d'laisser vivre plus longtemps c'te pauv'bête qui serait bien mieux morte, j't'assure ». J'résistait tant que j'pouvais ; l'idée d'tuer Blond m'chavirait l'esprit et j'en était malade rien qu'à y penser. Toujours est-il qu'un bon matin, à force d'm'faire bâdrer par la *créature* et l's'enfants, j'm'suis décidé à la chose.

« Il faisait un temps quasiment pareil comme aujourd'hui, même qu'l'air était *nordet* puisqu' j'm'rappelle avoir r'gardé l'coq avant d'partir. Comme un homme qu'allait commettre un crime, j'voulais pas qu'personne ait connaissance d'la chose et j'avais décidé d'm'en aller jusqu'au *trécarré* avec l'Blond. De fait, nous v'là tous les deux partis d'l'étable, moi en avant avec mon fusil su l'épaule ; lui, il m'suivait comme un enfant ; j'marchais pas vite vu qu'la pauv' bête butait quasiment à chaque motte de terre qu'on rencontrait...

« Comme on marchait, j'm'amusais à r'garder partout alentour ; il faisait un vrai beau temps ; l'grain dans les champs, était d'jà long comme l'doigt et quand on a traversé ma prairie du Russeau, l'herbe était si drue qu'on semblait pas, en marchant, toucher la terre ; j'm'rappelle que comme je m'retournais, pour voir si l'Blond suivait, j'ai vu la pauv' bête essayer d'happer une gueulée de c'te bonne herbe... De fait, qu' l'année dernière, on a eu une récolte sans pareille de foin...

« On marcha encore pendant qu'que temps, l'long des champ, et on est arrivé au *trécarré*. Là, c'est du bois vert. Il y a, entre c'bois et mon dernier champ, un' p'tite *clairière* ous'que j'mets, l'été, les veaux en pacage. J'mis Blond au bord du bois et j'm'en suis allé à l'aut' bout d'la *clairière*... Blond s'tenait dret sur ses pattes, comme vous l'voyez là. J'pris mon fusil que j'mis pas mal de temps à charger et à ajuster, comme

vous pouvez bien l'penser. Mais il fallait bien en finir... J'tremblais comme une feuille ; j'épaule et j'vise... J'étais à vingt-cinq pas quasiment de Blond. Par quel adon, j'm'l'demande, mais v'la-ti pas qu'mon ch'val juste à c'moment-là, tourne la tête d'mon côté et qu'il me r'garde juste comme j'allais tirer. J'vois ces deux bons grands yeux vitreux qui m'r'gardaient. On aurait dit qu'la pauv'bête pleurait... Ah ! quand j'y pense ! J'ai vu, dans ces yeux-là toute l'histoire d'ma terre ; et j'm'mis à pleurer quasiment, moi aussi... L'Blond avait alors vingt-cinq ans et il y a eu juste vingt-cinq ans, l'année passée, qu'j'ai acheté ma terre qu'était en bois d'bout et sur laquelle j'voulais établir mes garçons ; et c'est pour ça qu'j'avais vendu ma terre du village qu'était faite d'un bout à l'autre. J'avais gardé Blond seulement qui était dans c'temps-là un beau poulain et c'est avec lui qu'jai ouvert c'te terre. J'étais déjà pas une jeunesse et j'vous assure qu'on en a arraché. C'était une terre dure ; du bois partout, des savanes, des fardoches, des aulnes d'un bout à l'autre. Il a fallu tout arracher ça, tout égouter ça, labourer ça, semer ça... R'gardez la maison là-bas, tout est fait du *trécarré* à la route. C'qu'il y en a du travail là d'dans ! Et c'est avec Blond qu'j'ai fait tout ça. L'été, on faisait d'la terre, on labourait, on hersait. Puis, on faisait les foins et les récoltes ; ensuite, v'naient les labours d'l'automne et on faisait encore d'la terre jusqu'aux premières neiges. L'hiver, on charroyait du bois ou ben on mettait Blond sur le *haspor* du moulin à battre et marche, marche, marche, toute la sainte journée, pour battre le grain d'la récolte. Pendant c'temps-là, les jeunesses avaient grandi ; les garçons s'étaient mis à aller voir les filles au village. Des soirs, après une grosse journée de battage ou de charroyage de bois, il fallait atteler Blond encore et descendre à l'église. C'est avec Blond qu'les garçons ont fait leur jeunesse ; il y en a deux qui sont mariés, asteur, et c'est avec lui encore qu'on a fait la terre c'qu'elle est ; ell'a travaillé, la pauv'bête, pendant vingt-cinq ans, jour et nuit, on peut l'dire. Tous ces champs qu'vous voyez jusqu'à la maison, c'est Blond qu'a fait ça ; la maison, la grange, l'étable, c'est lui qu'en a charroyé l'bois ; c'est lui qu'a marié mes deux garçons qu'ont des enfants ; c'grand champ d'blé qu'vous voyez s'étendre jusqu'à la route, c'est l'Blond qui l'a essouché pendant quasiment trois ans de suite. J'l'attelais su'l'grappin aux souches à cinq heures du matin et j'l'dét'lais à huit heures du soir quand on n'voyait plus rien... et tire donc, mon Blond, tire donc, toute la journée. Faut dire aussi que j'lui ai jamais donné un coup d'fouet mal à propos. Des fois, j'ai vu qu'il y avait plus d'avoine dans la grange pour lui donner, le soir, après sa journée ; eh, ben ! j'en avais tellement pitié qu'j'allais lui porter des tranches d'mon pain que j'gardais pour lui au souper. Avec un bon *botillon* d'foin, ça lui f'sait passer la nuit et il était prêt à r'commencer l'lendemain matin... Ah ! quand même c'qu'ça été dur, allez !...

« Eh ! ben, c'est tout ça qu'jai vu dans les deux grands yeux d'mon Blond quand il s'est r'tourné envers moi pendant que j'visais pour l'tuer.

« Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place ?

« Mon fusil est tombé d'mes bras ; j'avais les yeux mouillés... J'ai été prendre Blond par la crinière et j'ai descendu avec lui jusqu'à la maison. La femme, les enfants, les voisins ont ri d'moi mais j'en ai pas fait d'cas. Eux autes savaient pas c'qui s'était passé, en haut, au *trécarré* ; j'leur ai jamais conté ça. Moi j'savais c'qui s'était passé et c'est pour ça que j'ai juré qu'Blond mourrait d'sa belle mort...»

Et le père Dufour s'approcha de nouveau de ce fantôme de cheval qu'était devenu Blond. Il lui caressa, pendant quelques minutes, sa longue tête exangue et je l'entendis murmurer :

« Entends-tu ? on voudrait encore que j'te tue pauv' vieille bête ».

Damase POTVIN.

COURRIER DE La Dame-qui-lit

Consultations —

JEROMIEN—1. Y a-t-il d'autres histoires du Canada, aussi complètes que celles de Ferland, Garneau et Sulte ?

2. — Y a-t-il des ouvrages publiés sur le vieux Montréal ?

3. — L'histoire de l'Ile-Jésus par l'abbé Langevin-Lacroix, a-t-elle été publiée ; sinon quand doit-elle l'être ?

4. — Y a-t-il un ouvrage publiée soit par M. B. Sulte ou M. C. Bertrand, donnant les noms des premiers colons français, les localités d'où ils sont venus, leurs professions ou métiers, s'ils étaient soldats, dans quels endroits du pays ils se sont établis ?

5. — Y a-t-il un ouvrage sur le régiment Carignan-Salières, qui vint au pays en 1665 ?

6. — Je remarque que sept volumes seulement, allant jusqu'à la Cession du Canada en 1760, du Dictionnaire Généalogique de Monseigneur Tanguay, paraissent avoir été publiés ? Y a-t-il eu des recherches de faites pour la période de 1760-1870, date de l'émission du premier volume ? Ces dernières recherches ont-elles été publiées, ou sont-elles demeurées inédites. Dans ce dernier cas pourriez-vous me dire où sont ces manuscrits ?

R. — 1. Je n'en connais pas. Un excellent Manuel de l'Histoire du Canada dû aux plumes érudites de M. l'abbé Desrosiers et de M. Camille Bertrand a paru cet hiver. Ce volume est excellent à consulter, et d'une information précise et sûre.

2. — Vous connaissez sans doute les ouvrages des auteurs suivants : Beaugrand, Bosworth, Sandham, Leblond de Brumath, et le Dr Atherton.

3. — Non. Ouvrage en préparation.

4. — Cette oeuvre n'existe qu'en manuscrit chez l'auteur, M. Beniamin Sulte, à Ottawa.

5. — Oui, par M. Sulte. Vous le trouverez dans les Mémoires de la Société Royale.

6. — Je ne puis que vous répondre négativement. Le Dictionnaire généalogique de l'abbé Tanguay comprend sept volumes, allant jusqu'à 1760.

* * *

M. Gr., (Limoilou, Québec). — Voulez-vous avoir l'obligeance de me donner les adresses des revues dadaïstes suivantes, mentionnées dans le numéro d'août de *La Revue Nationale* : le *Dadaphone*, le *Cannibale*, dirigé par Francis Picabia, le *Dd H2 O4*, fondée par G. Ribemont Dessaignes, "*Z*", par Paul Dermée, et *M'amenez'y*, par Cécile Arnauld ?

R. — En écrivant à l'administrateur de *La Nouvelle Revue française*, 33 et 35, rue Madame, Paris, vous pourriez obtenir les renseignements désirés. On semble, à cette Revue, tout en le critiquant, s'intéresser à ce mouvement de littérateurs étranges.

* * *

Mireille de Versailles. — Consultez en ce qui regarde l'histoire de l'Acadie, les auteurs et les ouvrages indiqués par M. l'abbé Camille Roy dans son *Manuel de la littérature canadienne-française* (1918).

* * *

Actualités —

— Un libraire florentin vient de vendre pour 32,000 lires, un exemplaire de *La divine Comédie*, Edition imprimée à Foligno, par Johan Numeister, en 1472, et considérée par les bibliophiles comme la première édition du poème dantesque.

—MM. Baldensperger et Hazard feront paraître en janvier une nouvelle revue trimestrielle intitulée : La Revue de littérature comparée.

— Quelle fécondité chez certains membres de l'Académie française ! M. Abel Hermant pour sa part, a une oeuvre comprenant 50 volumes de romans et nouvelles, 11 pièces de théâtre, 5 volumes d'Essais et de Chroniques.

— Un livre d'André Gide, s'est vendu dernièrement, à Paris, au prix de $120. Ce sont *Les cahiers d'André Walter*. Une édition originale du *Visage émerveillé*, de la Comtesse de Noailles a atteint le chiffre de $35.

— Les américains donnent encore des prix plus élevés. A une vente récente de livres rares, l'on a payé pour l'ouvrage fameux *Venus et Adonis*, la jolie somme de $75,000.

— Les romanciers anglais sont à l'honneur dans les revues de France. Nous avons lu dernièrement dans *La revue hebdomadaire* une oeuvre de Galsworthy, *La revue universelle* du 1er septembre commence la publication d'un roman de G. K. Chesterton : *La sphère et la croix*.

* * *

Quelques articles de revues —

Fidus. Silhouettes contemporaines : M. Georges Goyau, (La Revue des Deux-Mondes, 15 juillet). R. P. Mainage. La récente encyclique du Pape. (La Revue des Jeunes, 10 juillet 1920). E. Bonnier. La théodicée de Renan. (Revue pratique d'apologétique, 1er et 15 juillet 1920). Trois siècles d'érudition catholique : L'oeuvre des Bollandistes. (Ibid). A. Bidault des Chaumes. La crise de l'édition en France. (Le Génie Civil, 31 juillet 1920). Le vocabulaire technique : l'anglais à l'atelier. (L'ouvrier moderne, juillet 1920). Paul Claudel. Saint Louis, roi de France. (La nouvelle Revue française, août 1920). André Breton. Pour Dada, (Ibid). Le féminisme aux Indes. (La Revue mondiale, 15 juillet 1920). J. A. Stevenson, The agrarian movement in Canada, (The Edinburgh Review, July, 1920). W. S. Wallace, The growth of Canadian national feeling, (Canadian Historical Review, June 1920). Canada Problems affecting Imperial relations... (Round Table, June 1920). Mrs. Creighton, Women police, (The Fortnightly Review, July 1920). Marie J. Gerin-Lajoie, Marguerite Bourgeoys. La femme d'oeuvres, (La Revue trimestrielle, Juin 1920). Fadette, Les Mères, (L'Action française, juillet 1920). Antonio Perrault. Lendemains de conquête (Ibid). R. P. Bissonnette. Les blasés, (La Revue dominicaine, août 1920).

Automnales

L'automne a mis de l'ambre aux arbres
Et de carmin
Il a jaspé, comme des marbres,
Le gris chemin.

La feuillée au vent se dentelle
En ajours bleus
Et semble balancer en elle
L'azur des cieux.

Comme sous la gaze trop claire
D'un parasol,
De fines taches de lumière
Jonchent le sol.

Et du feuillage, dont s'embrume
Le tronc jauni,
La feuille choit, comme une plume
Glissant d'un nid.

L'automne a mis de l'ambre aux arbres
Et de carmin
Il a jaspé, comme des marbres,
Le gris chemin.

Mais ce manteau, que l'arbre porte
En plis mouvants
N'est qu'un tissu de feuilles mortes,
Qui flotte aux vents.

Et sous le froid, qui ronge l'ambre,
Comme un rosier,
Le blond feuillage de septembre
Va s'effeuiller.

AVIS

Les progrès rapides accomplis par la Revue Nationale au cours de la présente année nous obligent à nous installer dans un local plus vaste que celui que nous occupons actuellement. A partir du premier novembre la Revue occupera trois bureaux au No 296, de la rue Saint-Laurent, dans l'édifice de la Société Saint-Jean-Baptiste, le Monument National. C'est là qu'il faudra s'adresser pour tout ce qui se rapporte à la Revue : rédaction, administration, abonnements et publicité.

KERNEVEZ

(Ouvrage couronné par l'Académie Française).

Mlle PAPE-CARPENTIER

10 (suite)

Elle sort en courant de la chambre, monte au grenier, va droit à une armoire qu'elle connaît bien, et l'ouvre. Les coiffes de Mme Le Goaz sont là, rangées en piles régulières. Elle en prend une, la pose sur ses cheveux qu'elle tord avec énergie pour les forcer à tenir moins de place ; de ses mains nerveuses, elle épingle les ailes ; puis elle redescend, rapide, ressaisie d'un confus et nouvel espoir.

Au moment même où Marik rentre dans la chambre :

« A boire ! » dit Pierre d'une voix dolente.

Elle se précipite, prend le verre sur la table, l'approche des lèvres du moribond :

« Tenez, mon cher ami, buvez. »

Les yeux du pauvre garçon se fixent de nouveau sur elle, mais, cette fois, le regard perd de son expression déchirante ; on dirait que quelque lueur d'une douceur vague, oh ! bien vague encore ! pénètre jusqu'à son intelligence obscurcie.

«Mer . . .ci », fait-il péniblement.

Et il serre d'une façon imperceptible la main que Marik a posée sur la sienne. Il la retient, comme si, soudainement, un peu de force lui revenait.

La jeune fille ne résiste pas à cette pression qui la comble de joie. Assise sur un petit escabeau, elle reste, sans faire un mouvement, sa main fraîche dans la main brûlante de Pierre. Elle sent une sorte de magnétisme s'établir entre eux, comme un courant qui passerait d'elle à lui, faisant couler dans les veines du malade une vie renouvelée, sa vie à elle ! Plusieurs heures se passent ainsi. Pierre ne délire plus ; son front est moins chaud ; ses yeux qu'il tenait constamment ouverts, se ferment : il s'assoupit.

Et une telle impression de répit, d'apaisement, de résurrection plane dans cette chambre que Marik, exténuée par les deux jours qu'elle vient de passer, appuie sa tête sur le rebord du lit, et s'endort tranquillement, la main dans celle de son ami.

L'aurore les trouve ainsi. Mme Le Goaz a subi, elle aussi l'effet de ce calme inexplicable, et, vaincue par les lassitudes accumulées, s'est endormie dans son fauteuil. Lorsque, avec un soubresaut, elle séveille confuse d'avoir pu sommeiller et laisser son fils à d'autres mains, Pierre n'a pas fait un mouvement, il repose profondément, avec une respiration régulière.

Marik, la figure appuyée sur la couverture, dort, comme dorment les anges.

Jacquette les regarde tous deux, et, soudain, surgissent en elle des pensées qui bouillonnent, violentes, rageuses, torturantes.

Oh ! la funeste nature tourmentée ! sans cesse remuée par les orages ! Elle n'a jamais compris le charme infini de la douceur et de la paix. Tous les sentiments qu'elle éprouve sont extrêmes et déchirants ; elle passe d'une tendresse passionnée à l'excès de la haine.

Certes, elle désirait que Marik vînt, puisque le médecin disait que c'était le seul espoir de guérison qui restât ; elle l'appelait de toute son âme, la voulait, tremblait qu'elle n'arrivât point. Et, maintenant que comme par miracle, le mieux dont on désespérait commence à se produire, la jalousie gronde sourdement dans le cœur de Mme Le Goaz. Son fils a repoussé sa main et voulu celle de cette étrangère ; elle n'a rien pu, elle, la mère, pour guérir celui qu'elle aime plus que son existence, et il a suffi que Marik parût, cette Marik tant détestée, pour qu'un adoucissement se fit sentir.

XXXVI

La figure du docteur, dès qu'il eut terminé son examen journalier, respirait une telle confiance renaissante, qu'à elle seule, elle était un reconfort.

« Ne quittez pas le chevet de notre malade, mon enfant, dit le vieillard à Marik ; votre présence est plus efficace que tous mes remèdes ».

Elle, avec un angélique sourire, s'y installa définitivement.

PIERRE ET MARIK.

Quelle détente dans la maison ! Marik vaquait sans bruit à toutes choses, allant, venant avec mille précautions, adroite dans chacun de ses mouvements, et si légère ! et si heureuse d'être nécessaire !

Qu'arriverait-il ensuite ? Elle ne se le demandait même pas se contentant de remercier Dieu, qui voulait bien guérir Pierre.

C'est que, réellement, il allait mieux, beaucoup mieux. Sans qu'il eût repris toute sa connaissance, les symptômes inquiétants s'atténuaient, heure par heure, on pouvait le dire. La température s'abaissait, le pouls était moins fréquent, les divagations cessaient. Les horribles tressaillements qui secouaient le corps tout entier, le perpétuel et automatique tapotement des doigts sur le drap avaient complètement disparu. On sentait la convalescence toute proche.

Un après-midi, Pierre et Marik étaient seuls dans la chambre. Lui somnolait ; elle, assise près du lit, cousait tranquillement. Par la fenêtre entr'ouverte, arrivait, non pas du bruit (car depuis la maladie du jeune maître, la ferme restait silencieuse, et les domestiques avaient appris à marcher doucement), mais du soleil, un joli soleil d'automne, délicat et bienfaisant, ni trop chaud, ni trop éclatant.

Le jeune homme respira profondément, se retourna, ouvrit les yeux comme s'il se réveillait.

« Qui donc est là ? fit-il d'une voix très faible, mais exempte de fièvre, et qui semblait un écho retrouvé de sa voix de jadis. Ce n'est pas maman, ce n'est pas Gaïdik non plus, ni marraine . . . »

Puis vivement, avec un tremblement joyeux :

« Marik, c'est vous, n'est-ce pas ? »

Il ne la tutoyait plus.

« Oui, Pierre, c'est moi.

—Oh ! j'en étais sûr. Venez près de moi, là tout près. Ça me fatigue de parler. J'ai été bien malade . . . Mais maintenant, je me rappelle . . . tout. Vous êtes venue de bien loin, Marik. Qui vous a demandé de venir?

—Mme Girault m'a écrit, et aussi votre mère.

—Oh ! ma mère vous a demandé de venir, c'est que . . .

— Ne vous agitez pas, Pierre, taisez-vous.

— C'est que je voudrais vous dire . . .

— Non, non, ne dites rien. Vous parlerez quand vous irez mieux, tout à fait. Pour le moment, ne pensez à rien ; dormez. Je veux que vous dormiez.

—Je ne peux pas, puisque je suis guéri. Je suis si heureux de vous voir, si heureux Marik. Je vous promets que je ne m'agiterai pas, mais, je vous en prie, ne me forcez pas à dormir. Je vous regarderai, seulement . . . »

Marik se remit à coudre, sans parler, sans faire le moindre bruit, pour que Pierre pût sommeiller, si la fatigue le prenait. Mais chaque fois qu'elle leva les yeux sur lui, elle vit le malade qui la regardait en silence, avec un sourire attendri.

XXXVII

Comme la vie revient rapidement lorsqu'on est jeune ! Voici une quinzaine seulement que la convalescence est commencée, et chaque jour amène une nouvelle conquête. Le premier œuf à la coque est de l'histoire ancienne ; maintenant, on en est au poulet, à l'eau rougie, aux confitures. Avant-hier, on a levé Pierre pour la première fois ; sa mère l'a habillé, comme elle faisait du temps qu'il était petit, lui a passé ses vêtements, trop larges à présent, et qui flottent, comme s'ils étaient vides. Aujourd'hui, on a traîné son fauteuil dans la cour, près du banc où sont assises Mme Le Goaz et Mme Girault. Marik va et vient, toujours empressée, pensant à tout, veillant à tout, versant du charme sur toutes choses.

Il est venu, ce jour que maîtres et serviteurs attendaient avec impatience : le jour de la première sortie de Pierre.

Il ne tient pas très bien sur ses jambes et chancelle parfois. Lui-même se rend compte du temps qu'il lui faudra pour avoir reconquis toute sa force. Mais qu'importe ? S'il n'avait pas été si malade, aurait-il aujourd'hui la suprême douceur de marcher entre sa mère et Marik, tendrement soutenu par l'une et par l'autre, comme un petit enfant qui fait ses premiers pas ? Etre convalescent, c'est recommencer à vivre.

Pour sa première promenade, c'est au puits qu'il a voulu aller. Sans se l'être dit, lui et Marik savent bien pour quelle raison. Sa mère ne voit là qu'une fantaisie de malade.

Alanik a porté le grand fauteuil et une chaise pour Mme Le Goaz. Marik a préféré s'asseoir sur la margelle ; elle n'a pas dit pourquoi, mais c'est en souvenir d'un soir d'il y a très longtemps, où l'on voyait de si belles étoiles.

Tous trois restent sans parler. Pourquoi donc parleraient-ils ?

Jacquette tricote fièvreusement, le front sévère, les lèvres froncées par son ordinaire expression qui ne connaît pas le sourire. C'est que, depuis qu'elle n'a plus la terreur de perdre son fils, elle s'est ressaisie du fond de ses émotions, et regimbe devant le fait accompli.

Il ne lui est plus possible de revenir sur le passé, après le dévouement de Marik, dont tout le monde a été témoin, après l'intervention de Mme Girault, du docteur, et les promesses qu'elle leur a faites. Mais c'est un calvaire que monte son orgueil. Quoi ! cette fille qu'elle a chassée autrefois, elle-même a dû la rappeler ! Il la lui faut subir, maintenant ! Il faut qu'elle la voit s'asseoir à son foyer !

« Mamm, ma chère mamm, fit Pierre tout à coup, si vous saviez comme je suis heureux en ce moment ! Oh ! comme jamais je n'aurais cru que je pourrais l'être encore ! Je ne souffre plus. Je trouve le jardin très joli. Vous êtes là, toutes deux, près de moi : je voudrais que cela durât toujours ».

« Avez-vous deviné, Marik, pourquoi, pour ma première sortie, j'ai voulu venir m'asseoir près de ce puits ? J'y ai des souvenirs qui me sont très précieux. Et c'est pourquoi, ma chérie, j'ai voulu vous remercier ici de ce que vous avez fait pour moi, et, devant ma mère, avec ma mère, vous demander instamment si vous voulez bien rester avec nous, si vous consentez à devenir ma femme ».

Rougissante, Marik dit :

« Pierre, votre mère répondra pour moi. Jamais je ne vous épouserai contre sa volonté ».

Pierre attend une réponse attendrie, une effusion soudaine ; mais Jacquette a gardé ses lèvres pincées ; c'est un coup d'oeil haineux qu'elle laisse tomber sur Marik, et si sa voix tremble, c'est de colère contenue.

« Ce que j'ai dit est dit, fait sèchement Mme Le Goaz. Je n'ai pas l'habitude de reprendre ma parole. Du jour où je vous ai écrit de venir soigner mon fils, j'étais décidée ».

Le consentement a une forme peu touchante. Pierre feint de ne s'en pas apercevoir, sentant bien tout l'effort que sa mère a dû faire pour en arriver là. Il se penche vers elle, saisit sa main, la garde un moment sur ses genoux, puis prenant celle de Marik, il les unit dans les siennes.

« Vous êtes toutes deux ce que j'aime le plus au monde ; aimez-vous à cause de moi... Je vous en prie...»

La mais seule de Marik a donné une étreinte ; celle de Mme Le Goaz est restée inerte et froide, et, dès que son fils la laisse aller, elle retourne au tricot interrompu.

Mais dans la ferme, Gaïdik appelle sa maîtresse. On a absolument besoin d'elle. Jacquette profite du prétexte et se hâte d'accourir ou on la demande.

Les deux jeunes gens restent seuls, embarrassés d'abord par un indéfinissable malaise.

« Il ne faut pas lui demander plus qu'elle ne peut, Marik. Pardonnez-lui. Elle souffre bien. Il lui faut faire beaucoup d'efforts, rien que pour accepter ce qui est ma joie.

— A cause de vous, Pierre, je ne me blesserai de rien.»

Le jour commençait à baisser.

« Il faut rentrer, dit Marik.»

Elle enveloppa Pierre d'un châle, l'aida à se lever. Jacquette n'était pas revenue. Elle s'était dérobée à sa douce tâche, parce qu'il la lui fallait partager, et, cette fois, pour le soutenir, Pierre n'eut que le bras de sa fiancée.

« N'ayez pas peur de trop peser, dit gentiment Marik ; je suis très forte.

— O ma bien aimée, ma bien aimée ! Je revis, grâce à vous. Bientôt, j'espère, c'est vous qui vous appuierez sur mon bras ».

XXXVIII

Maintenant les jours semblaient voler, tant on se rapprochait de la date fixée pour le mariage.

Heureuse ! Marik l'était, sans contredit ; et cependant une chose empoisonnait son bonheur, quoiqu'elle feignît de l'accepter : Jacquette n'avait pas désarmé. Elle affectait un ton très poli, des formes cérémonieuses, mais Marik sentait subsister, entre elles deux, une muraille de glace si compacte, si froide que jamais soleil ne serait assez chaud pour la fondre.

La jeune fille en souffrait amèrement, non pas seulement à cause de son humiliation, mais aussi, mais surtout, parce qu'elle comprenait quel était le martyre de la vieille femme.

Parfois il lui prenait des envies de courir à elle, de lui dire :

« Pardonnez-moi de ne pas être celle que vous auriez voulue. Ne me tenez pas rigueur ; laissez-moi vous aimer ; nous pourrions être si heureux ! »

Serait-il possible que Jacques résistât à cet élan de celle à qui elle avait fait tant de mal ?

Et Marik se disait : « J'essayerai un de ces jours, quand j'oserai, et que je la trouverai toute seule ».

Mais, tout en souhaitant ardemment que l'occasion se présentât, elle en avait une peur horrible.

Comme le médecin avait recommandé que Pierre fît de longues promenades au grand air, presque tous les jours on attelait la jument des Girault, Bichette, qui n'était pas nécessaire aux champs comme les chevaux de Kergoz, et nos quatre amis partaient dans le petit char à bancs, le long des chemins délicieusement pittoresque de Bénodet ou de Fouesnant.

Un après-midi que Marik avait à écrire une longue lettre à Mme Docé, elle quitta les Girault et Pierre au moment où l'on montait en voiture et rentra à la ferme au lieu de s'aller promener.

La cuisine était vide ; personne non plus dans la grande salle. Sans doute, Mme Le Goaz était occupée au dehors. Marik monta tout droit dans sa chambre.

Une fois sa lettre écrite, elle redescendit pour la porter à Bénodet. De son pas léger, elle suivait le long couloir, lorsqu'il lui sembla entendre sangloter. Elle s'arrêta. La porte de Jacquette n'était pas fermée ; la jeune fille la poussa doucement, et jeta un regard furtif dans la chambre.

Affalée sur une chaise, près d'une armoire grande ouverte qu'elle était en train de ranger, Jacquette inondait de larmes un petit bonnet, posé sur son poing fermé. C'était un de ces béguins que les garçonnets portent dans le pays de Quimper, jusqu'à leor troisième année ; un gen- Quimper, jusqu'à leur troisième année ; un gen- au fond, le gland d'argent qui le distinguait d'un bonnet de fillette.

En une compréhension aiguë de ce qu'est la maternité, Marik partagea le déchirement de cette mère devant un vestige du temps disparu, où son fils n'était qu'à elle seule.

Elle se précipita dans la chambre, entoura Jacquette de ses bras.

« Mère, mère, ne soyez pas si malheureuse ! Cela me fend le coeur de vous voir pleurer comme cela ! »

Mme Le Goaz s'était dégagée, l'oeil flamboyant :

« Que venez-vous faire ici ? Je croyais que vous vous promeniez avec mon fils. Vous êtes donc rentrée pour m'espionner ?

— Je vous en prie, ne me parlez pas ainsi. Pourquoi me détestez-vous tant ? »

Jacquette haussa les épaules.

« Vous savez que j'ai tout fait pour ne pas revoir votre fils, vous savez que je l'ai fui. Mais à présent que vous m'avez fait revenir, que vous avez consenti à ce que nous nous accordions, pourquoi me repoussez-vous toujours ?

— Pourquoi ? Pourquoi ? répétait Jacquette d'un ton égaré et ironique. Vous ne comprenez pas cela toute seule ?

— Ne pouvez-vous pas oublier ? continua la jeune fille avec tendresse. Ne voulez-vous pas être heureuse avec nous ? Vous me parlez comme à une étrangèrt ; ne voulez-vous plus m'appeler Marik, comme vous faisiez autrefois ? Je vous en supplie... »

Il tend à Marik un gros bouquet de bruyère et d'ajoncs.

Si un serpent l'avait mordue, Mme Le Goaz n'aurait pu tressaillir davantage :

« Ça, jamais ! jamais !»

Une voiture roula dans la cour. Les Girault ramenaient leur filleul. On entendit la voix du jeune homme qui leur disait au revoir.

« Ecoutez ! dit Mme Le Goaz insultante, voilà mon fils qui rentre, allez vous plaindre à lui ».

Et, prenant Marik par les épaules, elle la poussa dans le couloir et referma brusquement la porte sur elle.

Ce n'est pas près de son fiancée que la jeune fille courut, mais dans sa chambre, où elle s'enferma. Là, elle pleura de tout son coeur, puis resta longtemps, longtemps à attendre que les traces de ses larmes fussent tout à fait affacées.

Pierre vint plusieurs fois à sa porte pour la chercher.

« J'écris encore, répondait-elle d'une voix qu'elle essayait de faire naturelle ».

Non, elle n'écrivait pas ; elle priait. En une élévation de toute son âme, elle faisait le sacrifice de son orgueil, de sa tranquillité ; elle jurait de supporter les affronts, de les dissimuler, de les accepter, afin que celui qu'elle aimait fût heureux.

XXXIX

« Que le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob soit avec vous, et qu'il accomplisse en vous sa bénédiction, afin que vous voyiez les enfants de vos enfants jusqu'à la quatrième génération, et qu'ensuite vous possédiez la vie éternelle ! » dit le vieux recteur à Pierre et à Marik agenouillés, tout en leur donnant sa bénédiction.

— Amen ! glapit l'enfant de choeur.

La messe est finie. Un bruit de chaises. On se lève, et les deux jeunes mariés descendent au bas de l'église. En passant, Marik se détourne en un agenouillement devant la vieille statue de Notre Dame de la Pitié, la divine amie vers laquelle se sont envolés tant d'attendrissements de sa jeune vie. Et dans la tour, la grosse cloche bourdonne, mise en branle par la femme du sonneur, accrochée à la corde qui l'enlève au-dessus du sol, à chaque va et vient.

Quelques personnes seulement suivent les mariés. Pas de sonneurs de bombarde et de biniou ; pas de cortège. Jacquette n'a voulu faire aucune invitation, pour bien témoigner que ce n'est qu'à contre coeur qu'elle accepte se belle-fille. De sorte qu'en plus d'elle et des Girault, il n'y a guère dans l'église que les serviteurs de Kergoz, Jeanne-Yvonne, et, sous le porche, les mendiants indispensables à toute cérémonie religieuse en Bretagne.

Magalon est là, lui aussi ; il *assiste* au mariage, et, à la sortie, il tend à Marik un gros bouquet de bruyère et d'ajoncs.

« Dieu et saint Yves soient avec vous tous les jours de votre vie, ma jeune Mme Le Goaz ! dit-il, en lui donnant, le premier, son nouveau nom. Voici des fleurs que le vieux Magalon a cueillies pour vous sur la lande. Elles ne sont pas bien brillantes, mais ce sont elles qui font notre terre de Bretagne, et l'ajonc est la fleur d'amour.

— Merci, Magalon, merci, mon vieil ami, répondent-ils tous deux. Votre bouquet portera bonheur à notre foyer ».

Leur foyer ? Ils ne vont donc plus demeurer à Kergoz ?

Non. Mme Le Goaz n'a a pas consenti ; et elle a exprimé son vouloir à se sujet d'un ton si résolu, que nul, même son fils, n'eût osé insister. Seule maîtresse elle a toujours été à Kergoz, seule maîtresse elle entend y rester.

Ils auront donc pour demeure une maisonnette isolée, à trois minutes de la ferme, dont la grand'route les sépare. Pendant de longues années, cette maisonnette a été louée par Mme Le Goaz à d'assez pauvres métayers, dont la locature prenait fin justement à la dernière saint Michel. Le logis n'est ni beau, ni gai, et par endroits les murs pleurent ; mais il y a un gentil jardin, et, derrière la maison, un courtil avec quelques ruches. Marik, du reste, est trop poète de nature, et son coeur est trop plein d'amour pour qu'elle fasse attention aux murs de sa demeure.

Voici la fin de l'après-midi ; la nuit vient vite en octobre. Les Girault sont rentrés au Couédic ; les serviteurs se sont dispersés. L'heure est arrivée pour les jeunes gens de se retirer dans leur nouvelle demeure. L'un près de l'autre, ils se tiennent debout, devant la haute cheminée, le coeur gros d'émotions diverses. Jacquette est assise en face du feu, dans son grand fauteuil de paille. Le silence est embarrassant. Eux, semblent attendre une parole qui ne vient pas ; Jacquette tient ses lèvres serrées en une expression glaciale ; mais on la sent très troublée, elle aussi, par le départ de son fils unique, du jeune maître de sa maison.

Pierre s'approche humblement, roulant le bord de son chapeau entre ses doigts :

« Mère, je vous le demande encore, voulez-vous que nous ne vous quittions pas ? Voulez-vous que nous restions avec vous ? Cela nous fait deuil de vous laisser ainsi, toute seule.

— Non, non, chacun chez soi. Allez-vous-en chez vous, et soyez heureux, très heureux ! » répète-t-elle agressivement.

Tristes, ils quittent Kergoz ; ils traversent la route déjà envoilée de crépuscule, et, se donnant la main, se dirigent vers la maisonnette dont, de loin, l'on voit briller les fenêtres. C'est là que leur existence va se dérouler à présent. Quelle sera-t-elle ?

Gaïdik a allumé un bon feu de racines, qui pétillent et se tordent dans la flamme. Côte à côte, les deux époux s'asseyent sur le banc, en face du bouquet de Magalon, suspendu au dessus de la cheminée, du bouquet d'ajonc, la fleur d'amour, la fleur qui, du printemps à l'hiver parfume la lande, mais qu'on ne peut cueillir sans

Le Congrès international féminin de Genève

Lorsque récemment, à son retour de Genève, Mrs. Carrie Chapman Catt, présidente de l'« Alliance internationale pour le suffrage des femmes », débarqua à New York, elle aperçut, s'empressant à sa rencontre, le Gouverneur Smith, et plusieurs autres personnalités américaines distinguées. De souriantes paroles, des félicitations s'échangèrent. Enfin !... Le Parlement en avait décidé : les femmes, aux Etats-Unis, voteraient aux élections présidentielles. Mrs. Chapman Catt eut tout de suite un rire charmant au rappel de la bonne nouvelle. Sous ses beaux cheveux blancs, son regard rayonna. Et, sans doute, une onde d'émotion dut parcourir ses traits. L'intelligente américaine, si ardente, si précise à la lutte pouvait-elle, en cet instant, ne pas se souvenir que la victoire d'aujourd'hui avait été longuement et durement achetée. Ne sentait-elle pas la solidarité profonde l'unissant aux générations de femmes qui l'avaient précédée, et qui, elles, n'avaient été qu'à la peine. Dans une de ces visions rapides, que toute forte impression suscite, elle dut évoquer des figures énergiques, les pionnières du mouvement suffragiste américain : Lucrecia Mott, Lucy Stone, Martha Wright, Elizabeth Candy Stanton, Susan Anthony, et plus clairement que toute autre, Mrs. Mary Livermore, la présidente de la première assemblée internationale féminine, tenue à Genève, en 1848.

Oui, en 1848 comme en 1920, une américaine était appelée à diriger les débats, aux diverses séances. Mais de ce Congrès, vieux déjà de trois quarts de siècle, nous ignorons presque tout. Eut-il d'ailleurs le caractère pittoresque et attachant de celui de juin dernier ? Cela nous semble difficile à croire, maintenant que le voile est levé, et que les récits des témoins nous apprennent, quelles belles et passionnantes journées ont vécu les congressistes de 1920.

Genève avait mis à la disposition de l'« Alliance internationale », la maison communale de Plainpalais. La distribution des pièces ne pouvait être plus favorable aux fins du Congrès : hall spacieux, salons avec galeries et une terrasse, salle de conférences très vaste, et, entourant la propriété, un jardin ombreux. Dans les couloirs, l'on voyait circuler, fines, vives et courtoises, de jolies « girls scouts ». Elles venaient épargner aux hôtes de Plainpalais, les ennuis de certaines courses indispensables.

Bientôt les déléguées apparurent... Chacune apportait dans ces assises uniques au monde !... une note originale et fière, caractéristique du coin de terre d'où l'on était venu. Trente et une nations dont le Canada, s'étaient faites officiellement représenter au Congrès de Genève. « L'on y remarquait tout d'abord, rapporte Madame Marie-Louise Le Verrier, vice-présidente de l'Union française pour le suffrage des femmes, Mrs. Chapman Catt, présidente de l'Alliance, à l'aspect tout de bonté, de force, de dignité et de beauté morale ; Lady Astor, la première députée anglaise, fine et gaie ; Annie Furuljelm, dont l'activité rayonne au parlement finlandais, Miss Rathsbone, conseillère municipale de Liverpool ; Mrs. Ring-Robinson, ex-sénateur du Colorado ; Mmes Liberman et Kauffmann, membres du Parlement wurtembergeois ; Mme Munch, députée au Parlement danois, qui soutient avec bonne humeur et esprit des luttes oratoires contre un de ses collègues, antiféministe acharné, s'obstinant à ne la désigner que sous l'appellation « les cheveux longs » ; et ces belles Hindoues, unissant le mystère de l'Orient à la plus hardie pensée moderne ; ces japonaises si actives et ... combien d'autres encore... ».

Les débats !... Que furent-ils ? L'on en a souligné, non sans humour, les deux caractères dominants, en contraste parfait, reconnaissait-on, avec les assemblées masculines similaires. La couleur d'abord, dont l'oeil demeurait ébloui, due aux toilettes féminines diverses, puis, l'accent paisible des nombreuses discussions ! Nul doute que le tact parfait de ces femmes distinguées ne pouvait admettre une atmosphère différente. Elle eût semblé irritante au lendemain de la douloureuse tourmente mondiale ! N'était-ce pas la première fois, que des esprits, hier, ennemis se rencontraient sur un terrain de concorde et de paix !

L'on crut un instant que l'« Alliance internationale » cesserait d'exister, la majeure partie des pays ayant accordé le suffrage aux femmes. Mais cette proposition de Mme Stritt, une allemande, fut tout de suite combattue et « l'on décida que l'Alliance serait maintenue et aurait pour but, non seulement le droit de vote des femmes, mais aussi, toutes les réformes susceptibles de réaliser une plus juste égalité des hommes et des femmes tant au point de vue des moeurs, qu'au point de vue des lois ». Le congrès prochain fut fixé à l'année 1922, à Paris. Mrs. Chapman Catt en conserva la présidence.

Je me permettrai, en présentant ces notes trop brèves, de rappeler quelques-unes des touchantes paroles prononcées par M. Justin Godart, parlant au nom du Gouvernement français, dans une des grandes réunions publiques du Congrès. M. Justin Godart, ancien sous-secrétaire d'Etat, est président du Groupe des droits de la femme à la Chambre des députés, en France. « La guerre, Mesdames, déclara-t-il, a déchaîné ses ravages. Dites que tout votre effort de collaboration agira sur les destinées de vos pays pour détourner la destruction des foyers, la mort brutale de la jeunesse... Et je pense que, si on apprenait demain, que votre congrès a solennellement proclamé que les femmes veulent de toute leur passion de créatrices de vie, que la civilisation soit désormais à l'abri des coups de la guerre, une grande espérance dans le rôle politique des femmes se répandrait dans le monde ».

Marie-Claire DAVELUY.

Heures lyriques.

LE VERGER

Simone, allons au verger
Avec un panier d'osier.
Nous dirons à nos pommiers,
En entrant dans le verger :
Voici la saison des pommes.
Allons au verger, Simone,
Allons au verger.

Les pommiers sont pleins de guêpes,
Car les pommes sont très mûres :
Il se fait un grand murmure,
Autour du vieux doux-aux-vêpes.
Les pommiers sont pleins de pommes,
Allons au verger, Simone,
Allons au verger.

Allons au verger, Simone,
Nous cueillerons la calville,
Le pigeonnet et la reinette,
Et aussi des pommes à cidre
Dont la chair est un peu doucette
Voici la saison des pommes,
Allons au verger, Simone,
Allons au verger.

Tu auras l'odeur des pommes
Sur ta robe et sur tes mains,
Et tes cheveux seront pleins
Du doux parfum de l'automne.
Les pommiers sont pleins de pommes,
Allons au verger, Simone,
Allons au verger.

Simone, tu seras mon verger
Et mon pommier de doux-aux-vêpes ;
Simone écarte les guêpes
De ton coeur et de mon verger.
Voici la saison des pommes,
Allons au verger, Simone,
Allons au verger.

Remy de GOURMONT.

(Divertissements, 1914).

Chez nous...

Il faudrait tenter plus souvent des pélérinages historiques tels que celui du 19 septembre dernier au fort Chambly. Quelle vieille relique précieuse que ce fort ! Félicitons ceux qui ont travaillé efficacement à sa conservation. Tant d'autres monuments historiques ont été lamentablement sacrifiés ! M. Benjamin Sulte, dont le riche savoir est mis trop rarement à contribution, a parlé, en cette occasion, avec son abondance familière, agréable et typique de notre passé glorieux. Ce fut, à l'initiative du groupe de l'Action française, d'accord avec le nouveau Conservateur du fort, M. Blanchet, que s'organisa ce pélérinage.

o o

M. Hector Garneau, bibliothécaire de la Ville de Montréal, a traité le 22 septembre dernier, devant un auditoire américain, de « la littérature canadienne-française ». Enfin !... Nous pouvous donc croire à l'existence de notre littérature puisque Messieurs les Américains manifestent le désir de la connaître !... M. Garneau, linguiste et littérateur distingué, à présenté, avec goût, discernement et mesure nos écrivains anciens et modernes Notre reconnaissance lui est acquise.

o o

A Toronto, la « Federation of University Women's Club » a voté, récemment, une bourse de $1000, à l'effet d'encourager les femmes pourvues de grades universitaires à parfaire leurs études dans les Universités de la Grande Bretagne. Désir manifesté depuis longtemps, parait-il, par les étudiantes ontariennes.

La « Federation of University Women's Club, a élu, en cette même occasion, son nouveau bureau de direction. — Président, Mrs. R. F. McWilliams, Winnipeg ; first Vice-President, Miss May H. Skinner, Toronto ; second Vice-président, Mrs. Douglass Thom, Regina ; recording Secretary, Mrs. G. L. Lennox, Winnipeg ; treasurer, Mrs Schofield Victoria.

Rappelons que la présidente de cette association, Mrs. R. F. Williams, présente, cet été, à Londres, à Bedford College, à l'assemblée de la « International Federation of University Women », où douze nations du monde se trouvaient représentées, en a été élue la Vice-présidente.

o o

Ailleurs...

—M. Lucien Maury, écrivain français, a proposé la nomination auprès des représentations diplomatiques de la France, d'attachés littéraires, (attaché littéraire, comme attaché militaire). « Cet attaché aurait pour mission de suivre le développement, les fluctuations du marché littéraire dans le pays de sa résidence, suivre le livre français, lui frayer des voies nouvelles, mettre à la disposition de tous dans ce pays comme en France, une information abondante et sûre, seconder les échanges, les traductions, se tenir au courant des idées, des besoins, et sans participer aux opérations commerciales les faciliter, les éclairer, en favoriser la réalisation et l'existence ».

o o

—Sait-on quelle est la première femme de letres anglaise, qui demanda à sa plume des moyens d'existence ? Mrs. Aphra Behn, laquelle vers 1650, reconnut un jour que ses compatriotes paieraient volontiers si on leur offrait ce qu'ils désiraient : des comédiens.

o o

—Voici un mot plaisant de l'Impératrice Eugénie : « Lors de l'inauguration d'une digue ou d'un bassin, on présenta à l'Impératrice le préfet du Pas-de-Calais, M. Paillard. La souveraine, ayant mal entendu, crut reconnaître le nom du chevalier sans peur et sans reproche.

—« Un beau nom, Monsieur le préfet, j'espère que vous en êtes digne ». L'administrateur baissa la tête et les auditeurs durent se pincer les lèvres pour conserver leur sérieux. *(De L'Opinion.)*

o o

—Mme Asquith a audacieusement déclaré que les femmes d'aujourd'hui n'avait pas la beauté des femmes d'autrefois. Vive émotion partout ! Et l'on discute....

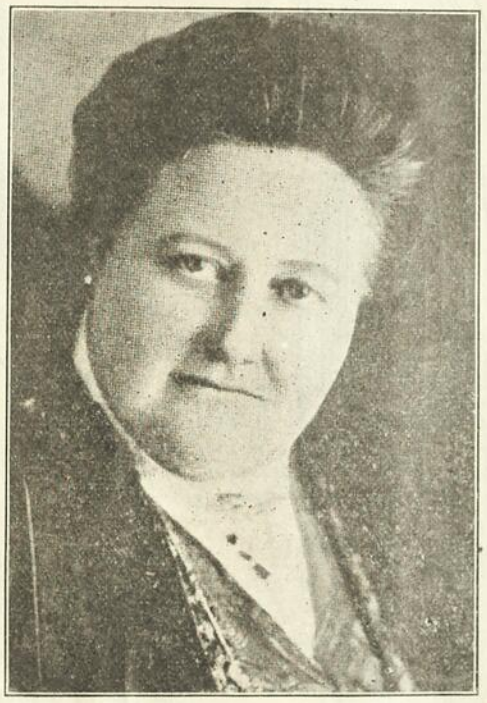
o o

—Quel dommage que le « Plumage Bill », au parlement anglais, n'ait pas eu gain de cause. Il y aura de nouveaux massacres impunis, et les oiseaux aux rares plumages ne seront guère épargnés par la cupidité insatiable des commerçants. Des sociétés féminines influentes, en Angleterre, ont été d'une belle activité durant cette campagne en faveur de la préservation et de la conservation d'une partie de la gent ailée.

Jeanne CLOSSE.

Portrait littéraire.

UNE CELEBRE POETESSE AMERICAINE



Miss AMY LOWELL

Un nouveau volume de Miss Lowell « Images du monde flottant », vient de concentrer sur la personnalité littéraire de cet auteur, l'attention du monde des lettres. La poétesse américaine se rattache au groupe des « Imagistes » dont elle demeure l'un des plus distingués représentants. Cette école américaine tente de créer, « un art qui ne soit plus une colonisation de l'art britannique ». La poésie de Miss Lowell, a prononcé un critique, « est nombreuse, entremêlée, fine comme les branches d'un parc au printemps ». Miss Lowell a aujourd'hui une réputation européenne. Elle demeure avec Vachel Lindsay, Robert Frost, Carl Sandburg, l'un des noms les plus en vedette de la jeune poésie américaine.

Miss Lowell fait aussi de la critique littéraire. Sa critique est fine, très juste. Son ouvrage « Tendencies in modern American Poetry », ne peut plus aujourd'hui se trouver en librairie. On parle d'une prochaine réimpression. En 1915, la poétesse américaine a publié une œuvre fort intéressante, intitulée : « Six French Poets ». Avec beaucoup de compréhension, de goût et de grâce, Miss Lowell analyse les talents divers et affinés de poètes tels que : Emile Verhaeren, Albert Samain, Rémy de Gourmont, Henri de Régnier, Francis Jammes, Paul Fort. Ce dernier témoigne une sympathie littéraire évidente, à la poétesse bostonnaise. Miss Lowell le reconnait elle-même. Sa « prose polyphonique », dont on parle tant, est due aux conseils du « prince des poètes français ».

Voici quelques vers de Miss Lowell, parus récemment, et qui plaisent par leur mouvement et leur couleur. Petits poèmes indiens dont j'extrais celui-ci :

BASKET DANCE

Dance !
Dance !
The priest is yellow with sunflower meal,
He is yellow with corn-meal,
He is yellow as the sun.
Dance !
Dance !
His little bells are ringing,
The bells tinkle as sunlight,
The sun is rising
Dance !
Dance !
Perhaps I will you throw you a basket,
Perhaps I will throw you my heart.

Lift the basket, dancing
Lower the basket, dancing
We have raised fruits,
Now we dance.
Our shadows are long,
The sunlight is bright between our shadows.
Do you want my basket ?
Catch it !
Catch it !
But you cannot catch me,
I am more difficult.

Amy LOWELL.

Sur les rayons de la bibliothèque.

PAGES D'HIER

L. R. P. Dom Besse (1861-1920) est décédé le 26 juillet dernier. Moine bénédictin de l'abbaye de Ligugé, il a beaucoup écrit sur la période du monachisme, tant en France qu'ailleurs; pris part à la renaissance de la Liturgie et au mouvement de l'Action Française. Il a publié un ouvrage intéressant sur « Le catholicisme libéral ». Voici quelques pages de son livre d'une information si précieuse sur « Les religions laïques modernes ». Ce volume a paru en 1913.

Il se fait une réaction religieuse.... Le problème religieux se pose devant les esprits avec une insistance qui ne permet pas de l'écarter... Ces dernières années, ces tendances ne dépassaient pas un vage sentimentalisme de religion humanitaire. Nous avions des sous-Tolstoï, et des sous-Maeterlinck, quelque chose, comme les « cigognes » du mouvement néo-chrétien. Nous n'en sommes plus là . . . . . .

Cette réaction se fait sans bruit : elle n'obéit à aucune dictature intellectuelle. Un livre, un article signale par moment ses progrès. Pour en mesurer l'étendue il faut prêter l'oreille à ce qui se dit dans certains cénacles et se mêler aux hommes qui représentent le mieux cette ascension des âmes. Les conversions s'accomplissent et personne n'en parle. Ces convertis ont entre eux une union de prières. Leur liste s'allonge. Tous sont allés à l'Eglise romaine. L'Eglise romaine leur apparaît en avant, très haut, éclairant et dominant les intelligences. Ils veulent aller de l'avant et monter haut. C'est pour ce motif qu'ils vont à elle. Le romantisme religieux est en arrière et bien bas. Modernistes et démocrates, qui le cherchent sont condamnés à reculer.

. . . . . .

... D'autres cheminent dans la même direction, après avoir abandonné la foi aux chimères. Combien parmi eux avouent la grandeur et l'urgence des problèmes religieux ? Ils les voient imposants et urgents pour les sociétés autant que pour les individus. Il en est qui ne sont pas en route. On les dirait assis. Le problème religieux personnel ne se pose pas devant leur conscience. Mais ils ne se dérobent pas à celui qui presse les sociétés, et en particulier les nations. Ce problème religieux politique n'est pas moins urgent que l'autre. Ils l'envisagent du point de vue de l'Eglise romaine. C'est le cas de Charles Maurras. On sait qu'il fait école. Les catholiques se félicitent de cet hommage rendu aux droits de l'Eglise par une raison éclairée. Les incroyants apprennent par lui à respecter et à favoriser dans leur patrie, une religion à laquelle ils n'ont pas le bonheur de donner une foi surnaturelle. C'est la réaction. Elle suit son cours normal sans se précipiter.....

DOM BESSE.

DU SALON A LA CUISINE

La mode simple et jolie

Déjà l'on ne sort plus qu'en costume chaud et demain la fourrure triomphera.

Les modes d'automne sont gaies et pimpantes, elles préconisent les couleurs vives, les ornements brillants et les façons coquettes. On voit, sinon encore des costumes entiers, du moins des garnitures assez importantes, dans les tons de rouge, de bleus vifs, de jaunes clairs. C'est nouveau et un peu déconcertant. Mais on s'y fera sans doute.

Ce que l'on peut affirmer avec certitude c'est que l'on portera beaucoup de velours sous toutes les formes ; ce qu'il y aura de plus nouveau, c'est qu'on le portera de toutes les manières, parmi lesquelles je cite, comme une des plus nouvelles, la façon dont il s'associera à nos lainages.

On fera le long corsage en velours descendant au-dessous des hanches et soutenant une jupe droite en lainage plissé ou uni. Les plus courantes se feront en tissus différents mais de même ton ; les plus compliquées se composeront de tons différents, le corsage en velours généralement de couleur plus chaude que celle de la jupe.

Le velours constituera encore des blouses à basques se posant sur une jupe quelconque ; nous avons vu d'ailleurs, dernièrement, nombre de jupes blanches surmontées d'une veste à basques en velours noir à revers de linon blanc.

On portera également beaucoup de tissus à motifs rayés, à damiers et principalement de l'écossais ; la fantaisie s'amusera même à disposer de manière tout à fait inattendue dessins, rayures et carreaux. On fait couramment le long corsage écossais à dessins voyants, avec la jupe plissée en lainage sombre.

Mélange inattendu et très pratique, car il indique aux femmes ingénieuses le moyen de préparer, avec beaucoup de coquetterie actuelle, le remodelage ou la transformation d'anciens costumes.

On fait également la robe tout en écossais, avec corsage long boutonnant devant par des boutons de nacre et jupe plissée écossaise. Pour féminiser cette toilette dont les lignes régulières et géométriques ne nous sembleraient pas suffisamment séduisantes à l'oeil, on enlace la taille d'une large ceinture-écharpe en faille, venant faire à gauche un noeud à pans s'arrêtant à quelques pouces de la taille. Elle est vraiment une joie pour notre élégance, cette résurrection de l'écharpe qui, à peu de frais, sait donner à notre silhouette une grâce toute spéciale et si harmonieuse.

ROBE D'INTERIEUR EN FLANELLE BLEUE GARNIE DE FLANELLE BLANCHE.

Nous verrons, en garniture, sur nos costumes, nos robes et nos chapeaux, des coloris magnifiques suivant un peu les transformations de la nature : le rouille, dans toute sa gamme, depuis le doré des feuilles mourantes jusqu'au ton chaud que nous connaissons déjà. Le rouge, lui aussi, comme nous le disions tantôt, retrouvera la place qu'il a abandonnée depuis longtemps. Le rouge nouveau est doux, doré, c'est une nuance distinguée qui n'a plus rien de l'audace d'autrefois.

Porterons-nous, encore, cette saison, des robes étroites et courtes, ou verrons-nous les robes larges triompher ? Les manches seront-elles plus longues et les encolures moins dégagées ? D'après ce que j'ai pu constater, au cours des dernières expositions de mode tenues par nos grands magasins, les jupes amples n'ont aucune chance de succès pour les costumes pratiques ou les robes du jour. Aucune femme, vraiment élégante et distinguée ne se soucierait d'attirer l'attention en adoptant un costume ou une robe dont les lignes seraient absolument différentes de celles qui nous plaisent depuis plusieurs années.

Serait-il opportun d'ailleurs, d'employer le métrage d'étoffe qu'exigent les robes amples cette année où les beaux tissus atteignent des prix exhorbitants ?

Donc, les jupes resteront étroites, jusqu'au nouveau caprice de la mode, et seront courtes sans exagération ; ce qui a changé le plus depuis l'an dernier, c'est la place de la taille ; beaucoup de robes indiquent la taille longue, mais celle-ci est à peine marquée, car la robe n'est pas rétrécie, pincée à la taille, et ne raccourcit pas les femmes petites ; il semble parfois que les lignes de la silhouette aillent sans interruption de l'aisselle au bas de robe et les profanes ne se doutent pas de ce que cette mise au point parfaite comporte d'études, d'essayages minutieux et de patientes recherches ; nous apprécions l'agréable silhouette d'un modèle sans nous douter de la peine et du travail nécessaires pour l'obtenir

Pour la saison froide, espérons que les manches courtes ne subsisteront pas. Au surplus, elles ont fait leur temps et rien n'est élégant comme une manche étroite et longue suivant bien la ligne du bras.

J'ai vu beaucoup de manches longues dont quelques-unes seulement étaient volumineuses, tandis que la plupart restaient étroites, unies ou drapées, les unes en étoffe épaisse, les autres en tissus légers, transparents. Souvent les manches sont faites de deux étoffes, ou d'une étoffe unie et du même tissu si couvert de fines broderies qu'il semble tout différent de la robe ; pour les manteaux quelques manches sont en étoffe et en fourrure.

Quant aux cols, presque tous sont des cols montants, souples et drapés, baleinés sans qu'il y paraisse, fermés derrière ou sur le côté, et dans ce cas prolongés par de petits pans d'étoffe qui se tiennent droits ; je ne vous affirme pas que cette disposition soit très seyante aux femmes un peu fortes, qui ont les épaules hautes et le cou très court.

Généralement les cols sont doublés et bordés d'un petit liséré d'une autre teinte, assorti aux garnitures de la robe, qui en termine nettement les bords. Je n'ai pas vu d'encolure de lingerie, — nous en avions trop porté cet été ; je regrette leur agréable blancheur, et les reflets seyants qui éclairaient le bas du visage, tout en constatant qu'au prix actuel du charbon et du gaz, une mode qui allège le blanchissage et le repassage sera toujours la bienvenue pour les femmes raisonnables.

Bref, à part la tendance à porter des couleurs vives, la mode n'a pas beaucoup changé depuis la dernière saison, et c'est tant mieux, car en attendant la baisse dont on parle toujours, mais qu'on ne voit jamais, on sera bien aise de ne pas être obligé de renouveler, de fond en comble, sa garde-robe, sur une simple fantaisie de cette capricieuse et autocratique puissance que l'on appelle la mode du jour.

Perle Satin

CAPELINE
en dentelle « Havane »
Calotte souple
en panne du même ton.

BÉRET
en velours blanc
et ailes « blanches »
à nervures « noires ».

Confitures trop cuites. — Si vos confitures sont trop épaisses, prenez une demi-livre de fruits frais par livre de confiture, et pressez le jus de ces fruits. Faites-lui donner un bouillon et écumez, puis mélangez ce jus à vos confitures trop épaisses, et remettez-les sur le feu en opérant le mélange jusqu'à consistance voulue.

Propriétés de quelques fruits.—Le citron est un antiseptique du canal intestinal ; les mûres sont toniques et bonnes à employer contre la diarrhée ; les figues sont purgatives, et les cerises, surtout les noires, sédatives ; les fraises sont favorables aux goutteux et aux rhumatisants, en raison des sels minéraux qu'elles contiennent.

CHEZ MARRAINE

UN NOUVEAU CONCOURS

« Les contes historiques »

Mes chers filleuls,

Je vous rappelle brièvement le sujet et les conditions de notre deuxième concours. Le sujet d'abord : « *Quel est le conte historique que vous préférez et pourquoi ?* »

Il s'agit des beaux contes historiques publiés par la Société Saint-Jean-Baptiste et que tous probablement, vous avez déjà dans votre petite bibliothèque. Regardez-en attentivement les belles images, lisez bien le texte et puis dites-moi simplement ce qui vous a le plus intéressés, ce que vous aimez le mieux, lequel enfin de ces contes vous préférez ; expliquez pourquoi. Ne faites pas de grandes phrases, ne copiez rien. Ecrivez comme vous causeriez entre fillettes ou collégiens. J'invite tous mes jeunes amis à travailler avec ardeur pour ce nouveau concours et je demande à mes filleuls des pensionnats de m'envoyer cette fois encore de nombreuses réponses.

Les conditions maintenant :

Le concours est ouvert à tous mes filleuls, aux tout petits comme à leurs aînés — jusqu'à dix-huit ans.

Les concurrents seront classés en deux catégories, ceux de 12 ans ou moins formant la première, et les autres, jusqu'à 17 ans, la seconde. Il y aura deux prix pour chaque catégorie.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 15 octobre. Ils ne devront pas dépasser 150 mots. La liste des lauréats sera publiée dans la Revue de novembre.

Les envois devront être signés d'un pseudonyme et porter, bien en vue, l'âge de leur expéditeur. Une enveloppe cachetée, renfermant les nom, adresse, pseudonyme et âge du concurrent devra accompagner chaque envoi. Le tout sera adressé à Marraine Odile, Revue Nationale, 286, rue Saint-Laurent.

PREMIER CONCOURS DE MARRAINE ODILE

1er prix classe des « petits »

MARGUERITE BOURGEOIS

Le 7 juillet 1920.

Savez-vous petites amies quelle est la première des sœurs comme celles du couvent ici. C'est Marguerite Bourgeois. C'était une petite fille comme nous autres. Son père n'était pas bien riche, sa mère mourut que Marguerite n'avait que douze ans puis c'est elle qui prit soin de ses petits frères et sœurs comme nos mamans font pour nous. Quand ses petits frères et sœurs furent grands capables de gagner leur vie, Marguerite était libre de faire ce quelle voulait. Elle avait entendu parler de notre pays le Canada. Mais au Canada dans ce temps-là il n'y avait que des sauvages qui habitaient le Canada et ne connaissaient pas le bon Dieu. Alors Marguerite avait bien envie de laisser sa patrie pour venir faire connaître le bon Dieu et instruire les petits sauvages. Dans ce temps là M. de Maisonneuve cherchait des hommes pour venir avec lui au Canada, et après avoir dit un adieu à sa patrie, ses parents, ses amies, elle partit avec M. de Maisonneuve. Arrivé enfin à Ville-Marie craignant un peu les sauvages, elle resta quelques temps éloignée d'eux, mais enfin elle commença à les approcher puis elle commença à leur parler du bon Dieu, les petits enfants aimaient tant cela que quand ils voyaient Marguerite ils laissaient leurs mères pour aller avec elle, car elle était si douce, si bonne pour eux. Elle fit bâtir une école qui lui servait de maison pour instruire les petits enfants, elle leur avait si bien fait connaître le bon Dieu, sa bonté, sa puissance que plusieurs jeunes filles quittèrent leurs parents pour aller avec Marguerite pour faire la classe. Voyez donc petites amies tout ce qu'a fait cette jeune fille. Disons, ensemble, Vive Marguerite Bourgeois, Vive aussi la Congrégation de Notre-Dame.

MARGUERITE.

Ernestine RICHARD, 12 ans ;
St-Louis de Kent,
Nouveau-Brunswick, 1er prix.

* * *

2ème prix, «classe des grands»

DOLLARD DES ORMEAUX

Sherbrooke, ce 4 juillet 1920.

Quelles admirables leçons de patriotisme nous, les jeunes d'a présent, ne pourrions-nous pas tirer en lisant une page de notre histoire.

Prenons comme exemple le dévouement de Dollard. Ce vaillant français Dollard, qui avec seize de ses compagnons voulut montrer aux Iroquois que les « visages pâles » n'étaient pas des gens à reculer....

Voyant leur pays dans le péril, animés d'un courage d'héroïque, ils partent... Certes, les obstacles qu'ils avaient à franchir étaient innombrables. La faim, la soif, le froid, les privations seraient leur partage. Mais cela n'y fait rien. La confiance que la Providence ne les abandonnera pas les fortifie. Pendant dix jours ils ne cessent de lutter..... les cadavres iroquois s'amoncellent devant la palissade, Adam Dollard tombe sous les coups des ennemies. Devant une si grande résistance, les Iroquois restent stupéfaits et renoncent au projet d'attaquer Québec.

Ne devons-nous pas honorer la mémoire de ces braves, qui ne regardèrent pas de sacrifier tout pour la patrie.

« MINOU » de 15 ans.
Thérèse RICHARD,
No 40, ave Bowen Sud,
Sherbrooke est.

Béquillarde

(Suite)

Ici, Angèle, plus pâle que jamais, s'arrêta un instant épuisée ; puis, au bout d'un instant, elle reprit d'une voix entrecoupée et plus basse encore :

—Tu t'étonnes peut-être, petite amie, que je ne te donne rien, à toi que j'aime tant et qui t'es montrée si bonne pour moi. C'est que j'espère pouvoir te laisser quelque chose de plus précieux que toutes ces bagatelles, vois-tu : ce quelque chose, c'est mon trésor, ce à quoi je tiens le plus en ce monde ! c'est le cœur de mon cher papa et de ma chère maman !... oui, je désirerais que tu devinsses leur petite fille, toi qui n'as plus de parents, pauvre chère !... Tu les aimeras bien, dis, Marie ? Tu les aimeras comme je les aime et les aurais aimés ? Tâche qu'ils ne soient pas trop tristes en pensant à moi, ma chérie ; je

serai si bien auprès du bon Dieu ! Là, ma difformité ne fera plus de peine à personne, et je suis bien sûre que mes petits camarades, les anges, seront trop charitables pour m'appeler jamais Béquillarde ! »

Et la chère petite sourit doucement et amèrement tout ensemble ; puis, penchant sa tête fatiguée sur l'épaule de Marie qui sanglotait à fendre l'âme, elle s'endormit paisiblement.

Le lendemain, Angèle était en paradis ! ! !

Est-il utile, mes enfants, d'ajouter que la chère créature fut bien, bien pleurée sur la terre ; que Marie devint, selon son désir, la fille adoptive et bien-aimée de ses parents désolés, et que jamais les étourdies écolières de Mme Marcotte n'oublièrent leur faute, ni la noble vengeance qu'en avait tirée Béquillarde ?

(Fin de Béquillarde).

CIGARETTES PLAYER'S

NAVY CUT

FUMEURS, vous apprécierez la ***qualité*** des cigarettes "Player's Navy Cut" parce qu'elles vous procurent tout ce que vous avez désiré obtenir d'une cigarette—toutes les perfections qui coûtent cher à réaliser.

L'arôme parfait, la douceur exquise et la ***qualité*** sans égale, ne se trouvent que dans les "Player's".

Fabriquées exclusivement de tabac de Virginie de premier choix.

Parmi les fumeurs qui peuvent s'en payer le luxe, les Player's sont un ami constant, leur assurant toujours la plus douce satisfaction, quel que soit le moment et où ils se les procurent.

18c. le paquet
Deux pour 35c.

C'est pour cela que l'on préfère les PLAYERS

L'Ame irradie sa lumière

NOUVELLE DIALOGUÉE

Troisième partie

Quatre mois plus tard. — Le salon des Dumesnil. D'une élégance sobre, une peu sévère avec ses meubles anciens en noyer noir. Tableaux dont quelques-uns signés de noms canadiens. La pièce, en ce soleilleux après-midi de mars, apparaît morne, sans son air accueillant et chaud d'autrefois. On dirait un lieu désormais déserté, trop de douloureux souvenirs frappant la vue, et oppressant le coeur. Devant un portrait de Madame Dumesnil, des roses blanches inclinent leurs corolles délicates. — A ce moment, on aperçoit à l'entrée du salon, Gabrielle et Mimi qui échangent quelques mots avec la bonne: — « Oui, Mademoiselle, sera bientôt de retour. Une course urgente. Elle vous prie de l'attendre et serait désolée de ne pasvous voir. Une vingtaine de minutes, tout au plus, et elle sera ici »—« Merci, répond Gabrielle ». — Les jeunes filles s'asseoint, enlèvent leurs fourrures, aidées de la bonne, puis celle-ci disparaît.

GABRIELLE, MIMI

GABRIELLE. — Comme tu es pâle tout-à-coup, Mimi ! Qu'astu ?

MIMI. — Cela m'émeut de revoir cette pièce où Liane a tant souffert, s'est tant de fois désespérée !

GABRIELLE. — C'est vrai, tu ne l'as pas quittée durant le premier mois de son deuil.

MIMI. — Et puis... nos morts s'éloignent-ils si tôt de l'atmosphère où ils ont vécu, où demeurent ceux qu'ils n'ont pas cessé d'aimer. Je ne sais, je ne me trompe, mais l'ombre de Madame Dumesnil préside encore doucement ici.

GABRIELLE. — Que tu es singulière, Mimi, tantôt si vive et si gaie, tantôt d'une telle gravité !.... Mais en ce moment, crois-moi, tu n'es qu'une sensitive.

MIMI. — Peut-être ! Mais qui m'assurera que cet émoi... psychique ! ne correspond à aucune réalité. Cela m'est une consolation d'ailleurs. J'aime vibrer au contact de chers souvenirs. Souviens-toi de l'affection que me témoignait Mme Dumesnil, de son indulgence la portant à me juger toujours favorablement.

GABRIELLE. — Oui, et.... Liane partage la faiblesse de sa mère. *(Souriant).* Ce qui fait qu'elles t'ont gâtée, irrémédiablement.

MIMI. — Gaby, il a trois mois aujourd'hui que Liane se mettait en route pour les plages lumineuses de la Californie.

GABRIELLE. — En effet. André me le rappelait ce matin.

MIMI. — A-t-il appris le retour de Liane ?

GABRIELLE. — Oui.

MIMI. — Cette idée de ne pas nous avoir prévenus de l'heure de son arrivée !... Je vais la gronder, Liane. Nous serions allés la rencontrer, André et moi. Il fait si bon en descendant de ces wagons « tout le monde », dans ces gares, où s'agitent les humains les plus variés, d'apercevoir... enfin ! les yeux souriants et les mains tendues de ses amis !

GABRIELLE. — Crois-tu que ce voyage aura été salutaire à notre amie ?

MIMI. — Je le désire de tout mon coeur. Il s'imposait, vois-tu. Ici, le chagrin la rongeait et la tuait.

GABRIELLE. — Pourtant elle avait auprès d'elle deux coeurs qui lui étaient entièrement dévoués ! André et toi avez été admirables. On ne saurait trouver de compassion plus discrète, plus attentive, plus ingénieuse que la vôtre ! Vous m'avez attendrie souvent.

MIMI. — *(simplement).* Nous aimons tous deux Liane.

GABRIELLE. — Oui, et ton amitié du moins reçoit sa récompense. Liane t'es attachée profondément. Tandis qu'en ce qui concerne André... *(elle soupire.)*

MIMI. — *(avec sympathie).* Qu'en sais-tu, Gaby ?

GABRIELLE. — Justement, qu'en savons-nous ?... Ah ! l'absence et l'éloignement de Liane ont eu un pénible effet sur mon frère. Il est très changé.

MIMI. — C'est vrai.

GABRIELLE. — Depuis un mois surtout, je suis inquiète. Lorsque André n'est pas abattu et morne, il m'apparaît ainsi qu'un pauvre être que le chagrin exaspère et irrite... Il a, tout au fond des yeux, une lueur douloureuse qui me navre.

MIMI. — Et naturellement, pas un mot ? Quelle confidente pourtant, André aurait en toi !

GABRIELLE. — *(vivement).* Il a raison. A-t-il le droit de m'immiscer en des questions où il n'est pas seul concerné ?

MIMI. — Et naturellement aussi, tu le défends !

GABRIELLE. — Mimi, tu n'as jamais bien compris la nature de nos relations, à André et à moi. Mais tu n'as pas de frère !... Tout s'explique. Une affection plus vive ne saurait exister entre nous, je t'assure. André sait qu'il peut compter sur moi, que je partage ses peines comme ses joies. Et j'ai mon heure... va !

MIMI. — Que tu attends avec une patience que je n'aurais certes pas ! Pardonne-moi, Gaby. Et si je médis de ton frère, ne t'en offusque pas. Je lui rends justice par ailleurs. C'est une haute intelligence, un coeur très sûr. Mais quel caractère entier, avoue-le ?

GABRIELLE. — *(taquine).* Oui, quelle différence, n'est-ce pas, avec Jules, ce cher Jules ? Ce qu'il lui est supérieur !

MIMI. — *(haussant les épaules).* Je ne sais, si Jules est supérieur ou inférieur à André. J'abhorre les comparaisons et les parallèles. Je fais du sentiment, non de la littérature. Ça m'est égal, d'ailleurs. Jules, c'est Jules. Voilà ! Et maintenant que je suis fiancée, il demeure prouvé, archiprouvé que je sais le préférer à tous les Andrés du monde. Ne t'en déplaise !...

GABRIELLE. — Ça ne me déplaît pas, calme-toi ! Ou plutôt, non, continue de « bougonner », ô irascible petite personne. Les couleurs reviennent à tes joues. Je m'en voudrais de te ramener tout à l'heure à Jules avec une tête de pleureuse antique.

MIMI. — Tu es charmante. *(Puis, sa vivacité naturelle l'entraînant déjà loin du sujet).* Dis, Gaby, tu as reçu plusieurs cartes de Liane durant son voyage ?

GABRIELLE. — *(surprise).* Oui.

MIMI. — N'as-tu pas observé chaque fois la physionomie différente de son écriture ?

GABRIELLE. — Pas du tout. Je ne suis pas plus graphologue que chiromancienne.

MIMI. — Je ne le suis pas plus que toi, voyons ? Mais cela m'a frappée. Tu admets, tout de même, que la main se ressent du trouble de l'esprit ou du cœur, de notre état d'âme en un mot. La même impulsion qui fait battre plus vite le cœur, rend la main frémissante.

GABRIELLE. — Où veux-tu en venir, Mimi, avec cette science infuse en graphologie ?

MIMI. — A ceci. Liane nous a quittés désemparée en décembre, elle nous revient aujourd'hui l'âme complètement raffermie.

GABRIELLE. — En somme, elle nous revient, ce qu'elle toujours été : un esprit très ferme. Sa douceur ne me trompe pas.

MIMI. — Auprès de Mme Dumesnil, cependant, on la jugeait toute autre.

GABRIELLE. — Oui, car par déférence, à cause de la profonde affection qu'elle portait à sa mère, Liane recouvrait de silence sa ténacité.

MIMI. — C'est que tu as raison, Gaby, ... tout à fait raison. *(Liane entre sur ces derniers mots. Ses vêtements noirs, qui la grandissent, encadrent de gravité, sa beauté blonde. Mais son regard... quel regard ! étonne et saisit. En lui se devine la transformation que vient de prédire Mimi. L'âme irradie sa lumière !... Elle a vaincu, les doutes, et la douleur. Elle domine maintenant et dirige.)*

LES MEMES, LIANE PUIS ANDRE

MIMI. — *(se précipitant). Liane !...* Ma chérie !

LIANE. — *(aurès avoir embrassé Mimi qui se cramponne et l'entoure joyeusement de ses bras).* Chère, chère Mimi !... *(Puis tendant la main à Gabrielle).* Que je suis heureuse de vous revoir, Gabrielle ! *(Elle offre des sièges).*

MIMI. — Liane, viens près de moi, ici, sur ce sofa. Bien !... *(Elle embrasse de nouveau Liane).* Maintenant, que je te regarde !

GABRIELLE. — C'est qu'elle est insatiable! *(Elle rit).*

LIANE. — Je te reviens guérie, n'est-ce pas, Mimi ?... Consolée, oh ! non... le serais-je jamais ! *(Elle regarde tristement vers la cheminée, où dans son cadre doré, sa mère sourit doucement).* Mais, du moins, aujourd'hui, je puis pactiser avec mon chagrin. Il ne me révolte plus.

GABRIELLE. — Pauvre amie !

MIMI. — *(qui n'a pas quitté Liane des yeux).* Liane, que veut dire ton regard, si étrangement éclairé,.... nostalgique, vraiment ! *(Hochant la tête).* Ah ! mon amie, tu veux retourner vivre sur les sommets !... Pauvres nous !

LIANE. — *(tressaillant).* Comme j'ai raison, Mimi, de craindre tes intuitions... effrayantes ! Tu ne devrais pas, parfois, exprimer aussi candidement ta pensée, *(Plus bas).* C'est presque de l'indiscrétion. *(Elle aperçoit tout à coup à la main de Mimi qu'elle a gardée dans la sienne une bague nouvelle.)* Qu'est-ce que ceci, Mimi?

MIMI. — Une bague, avec tout autour, des promesses, de grands espoirs, de l'amour... sans fin ! *(Elle porte le bijou à ses lèvres).*

LIANE. — C'est donc fait, Mimi ? Jules est heureux ?

MIMI. — Mimi aussi.

LIANE. — Plus de querelles ?

MIMI. — Oh ! Si. Mais Jules se discipline. Son caractère s'améliore beaucoup.

LIANE. — Le tien a toujours été parfait !

MIMI. — Liane !

LIANE. — Pourquoi ne m'as-tu pas écrit tout de suite, la bonne nouvelle ?

MIMI. — Je t'en réservais la surprise, à ton retour ?

LIANE. — Oh ! la surprise !...

MIMI. — Elle n'a pas tout le succès que j'en attendais, c'est évident.

LIANE. — Le mariage aura-t-il lieu bientôt, ma jolie promise ?

MIMI. — Jules et moi ne sommes pas d'accard sur le jour.

LIANE.—*(souriant).* Naturellement. *(Se levant).* Mais hâtez-vous,si vous voulez que j'assiste à l'échange de vos promesses. *(Mimi regarde significativement Gabrielle à ces mots, tandis que*

Liane s'approche de la table à thé. La bonne entre bientôt et voit aux préparatifs. Puis Liane sert elle-même le thé à ses amies.)

GABRIELLE. — Avez-vous vu mon frère, Liane ?

LIANE. — Pas encore. Je lui ai parlé au téléphone ce matin.

GABRIELLE. — Il a vivement regretté... *(Elle s'interrompt, André apparaît justement sur le seuil du salon. Il semble hésiter à s'approcher).* Mais le voici...

LIANE.—*(elle glisse alors, sans émotion apparente, mais tenant ses yeux baissés, jusqu'au jeune homme qui, lui, la regarde venir, tout son coeur dans ses yeux. Liane tend vivement ses deux mains).* Bonjour, cher ami !

ANDRE. — Liane !... Enfin !... *(Il baise doucement ses mains, mais cherche en vain le regard de la jeune fille).*

LIANE. — Vous ne retardez pas un peu ?...

ANDRE. — En effet. Mais je désirais et redoutais à la fois cette entrevue... *(sourdement)* mendiée, si peu fièrement !

MIMI. — *(sans se retourner et chantonnant).* André, cher André, le thé est délicieux ! André, venez en éprouver la vertu !

Gabrielle. — *(riant).* Eve... au five o'clock!

ANDRE. — *(s'approchant, et avec malice).* Et moi, chère Mimi que je salue, *(Il s'incline, et fait en même temps un signe d'amitié à sa soeur),* je vous prierai, de ne pas éprouver trop longtemps la vertu... de patience de Jules. Je le quitte à l'instant. Il vous attend tout près d'ici.

MIMI. — *(elle est debout).* Vraiment ! A-t-il sa voiture, André ?

ANDRE. — Oui. Et sa voiture, sa personne, son coeur demeurent à votre disposition.

MIMI. — *(riant).* Si vous croyez m'apprendre quelque chose de neuf ! *(Se tournant vers Gabrielle).* Reviens avec nous, Gaby. Nous te déposerons chez toi.

GABRIELLE. — Comme un petit colis bien sage ! J'accepte... *(Elle fait ses adieux à Liane, et échange un sourire avec son frère).*

MIMI. — A demain, ma Liane. *(Elle presse câlinement sur sa joue, la main de la jeune fille. Puis soudain s'adressant à André).* Dites, elles ont du bon, les plages ensoleillées de la Californie ? Quelle excellente mine nous en rapporte, Liane ! O Californie, « pays des fruits d'or et des roses vermeilles » !

GABRIELLE. — *(entraînant Mimi).* Tu n'ajoutes pas, je l'espère, « le pays où fleurit l'oranger » ? C'est au Canada, pour l'instant, que s'épanouit, en ton honneur, l'arbre symbolique ! *(Elles disparaissent).*

LIANE. ANDRE

LIANE. — *(elle observe le jeune homme qui ne bouge plus, les yeux fixés sur une belle photographie représentant Liane enfant, et pendue au mur, en face de lui).* Vous offrirai-je une tasse de thé, André ?

ANDRE. — Merci. *(Un silence très lourd tombe entre eux).*

LIANE. — *(elle soupire et relevant la tête).* Mon ami, pourquoi, oh ! pourquoi, n'avez-vous pas accepté les mots d'adieu contenus dans ma dernière lettre ?

ANDRE. — Pourquoi en effet ? *(avec amertume).* Sans doute parce que je me croyais assez fort pour souffrir davantage. Comme vous êtes dure Liane !

LIANE. — Ne me parlez pas ainsi, André. Cela est indigne de vous.

ANDRE. — Qu'est-ce qui est indigne de moi ? De souffrir beaucoup par vous, ou d'avoir en cette faiblesse de vous revoir une dernière fois ?

LIANE. — *(doucement).* On croirait que vous me jugez insensible à votre peine !... Pourtant, ma décision de n'avoir plus désormais, que des espérances... éternelles n'a pas été prise sans lutte. Vous m'êtes très cher, André.

ANDRE. — *(bas et douloureusement).* Je ne puis l'admettre. Vous êtes une femme, Liane, et vous savez mieux que moi, qu'aimer, c'est toujours préférer..... *(avec passion).* Non, non, ce n'est pas vers moi qu'est d'abord et sans cesse tourné votre coeur !... Non !... Et quel est-il ce rival auquel vous me sacrifiez, quel est-il, Liane, dites ?... Ah ! oui, *(avec un rire qui fait mal)* le cloître !... C'est le cloître !... un rival impersonnel, celui-là, que l'on ne peut atteindre, placé sur un terrain, qu'un pauvre être tel que moi ne peut fouler !... Le cloître !... *(S'animant).* Je le hais en ce moment, vous entendez, Liane, je le hais... où qu'il se trouve, quel qu'il soit !... *(Violemment)* . Je le hais, avec ses murs froids et lourds,... qui gardent bien ses victimes, pourtant ! Je le hais avec sa grille implacable et dure contre laquelle nos sourires et nos larmes viennent se briser ironiquement ! Je hais ses chants trop angéliques, les voix lointaines et suaves de ses nonnes !... Liane, comme vous avez su le choisir invincible, et impitoyable à toute faiblesse, mon rival !... Ah ! *(Ce dernier cri s'étrangle dans sa gorge. André couvre sa figure de ses mains. On entend un sanglot).*

LIANE. — *(elle s'approche, et tendrement, pose sa main sur le front brûlant du jeune homme).* André !... Calmez-vous ! Je souffre aussi !... André ! Je vous en prie !

ANDRE. — *(la regardant avec ses yeux rougis, au fond desquels rayonne sa tendresse).* Vous souffrez, dites-vous ? Non. Car ma détresse, vous ne sauriez en mesurer l'étendue. Je vous perds, Liane, je vous perds !... Vous, qui êtes ma vie même ! *(Il saisit la main de la jeune fille et l'appuie de nouveau contre son front).*

LIANE. — *(secouant la tête).* Vous croyez que je ne puis vous comprendre ! Comme vous vous trompez. Vous le savez pourtant, André, mon coeur porte une blessure que le temps ne fermera jamais. J'ai pleuré ma mère... Je l'ai pleurée, oh ! tant, que mon coeur s'est brisé ! Il est mort mon coeur. André. *(Tristement).* Oui, il est mort... et si Dieu ne m'avait soutenue, ne m'avait réconfortée, je ne sais ce que je serais devenue !... Aujourd'hui, Dieu seul encore demeure ma raison de vivre. Par la porte étroite du doute et de la douleur, je suis allée vers lui !... Je n'aime plus que Lui, par Lui, et en Lui. André, oubliez-moi !... Mais je prierai pour qu'il en soit ainsi... Et puis, *(suppliante)* ne me quittez pas sur les paroles étranges que vous venez de prononcer. Vous êtes un croyant. Vous ne devez pas me disputer ainsi à Dieu. Ah ! je sais ce que prouvent vos imprécations d'il y a un instant. Vous n'avez pas osé vous en prendre à Dieu même !.... Dieu, mais il les bénit, au contraire, il les enveloppe d'amour, ces cloîtres, où l'on adore, où l'on souffre, pour ceux qui ne veulent plus ployer les genoux, et vivre saintement !

ANDRE — *(se levant).* C'est vrai. *(Avec un sourire navrant).* La douleur me fait déraisonner. Pardon, Liane, pardon, âme si pure, si belle, et dont je suis indigne. *(Il s'agenouille et baise humblement la robe de la jeune fille).* Adieu! *(Il s'éloigne en chancelant. Près de la porte, il se retourne une dernière fois : Ma Liane ! fait-il en tendant désespérement les bras. La jeune fille demeure immobile ; seules, ses mains qu'elles a jointes, se serrent convulsivement. La porte se referme. Tout est fini).*

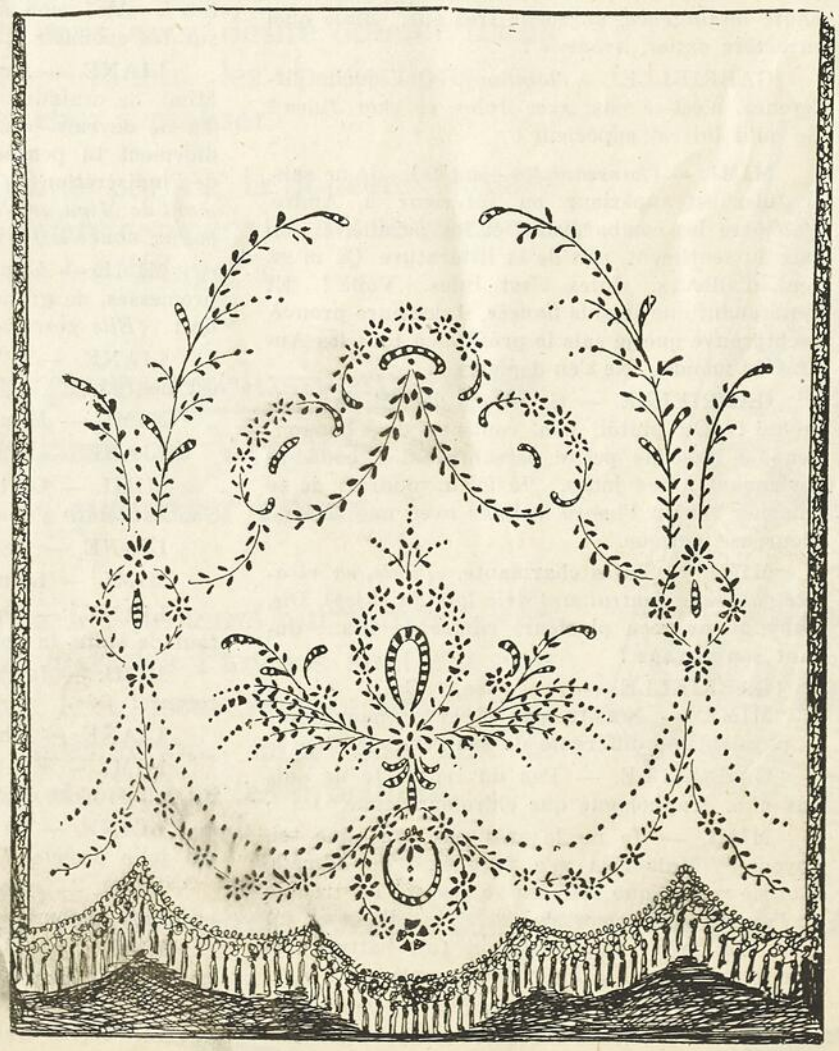
LIANE, *seule.*

LIANE. — *(elle prend un petit crucifix, posé sur la table et le considère un moment, les yeux pleins de larmes).* Mon Dieu, ayez pitié de lui !... et de moi !... Comme il souffre !... Je ne suis plus qu'à vous, Seigneur,..... consolez-le !.... Je ne le puis ! Consolez-le, car, vous le savez bien... *(humblement)* «je ne suis la fin de personne» !

Charlotte DUFRESNE.

Le panier à ouvrage

Très élégant rideau à travailler à la broderie richelieu, anglaise et plumetis. La broderie est de 1 verge ¼ de largeur sur 1 verge ½ de hauteur, mais le dessin peut se modifier en hauteur comme en largeur suivant les grandeurs de rideaux. Cela permet de faire dans le même style toutes les fenêtres et portes d'une maison ; combinaison très heureuse donnant un riche aspect à une habitation. Dans n'importe quel modèle, dans n'importe quel genre nous faisons les modifications voulues. La frange peut avantageusement se remplacer par de la dentelle cluny ou par un feston très découpé. Raoul Vennat, 642, rue Saint-Denis, Montréal. Téléphone Est 3065.



Monsieur Albert PIGEON, sportman et homme d'affaires bien connu, a jugé que le placement le plus rémunérateur de nos jours était le nouveau système de rentes viagères de la *Caisse Nationale d'Economie* . . . et il s'y est fait inscrire pour une prime annuelle de $120.00.

La plus sage décision de ma vie

Quand je vois de réels profits quelque part, je prends le temps de bien examiner les bénéfices offerts, après quoi je n'hésite plus, je signe.

Comment j'ai donné mon adhésion

Il y a quelques mois, à la fin de 1919, un solliciteur de la Caisse Nationale d'Economie, me parlait d'un nouveau système de rentes viagères pour les personnes de 21 ans et plus. Je me laissai tenter par ce mot prometteur « nouveau » et ma curiosité venant à la rescousse, l'agent n'eut qu'à m'expliquer avec force détails, la création toute récente qu'est la seconde Période de la Caisse Nationale.

Nous, Canadiens français, latins d'origine et de mentalité nous avons le souci de l'avenir, la prévoyance du lendemain, je ne prétends pas être autrement, aussi une pension annuelle après 20 ans, comme celles offertes par l'institution canadienne-française, m'a souri au point que je signai ma demande d'admission sur-le champ. Et, chose rare, je n'eus pas cette réaction habituelle aux impulsifs, je n'ai jamais eu le regret tardif d'avoir fait un marché qui ne m'apparaissait plus sous un jour aussi favorable . . . j'étais bel et bien convaincu, enraciné !

Les motifs de ma décision

Ils sont au nombre de trois.

1°.—Les rentes de la seconde Période ont un chiffre établi sur lequel on peut se baser ; ce qui m'a permis de toucher du doigt les réels profits.

2°.—Au cas où je mourrais, tout ce que j'ai versé est remboursé intégralement à mes héritiers.

3°.—J'ai calculé ce qu'une épargne de $120.00 à 5% me donnerait en rentes viagères après 20 ans et en faisant une courte comparaison avec les pensions de la Caisse Nationale, je constate les résultats suivants :

	PLACEMENT COLLECTIF Caisse d'Economie	PLACEMENT INDIVIDUEL à 5%
Age du bénéficiaire	21 ans.	21 ans.
Pendant 20 ans épargne annuelle de	$120.00	$120.00
Revenus annuels de 41 ans à 66 ans	$500.00 en moyenne.	$310.00 maximum.
Total du capital accumulé, converti en annuités de 41 ans à 66 ans	....	$7750.00
Total des rentes payées par la Caisse de 41 ans à 66 ans	$12500.00	....
Différence en faveur des rentes de la Caisse	**$4750.00**	
Moyenne de gain annuel	$190.00	
Pensions viagères de 66 ans à la mort	$616.00 par année.	Pas un sou, capital étant épuisé à 66 ans

L'éloquence des chiffres est quelquefois plus convaincante que celle de la parole ; il ne m'est donc pas nécessaire de dire que les calculs faits sur ces données, n'aboutirent qu'à me pénétrer plus encore de la réelle et très grande supériorité de la Caisse d'Economie sur les meilleurs placements connus actuellement.

Albert PIGEON.

Tél : ST-LOUIS 5617

JOS. JUTEAU
Marchand détaillant de
CHARBON SCRANTON
378, rue Rachel Est, MONTREAL

Tél : EST 6066. Rés. : Tél. ST-LOUIS 4407

A. RIOPEL & CIE
COUVREURS EN TOLE, GRAVOIS ET CIMENT
Ainsi que spécifications Barrett.
137, avenue Papineau, MONTREAL

Tél : ST-LOUIS 1468 Rés : 1225, rue Saint-Hubert

JOS. GALARNEAU
MARCHAND DE
Bois, Charbon, Foin, Grain, Paille, Etc., Etc.
Membre de l'Union Ouvrière et aussi membre de l'Union Saint-Jean-Baptiste.
Canadiens-français encourageons-nous.
425, rue Rachel Est, MONTREAL

Tél : Est 4841.

N. THIBODEAU
EXPERT SERRURIER ET MENUISIER
Réparations générales
54½, rue Robin Montréal

Tél : EST 3688 Rés : EST 3688

LACOSTE & LACOSTE
MARCHANDS DE
Farine, Foin, Grain, Bois et Charbon, Etc.
GROS ET DETAIL
566 - 568, rue Panet, MONTREAL

Tél : ST-LOUIS 408

ERNEST MEUNIER
MARCHAND - TAILLEUR
Satisfaction garantie.
534, rue Rachel Est, MONTREAL

Tél : EST 9491W Rés : 467, rue Panet, Montréal

ESNEST HARDY
PLOMBIER SANITAIRE
Ferblantier couvreur et Electricien, Poseur d'appareils à gaz et à eau chaude.
Tout ouvrage exécuté avec soin et à prix modéré.
Atelier : 495, rue Panet, MONTREAL
2ème porte du Parc Lafontaine.

LUDGER GRAVEL R. DROUIN — Tél : Privé Est 3925
Bureau : 26, Place Jacques-Cartier, Montréal.
Tél : Main 512.

GRAVEL & CIE
Ouvrage ornemental en fer, balcons, escaliers, marquises, échelles de sauvetage, toutes sortes de soudures, etc.
255a, rue Craig Est. Tél : EST 5650

TEL. EST 8184.

S. ROBERT
TAILLEUR
Habits nettoyés, pressés, réparés. Prix Modérés.
Habits faits sur mesures.
244, rue Saint-Hubert, - - Montréal.

LA ROYALE, LIMITEE
Compagnie d'assurance sur la vie et contre l'incendie.
Wm. MACKAY, gérant-gén. La plus puissante compagnie
J.-H. LABELLE, gérant-adj. d'assurance-feu de l'univers.
ACTIF : $135 000 000
Représentants à Montréal :
HURTUBISE & SAINT-CYR, 2, Place d'Armes
Agence établie en 1860. Téléphone : MAIN 1287.

Tél : Est 5593

ODILON DESOURDY
MARCHAND-TAILLEUR
137, rue Saint-Laurent, MONTREAL

Sous la loupe

CRI-CRI. — Volonté dure, inflexible. Imagination ardente — trop même. Le jugement, par cela même s'exerce avec beaucoup moins de sûreté. Tendance à l'égoisme. Un orgueil de comparaison qui n'incline sûrement pas Cri-Cri à la charité. Cependant, il a bon coeur. Quel dommage qu'il ne soit pas plus commode ! Chose étrange cet homme peu sensible, nullement « tendre » aime le passé, les vieilles choses, les souvenirs. Il les collectionne j'en suis certain. Cette sentimentalité, au fond est peut-être à son « autre ». Pratique quand il a le temps . . oui mais si idéaliste, si artiste, si rêveur. Non, je n'ai pas été déconcerté par cette « écriture en contrastes ». Elle dit précisément ce qu'est le singulier scripteur et voilà tout.

LUCE. — Tempérament calme, pratique. Imagination riante, humeur égale, enjouée, bienveillante. Sens pratique très développé. Elle est tout de même généreuse et sans une ombre d'égoisme. Elle a quelques petits caprices pas bien malins. Elle est un peu routinière et si méthodique qu'elle doit sembler parfois presque trop . . . « parfaite ». Heureusement, si on la dérange, elle ne doit pas trop se fâcher car elle est douce, souvent timide et généralement peu « causeuse ». Une grande dignité, de l'orgueil, juste ce qu'il faut de coquetterie. Luce aurait pu écrire plus long et j'en aurais dit plus !

PETITE BOUCHETTE. — Mais, je vous assure que vous ne feriez pas si mal en . . . suivant mon exemple ! Quoiqu'il en soit, continuez à griffonnez ainsi . . . et de toutes façons . . . je vous donne les meilleures notes ! N'oubliez pas de me dire si vous êtes plus convaincue maintenant de la « sureté » de la graphologie ! Grande activité intellectuelle ; intelligence vive, souple très cultivée ; caractère vif — esprit fin, observateur, légèrement moqueur. Très enjouée, causant avec facilité et gaîté et cependant souvent mélancolique ou attristée. Elle voit peut-être trop vite et trop bien le fond des choses . . . Très droite, sérieuse, ayant un grand sentiment du devoir et le sens de la justice très développé. Fière et indépendante. Je trouve partout le signe de l'insaisissabilité . Elle est franche pourtant mais n'aime pas à laisser voir « son estime » comme elle dit d'une façon très amusante Elle ne doit pas être comprise de son entourage ; elle doit leur sembler bizarre parfois. Elle ne l'est pas tout de même, le moins du monde. En revanche, elle est très originale mais son goût, sa distinction la gardent de tout excès. Elle aime le Beau, le délicat, le sens esthétique est très affiné ; les sentiments sont profonds et la sensibilité très impressionnable. L'humeur n'est donc pas toujours égale. Consciente de sa valeur, elle a de l'orgueil mais aucune sotte vanité ; elle ne « pose » pas, et ne cherche pas à en « imposer ». Emotive et enthousiaste, s'intéressant à toute manifestation intellectuelle ou artistique. La volonté un peu autoritaire est souvent ferme et combattive ; je note cependant quelques dépressions. L'imagination très ardente ne chôme guère.

ANTOINETTE LA REVEUSE. — Un peu timide très délicate et sensible. Un brin d'orgueil et de susceptibilité. Débrouillarde et active, très intelligente. La volonté est plutôt faible, influençable et parfois un peu hésitante. Elle est généralement douce, bonne et généreuse ; tout de même, je vois ici un peu d'égoisme. Econome, pratique et prévoyante, elle est ou sera une excellente ménagère. Elle n'est pas très cultivée encore, quoique passablement instruite mais elle est certainement bien douée au point de vue intellectuel. Elle a du goût et de la distinction. L'imagination est gracieuse et sentimentale. L'esprit est fin, mystique ; elle est portée au scrupule. Un peu nerveuse, impressionnable, très aimante elle essaye d'être et de paraître calme et parfois froide. Elle aime les vieilles choses, les souvenirs, les portraits, elle est peut-être légèrement superstitueuse.

HUGUETTE FATALISTE. — Suivant votre désir, mademoiselle, je donne une partie de l'étude demandée ici et j'envoie l'analyse complète à votre adresse.

HUGUETTE FATALISTE, donc, est originale, fine, très intelligente, cultivée et sait jouir de tout cela en vraie « dilectante ». Très sensible et très aimante mais n'aimant pas tout le monde. Prudente, réservée, sagement méfiante. Ouverte, droite, franche, elle saura garder un secret et ménagera ses confidences. Expansive avec certains, elle sera absolument « sur la réserve » avec d'autres si bien qu'elle sera souvent méconnue. Elle cause facilement, et avec « brio ». Ardente, convaincue, elle discute volontiers et avec vivacité. Je la vois, à l'occasion, taquine et combattive, peut-être un peu tracassière. Nature très distinguée, « aristocratique », de goûts larges, aimant le monde, le Beau, le luxe, l'élégance fine, recherchée. Un goût exquis. Un sentiment de l'Art très marqué. Capable de s'intéresser à toute manifestations intellectuelle et artistique.

P'TITE SOEUR. — Grand besoin d'activité, amour des sports probablement, vigueur et endurance physiques. Ardeur, entrain, gaîté aimable et fine. Simplicité délicieuse, aimant plaire et se dévouer. Volonté énergique, combattive, obtinée et persévérente. Scrupuleusement honnête et délicate. Aime faire plaisir. Elle adore se dépenser. De l'ordre, un goût exquis. Enthousiaste et a ses heures, un brin sentimentale, capable de rêverie et de passagère mélancolie. Franche mais extrêmement discrète et pour elle et pour les autres. Quelques petits égoismes d'enfant gâtée et parfois une ombre de caprice. Débrouillardes et réunissant bien comme ménagère. Volonté inégale mais souvent résolue. Simple, sans aucune vanité et fière sans beaucoup d'orgueil. Aimante et sensible sans aucune sensiblerie. Econome et prévoyante. Là, êtes-vous contente ?

VIOLETTE. — Forte tendance à l'égoisme et cependant elle sait être généreuse et donner ; elle ne craint pas « la dépense » — pour son compte et celui des autres — et elle adore faire des cadeaux. Qu'elle pense un peu moins à elle — « dans les petites choses de chaque jour » et je la déclarerai très agréable. Du reste, elle aime à plaire et sait être des plus gracieuses. Elle est bonne, plutôt douce. Sensible, elle se domine aisément, essaye d'être et de paraître un peu froide, réservée, distante. Un brin sentimentale — sans aucune sensiblerie ni mièvrerie — elle aime les jolies choses, l'élégance, la musique chantante, les bijoux. Très intelligente, elle est aussi très fine. Elle est un peu nerveuse, parfois légèrement timide mais le dissimule bien. Franche, simple, droite volontiers expansive. Elle aime fort causer. Est-elle toujours assez discrète ? Elle a beaucoup d'imagination. Elle est gaie, enthousiaste et très convaincue quand elle a quelque chose en tête. Elle a de l'orgueil, un brin de petite prétention, de coquetterie un peu précieuse, taquine, combative, capable de « tracasserie ». Elle a de l'ordre, du goût, du jugement ; elle sait être « pratique ». Volonté patiente résolue.

Tél : EST 9888w

RAOUL LEONARD
TAILLEUR
Spécialité : Pressage et nettoyage Français.
Nous allons chercher et délivrons la marchandises à domicile. ——
764, rue Ontario Est, 2ème étage, **Montréal**

Tél. Est 518 Bureau et Atelier :
210, rue PLESSIS, près Ste-Catherine.

H. TRUCHON
ENTREPRENEUR ELECTRICIEN
Résidence :
1030, rue BORDEAUX. Tél. Est 3343.

TEL : EST 2025.

A. GALARNEAU
Plombier, ferblantier et couvreur.
459 rue Panet, - - - Montréal

Tél. St-Louis 3002 W.

D. PARE
PLATRIER
Enduits faits au contrat ou à l'heure avec entière satisfaction.
716, rue Papineau, près Marie-Anne, Montréal.

Tél . EST 3140.

STUDIO ONTARIO
AGRANDISSEMENTS, POSES D'ENFANTS ET MARIAGES
Spécialité : Ouvrage d'amateurs par service
Ouvrage d'amateurs par service postal.
714, rue Ontario-Est - - Montréal.

ETABLIE : 1850. TEL. EST 5519.

L. A. COTE
LE PHOTOGRAPHE BIEN CONNU
Nous vous invitons de venir avec vos enfants. — Nous posons le jour et le soir. — Tout ouvrage est garanti.
803, rue Ste-Catherine Est, MONTREAL

Tél. St-Louis 945

J.-A. LAMARCHE
ENTREPRENEUR PLATRIER
Blanchissage — Tapissage — Peinture.
Ouvrage fait avec soin et à prix modérés
646a RUE DROLET, MONTREAL

CHS. ARCHAMBAULT
NOTAIRE
755, rue Mont-Royal Est, MONTREAL

Téléphone St-Louis 6421.

LEONARD & AIME JOYAL
Entrepreneur de peinture sur auto. Ouvrage de première classe garanti au plus bas prix.
1462, RUE BORDEAUX, Montréal.

Ouvrages de toutes sortes. Tél. St-Louis 6793W

E.-O. SENECAL
ENTREPRENEUR ELECTRICIEN
Avant de donner votre contrat d'électricité consultez-nous.
752, rue Papineau 847, rue Marie-Anne Est
MONTREAL

A. BOUCHER
HORLOGER, BIJOUTIER et GRAVEUR
Spécialité :
Réparation dans la bijouterie.
75, rue Mont-Royal Est, MONTREAL

Retenez votre tour par téléphone. Tél. Est 9143

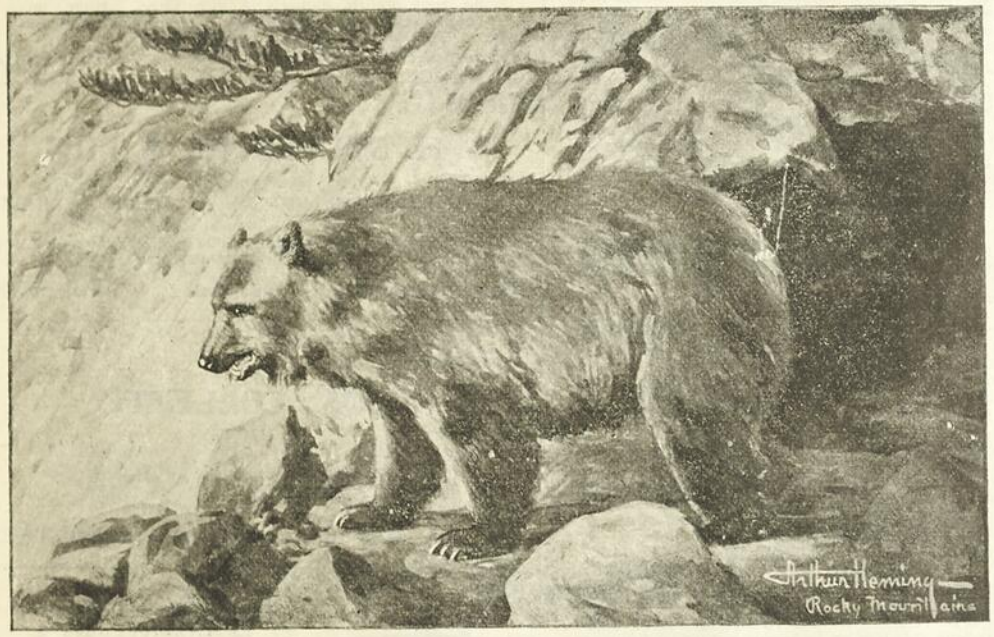
RAOUL THIBAULT
SPECIALISTE OPTICIEN, OPTOMETRISTE
Gradué en 1904
425, rue Amherst, MONTREAL
En face de l'Eglise Ste-Catherine, près de la rue Robin.

NATIONAL STUDIO
402, rue Ste-Catherine E - Montréal.

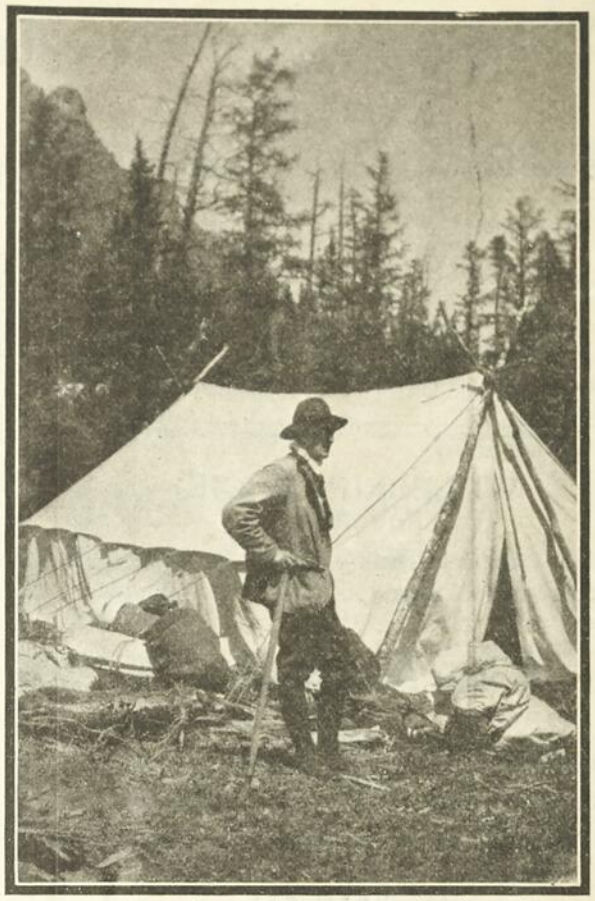
Le Canada Illustré

La saison de la chasse bat son plein et les chasseurs, chassant nagent dans la joie.

RESEAU DU PACIFIQUE CANADIEN



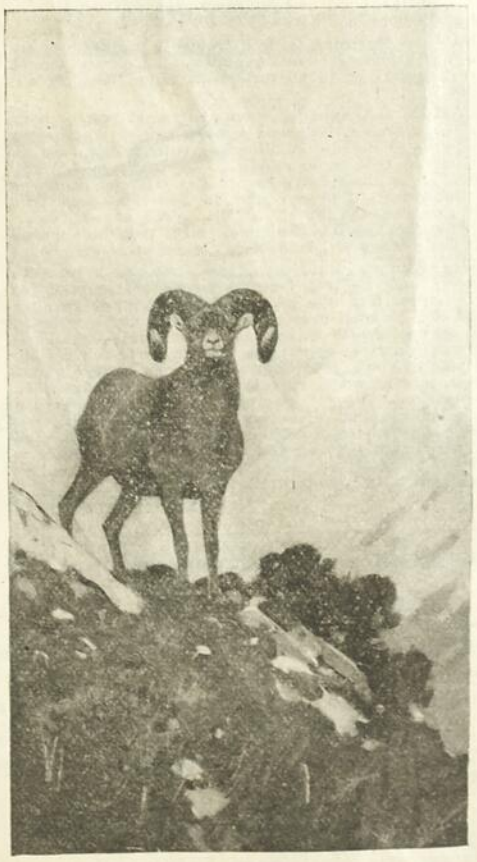
Le « grizzly », ou ours gris, est une des bêtes les plus terribles de la faune américaine. On le rencontre encore dans les Rocheuses.



Pour atteindre le terrible ours gris, les chasseurs doivent parfois établir leurs campements à de hautes altitudes.

Caribou abattu dans la région du Témiscamingue.

Superbe trophée gagnée dans les bois du nord de la province de Québec.



Le « Big-horn » ou « Mouton des Montagnes » est une des pièces les mieux appréciées par les chasseurs.

Panache immense d'un orignal trouvé dans le Nord de l'Ontario. L'animal devait avoir atteint un âge avancé.

Téléphone : St-Louis 1599.

ULDERIC PIGEON
PHOTOGRAPHE
806, rue Papineau, - - MONTREAL.

Tél : Main 7154
BEAUDOIN LIMITEE
COMPTABLE
Membre du Service de collection américain.
Succursale à Québec : 64, rue Saint-Joseph.
Chambre 600 — 71a rue Saint-Jacques, Montréal

Tél : ST-LOUIS 4449.
W. LEBRUN & CIE
BOUCHERS
Viandes de choix — Gros et Détail.
1267, avenue de l'Hôtel de Ville Montréal

Tél : ST-LOUIS 1811
E. PAIEMENT
Marchand de bois, charbon, grain, foin, son, moulée, etc.
Briquettes à l'huile $2.00 moins cher que le charbon dur.
Transport de toutes sortes prix modérés.
1552, rue Cadieux MONTREAL

Tél : EST 5785
D. NADEAU
LIBRAIRIE — PAPETERIE
Spécialité : Tapisserie.
828, rue Ontario Est Montréal

Tél : EST 1777
JOSEPH LABOSSIERE
AUTOMOBILES A LOUER
Mariages — Baptêmes — Sépultures.
788, rue Ontario Est MONTREAL

TELEPHONE : MAIN 4679.
A. DEROME & CIE
Etampes en Caoutchouc
20, rue Notre-Dame-Est, Montréal.

Résidence : 524 FRONTENAC.
R. THIBAULT
MARCHAND DE BICYCLES
Mécanicien : — Réparations des bicycles à des prix modérés — Bicycles à louer.
387, rue Frontenac MONTREAL

Tél : EST 3776
J.-B. NADEAU
SELLIER
SPECIALITE :
Réparations de harnais et d'articles en cuir.
Marchand de chaussures et valises.
919, rue Ontario Est MONTREAL

Tél. St-Louis 4770.
J.-P. L'HERAULT
Pneus Vulcanisés
Spécialité : *Non-Skid* et *Retred.*
984, rue Papineau, - - MONTREAL

Tél : EST 2486
EUGENE DOUCET
IMPRIMEUR
281, avenue Papineau MONTREAL

Courrier de Marraine Odile

PETITE GENEVIEVE. — Nous avons un second concours ici-même. Voyez ma causerie du mois dernier à ce sujet. Je vous accueille avec plaisir. 1. Il faudra lire attentivement les « Contes historiques ». 2. Je ferais bientôt une causerie là-dessus. Un bonjour amical de votre part aux filleuls et je vous dis cordialement : « Aurevoir, à bientôt » !

M. A. — L'amie, en question, a été très malade. Elle est mieux. Votre aimable visite lui a fait grand plaisir. Que devenez-vous maintenant ? Vous voyez bien que je n'oublie aucune de mes filleules ! Je revois, en esprit, si souvent, la jolie maison toute blanche, si coquette et surtout, j'évoque, la gentille et sérieuse petite maîtresse de maison... Le bon temps de jadis !... Dieu ! que je me fais vieille tout de même ! Essayez donc de griffonner quelque chose. Voyons !

HELENE. — Me voilà tout heureuse de vous avoir fait plaisir à vous qui êtes si gentiment reconnaissante et à Furet que j'aime bien aussi. Vous tournez une lettre avec beaucoup de finesse ; vraiment Furet doit se féliciter d'avoir l'amie Hélène pour correspondante ! Je serais enchantée d'avoir quelques détails sur ma filleule et sur son genre de vie. Je m'intéresse, de loin c'est vrai, mais vivement à tout le cher petit monde de notre coin des jeunes. Merci pour votre aimable invitation. J'habite loin de la ville et je suis une vraie campagnarde. J'ai aimé vos beaux grands arbres. Près d'eux, vous penserez un peu, à Marraine Odile, n'est-ce pas et vous me reviendrez ?

PETITE LUCIENNE. — Eh ! bonjour petite amie, je suis contente que vous nous reveniez. Quelles sont donc vos graves occupations, laborieuse Lucienne ? Je m'intéresse beaucoup et très sincèrement à tous mes filleuls. Voici un second concours, aujourd'hui. Il faut écrire et simplement, gentiment, sans grandes phrases, tout comme vous m'écrivez ; ce sera charmant alors. Je crois bien que je veux vous faire plaisir... seulement, quand il s'agit de graphologie.... je deviens perplexe.... Si vous voulez de la graphologie », adressez-vous à mon confrère « Le Monsieur à la Loupe ». Mais si vous tenez absolument à savoir quelque chose de moi, je pourrai vous dire tout au plus « l'impression que j'éprouve à regarder votre écriture nette, décidée et distinguée. Vous me semblez par cela même une charmante fillette, soigneuse, sans doute active, intelligente, énergique et très propre. Par votre style je vous jugerai avec beaucoup plus de certitude... et je vous juge « assez bien » pour vous aimer et vous inviter à vous revenir, sérieuse et fine petite Lucienne !

FURET. — Très spirituelle votre lettre et pas trop longue, je vous assure. Elle m'a fait grand plaisir. Que de cadeaux et combien intéressants !... Je vous félicite petite amie et j'ai lu avec intérêt le récit de la jolie fête. Votre amie est enchantée de sa correspondante et elle m'a dit des choses très.. élogieuses de vous. Déjà, elle vous aime fort, elle s'intéresse vivement à vous et me remercie à plein coeur de vous avoir fait connaître toutes deux. C'est cela, écrivez pour le concours et laissez dire la taquine Thérèse ! Bonne chance ! Que devient Pomponnette ? Envoyez tout votre petit article à l'amie H... il était très gentil. Affectueux « aurevoir », « à bientôt ».

MINOU. — Votre réponse au concours paraît aujourd'hui dans la revue. Je vous félicite affectueusement ma bonne petite amie. J'admire votre courage et votre dévouement, je suis fière de ma vaillante filleule. Mais je comprends le dure sacrifice que vous avez dû faire. Que l'avenir ne vous effraye pas. Laborieuse, bonne, dévouée petite fille comme vous l'êtes, vous réussirez et le chemin ne vous sera pas trop « dur». Ecrivez-moi longuement sans crainte et croyez que je vous aime bien, Minou aux si gentilles façons ! N'oubliez pas que nous avons un nouveau concours aujourd'hui, ici même !

UN VERSIFICATEUR SHERBROOKOIS.—Eh ! bien.. personne n'a trouvé ! Je donne la réponse à votre amusante devinette et en attend d'autres aussi comiques. — « D.—Trois évêques français schismatiques partent très tard le soir pour aller dans un champ où ils dégustent une bouteille de liqueur délicieuse. Je demande la grandeur du champ en ares, hectares, centiares et le prix d'un are ». Rép.—Trois sous l'are (trois soulards) trois centiares (trois sans tiares) sept ares (c'est tard) un hectar (un nectar). Cordial bonjour au gai filleul !

FANFAN. — Marraine Odile a trouvé la « différence en« tre une couturière et une anglaise... Celle-ci speech « (s'pique) l'anglais et la couturière se pique les doigts ». N'est-ce pas ?...

LYGDAMON. — Originale votre lettre et votre nom, donc !... Vous écrivez finement à coup sûr et d'amusante façon. Si quelques filleuls ou filleules veulent bien vous aider à chasser ce redoutable ennui... Quel âge avez-vous ? Un remède !... et dans votre cas ! J'ai ri, vous pensez et puis charitablement, j'ai cru que je pourrais vous donner cette... « consultation : » ! Du calme et pas de... fatuité. A vouloir parfois trop bien dire, trop bien paraître, on dit des sottises et l'on devient ridiculement gauche.

LULU. — J'aurais voulu causer avec vous de notre amie « Bécassine », mais j'ai été fort malmenée ces jours-ci par la grippe. Gardez tant que vous voudrez le volume en question, seulement, je vous préviens qu'en échange je vous demanderai quelque gentil travail à certain beau jour .. Je garde votre amusante et spirituelle lettre pour la relire « aux heures grises ». Votre petite amie F. ne m'a envoyé qu'une carte très laconiquement écrite. Quand au « bonhomme »... le croyez-vous aussi savant que cela ? Oui, vous êtes jeune... et délicieusement. Ne vous en excusez pas, je vous en prie et n'appelez pas la « vieillefillerie » pour être « sage ». A votre manière vous êtes plus vraiment « sage » — sans cheveux blancs ! — que certains prétendus « philos » moroses et grincheux. A bientôt, n'est-ce pas ?

MARRAINE ODILE.

271, rue Visitation, près de l'église Saint-Pierre
MARCHAND DE FOURRURES
A. LANGLOIS
Réparation et transformation à un prix très raisonnable.
Pour 4 raisons :
1. Nous manufacturons nous-mêmes.
2. Nous ne sommes pas dans une rue centrale.
3. Nous n'avons que des dépenses minimes.
4. Nous achetons nos peaux et fournitures aux bas prix de l'été.

Tél : EST 1043
J.-E. GAUTHIER
Accessoires électriques, Ferronneries
Lecteurs de la revue, achetez chez nous, et nous vous encouragerons.
910, rue Ontario Est MONTREAL

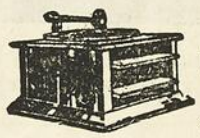
Tél : LASALLE 3231
NAP. ROUSSEAU
TAILLEUR
Spécialité modes de fantaisie pour jeunes gens.
PRESSAGE, NETTOYAGE, REPARAGES faits avec soin.
Spécialité : NETTOYAGE FRANÇAIS ET TEINTURE
1462, rue Ontario Est MONTREAL

Tél : EST 820
P. LANGLOIS
Confections pour Dames
Un magnifique choix de Blouses, Jupes, Manteaux et Costumes.
Membre de la Section Louis Hébert.
826, rue Ontario Est MONTREAL

J.-E. GIRARD, prop. Tél : ST-LOUIS 9181
THE MOUNT ROYAL PLATE GLASS DESIGN REG.
Vitres, de toute description pour bâtisse, réparation de miroirs, dessin sur vitre sablée, taillée et coupée, de tout genre d'enseigne sur vitre. Nous nous occupons aussi d'encadrer et de dorer à neuf.
47, avenue Mont-Royal Est MONTREAL

Tél : ST-LOUIS 517w
H. SYLVESTRE & FILS
Marchands de
FERRONNERIES, HUILES, PEINTURES, VERNIS, VITRES, PINCEAUX, ETC., ETC.
Demandez les vernis Dougall, nous sommes les seuls représentants rue Mont-Royal.
603, avenue Mont-Royal Est MONTREAL

Tél : ST-LOUIS 3891w
JOS. COLLETTE
EPICIER
Spécialité — Vins et Bières
PROVISIONS DE TOUTES SORTES
382, rue Chambord, coin Gilford, MONTREAL


Echangez vos Records de Gramophones à
Echange ALEXANDRA
Tous les records en mains.
Gramophones chêne ou acajou au prix de la manufacture.
164, rue Beaubien, coin Henri-Julien, Montréal

Stand : EST. 9480 Rés : ST-LOUIS 7777
Ls-Ph. COMEAU
AUTOMOBILES A LOUER
à l'heure ou à la journée
1211, rue Chabot, Montréal

Tél : St-Louis 3745
ALPHONSE HEYSE
ENTREPRENEUR PEINTRE
Spécialité : Tapissage, Blanchissage, Imitation, Raccommodage de murs.
142, rue Saint-Denis, MONTREAL

Tél : MAIN 3538
J.-A. BOISVERT
PLAQUEUR
en nickel, cuivre, doreur, argenteur sur tous genres de métaux et finisseur en cuivre.
Ornements d'Eglises, garnitures de voitures et lampes.
Bureau : **82, rue Saint-Gabriel Montréal**

A. MORISSETTE
18 années d'expérience
Expert dans les orgues et pianos
87, rue Poupart, MONTREAL

Tél : ST-LOUIS 863

Médard Paquette

BOULANGER

Canadiens-français n'oubliez pas que la maison Paquette est en mesure de vous fournir un pain de première qualité, puisqu'elle compte parmi les toutes premières boulangeries canadiennes.

Essayez notre Pain « KNEIPP »

18, Boulevard Saint-Joseph Ouest, MONTREAL

Imprimerie Maisonneuve

478, AVE. LASALLE

Impressions commerciales, Catalogues, Pamphlets, Revues, Programmes, etc.

TELEPHONE: LASALLE 2354

Téléphone Bell : ST-LOUIS 3297

ISIDORE CARON

BOULANGER

2386, rue Saint-Hubert, MONTREAL

Tél : CALUMET 1677

GAUDRY FRÈRES

Boulangerie établie depuis 74 ans.

Donnant toujours pleine et entière satisfaction.

SPECIALITE : Pain de Fantaisie.

2946-2948-2950, rue Saint-Hubert, MONTREAL

DIGNE DE VOTRE PATRONAGE

LE PAIN

"VICTORIA" ou "PARISIEN"

DE LA BOULANGERIE

J. - A. BROSSEAU, Limitée

49 à 75 RUE BOYER

Ce pain — cuit sur la sole — est sain et nourrissant. Il est, à cause de sa saveur caractéristique, l'aliment préféré de tous les âges.

Appelez St-Louis 678—si votre épicier n'en a pas. de ce pain au goût vraiment délicieux.

Hudon, Hébert & Cie

IMPORTATION ET GROS

Alimentation, Vins, Liqueurs

18, rue de Bresoles, Montréal, Canada

Téléphone : EST 8756

ALBERT POIRIER

BOULANGER

Pain de toutes sortes ordinaire et de fantaisie

Nous invitons les Canadiens-français à nous encourager.

649, Avenue Henri-Julien, MONTREAL

H. DAOUST

BOULANGER

Pain ordinaire et de fantaisie.

Spécialité : Notre pain au raisin, au dire de tout le monde n'a pas son égal dans tout Montréal.

Canadiens-français essayez-le ! ! !

585, 1ère Avenue, Rosemont, MONTREAL

Téléphone : ST-LOUIS 833. Tél. : ST-LOUIS 1534.

Téléphone : EST 2246

J. E. CLOUTIER

BOULANGER

634, rue Champlain, MONTREAL

Téléphone : ST-LOUIS 2294

La Boulangerie Impériale

de REPENTIGNY FRERE

Pain de fantaisie de toutes sortes et de premier choix.

117 et 119, rue Pontiac, MONTREAL.

Téléphone : ST-LOUIS 2120

G. W. D'ARAGON

BOULANGER

Pain ordinaire et de fantaisie de toute première qualité.

301, rue Christophe Colomb, MONTREAL

Tél. St-Louis 4044.

A. DURIVAGE

BOULANGER

Pain de haute qualité dont la réputation est toujours grandissante.

Spécialité : Pain Français et de Fantaisie.

680 RUE FABRE, MONTREAL

La "STRATHCONA"

COMPAGNIE D'ASSURANCE—INCENDIE

(Edifice Versailles)

90, rue Saint-Jacques, Montréal

Cette compagnie essentiellement canadienne - française a été organisée en 1908, avec une charte provinciale, et opère dans la province de Québec

DEPOT COMPLET AU GOUVERNEMENT

Cette compagnie n'est pas contrôlée par la « Canadian Fire Underwriters Association »

☞ *Nous invitons les institutions religieuses et les Fabriques à demander notre tarif spécial.*

A.-A. MONDOU, N.P. Président et Gérant-Général.

J. MARCHAND Sec.-Trés.

Exigez de votre fournisseur des marchandises qui portent cette marque de fabrique.

Symbole de la qualité

Le coton, depuis des siècles, est préféré à tous les autres tissus pour la fabrication des sous-vêtements féminins. Et aujourd'hui, plus que jamais, il occupe la première place dans la toilette des belles dames de bon goût.

Toutes celles qui ont l'habitude de n'employer que du meilleur coton, admettront que la marque de commerce ci-dessus est une garantie de bonne qualité. Cette marque de commerce a toujours obtenu le suffrage de la sage maîtresse de maison et s'identifie à tout ce qu'il y a de beau en fait de draps de lit, de taies d'oreillers, de vêtements de nuits, de patrons, de toile à voile, etc., etc.

Dominion Textile Co., Limited
MONTREAL, TORONTO, WINNIPEG.

NE TARDEZ PAS
à nous donner votre commande de teinture et nettoyage de manteaux, costumes, gants, robes de toilette et effets de ménage.
TEL. EST 5000
Dechaux Frères
LIMITÉE
Teinturers. **Dégraisseurs.**

Tél. Bell St-Louis 6283
E. LECLERC
HORLOGER-BIJOUTIER
Membre des C.-Colomb
Canadiens-français, n'oubliez pas que la maison E. LECLERC, 111 rue Mont--Royal Est, occupe une place très importante dans la bijouterie à Montréal, et nous vous invitons à passer chez nous pour le constater.
111, MONT-ROYAL EST, MONTREAL

BANQUE PROVINCIALE DU CANADA
Constituée en corporation par le Parlement en juillet 1900.
Capital autorisé : $5,000,000.00 — Capital versé et surplus : $43,000,000.00 — Actif total : au-delà de $40,000,000.00.
SIEGE CENTRAL : 7 et 9, Place d'Armes, Montréal, Canada
CONSEIL D'ADMINISTRATION
Président : **Sir Hormisdas LAPORTE**, C.P., ex-maire de Montréal, de la maison Laporte, Martin, Limitée, administrateur du Crédit Foncier franco-canadien.
Vice-Présidents : **M. W.-F. CARSLEY, Tancrède BIENVENU**, administrateur de la Lake of the Woods Milling Co.
M.G.-M. BOSWORTH, vice-président du **Canadian Pacific Ocean Services Limited.**
L'hon. **Némèse GARNEAU**, C.I., Québec, président de la Cie de Pulpe de Chicoutimi.
M. L.-J.-O. BEAUCHEMIN, de la Librairie Beauchemin Ltée.
M. Martial CHEVALIER, Directeur-gérant Crédit Foncier franco-canadien.
BUREAU DE CONTROLE
Les fonds ou argents qui sont confiés à cette Banque pour son Département d'Epargne sont contrôlés par un Comité de Censeurs, et les placements sont examinés mensuellement par les messieurs qui composent ce comité, à savoir :
Président : Sir **Alexandre LACOSTE**, C.R., Ex-juge en chef de la Cour du Banc du Roi.
Vice-Président : l'hon. **Narcisse PERODEAU**, N.P., ministre sans portefeuille du Gouvernement provincial, administrateur Montreal Light Heat & Power.
M. S.-J.-B. ROLLAND, président de la Cie de Papier Rolland.
106 succursales dans les provinces de Québec, Ontario, Nouveau-Brunswick et l'Ile du Prince-Edouard.

CE QUI SE PASSE

La tragédie irlandaise : —

Qu'on le veuille ou non, il est impossible de ne pas placer au premier plan des évènements qui passionnent le monde entier à l'heure actuelle, la misérable question d'Irlande. Jour après jour, semaine après semaine, l'insoluble problème se pose devant les hommes politiques anglais, toujours aussi troublant. Qu'en sortira-t-il : La liberté et le bonheur pour le peuple martyr, ou une recrudescence de persécution ? Les deux solutions semblent également probables, car si d'un côté, les Sinn-Feiners affirment ne pas vouloir accepter d'autre dénouement à la crise actuelle que la reconnaissance de la « république » d'Irlande, il ne manquent pas d'esprits modérés en Irlande et en Angleterre qui seraient prêts à accepter une large autonomie, sous un seul gouvernement. Il n'est pas impossible que le gouvernement Lloyd George modifie son projet de Home Rule en ce sens d'ici peu de jours.

Pendant ce temps, Terence MacSwiney, lord-maire de Cork, et ses compagnons, continuent leur grève de la faim dans les prisons anglaises où on les retient sans aucune forme de procès ou de procédure régulière.

La Mésopotamie en révolte : —

L'Irlande n'est pas le seul problème qui confronte les gouvernants de la Grande Bretagne. En Asie Mineure, où les Anglais s'étaient taillés un vaste et riche protectorat, les indigènes ont cru bon de ne pas l'accepter, et voilà l'empire avec une nouvelle guerre sur les bras. Des troupes anglaises ont été taillées en pièces aux portes de Bagdad, capitale du protectorat, et la crise paraît assez sérieuse pour justifier la venue de large renforts des Indes, où pourtant on se plaint qu'il n'y a pas assez de troupes pour tenir en respect les millions de mécontents qui se refusent à reconnaître que le régime anglais est une bénédiction.

L'ultimatum des mineurs anglais : —

Il y a quelques jours, par une majorité écrasante, les mineurs anglais ont décidé de présenter un ultimatum au gouvernement dans lequel on menace ce dernier d'une grève générale, à moins que l'on accorde une augmentation de salaire substantielle et une réduction dans les prix du charbon vendu dans le pays même. Cet ultimatum a créé une vive sensation et un profond malaise. Les autres grandes organisations ouvrières, tout en se disant favorables aux prétentions des mineurs n'en ont pas moins tenté d'amorcer des négociations entre ces derniers et le gouvernement. Malheureusement, jusqu'ici, ces tentatives n'ont pas eu le moindre succès, et à moins d'une reculade de la part de l'un ou de l'autre groupe en présence, la grève paraît inévitable. Ce serait un désastre pour l'Angleterre.

Millerand, président de la république française :—

Ce que l'on prévoyait depuis quelque temps déjà en France, vient de se produire. M. Paul Deschanel, président de la république, donnant comme raison officielle le mauvais état de sa santé, vient de remettre sa démission, et l'assemblée nationale convoquée à Versailles, le 23 septembre dernier, lui a donné comme successeur, M. Alexandre Millerand, président du conseil des ministres. Ce choix parait rencontrer l'adhésion de la très grande majorité du peuple français. M. Georges Leygues, politique français distingué, succède à M. Millerand au poste de premier-ministre.

Le malaise industriel en Italie : —

Par un tour de passe-passe quasi prodigieux, les ouvriers en métallurgie de l'Italie se sont emparés des usines de pratiquement tout le pays et affirment maintenant vouloir les exploiter au profit du prolétariat italien. Chose incroyable, le fait s'est produit sans soulever de désordres sanglants ou presque pas, s'il faut en croire les dépêches. Mais les ouvriers avaient pensé à tout, moins un détail qui a pourtant quelque importance ; ils avaient négligé de s'assurer le concours des ingénieurs et des chefs d'ateliers, ce qui les a quelque peu embarrassés lorsqu'ils ont voulu exploiter les immenses industries dont ils s'étaient emparés. C'est probablement ce qui les a induits à accepter de rencontrer leurs patrons pour tâcher d'en venir à une entente. C'est le conseil qu'a donné aux uns et aux autres le premier ministre Giolitti, qui a voulu rester neutre dans ce conflit.

L'imbroglio russo-polonais : —

La guerre entre les troupes de Lenine et celles de la république de Pologne traine en longueur, probablement pour donner aux diplomates le temps d'en venir à une entente. Réunis d'abord à Minsk, en pleine Russie, ils se sont ajournés à Riga, en Letvie, sur la proposition des Polonais, qui se plaignaient de n'être pas traités convenablement par les diplomates Russes à leur premier rendez-vous. Le seront-ils mieux à Riga ? Les bolshévistes ne semblent guère plus conciliants, malgré leur échec devant Varsovie, et quelques-unes des conditions qu'ils posent encore paraissent inacceptables nonseulement aux Polonais, mais même à Lloyd George, surtout depuis qu'il s'est aperçu que Kameneff et Krassin, envoyés à Londres pour négocier une entente commerciale, étaient à le jouer. Les Russes feront peut-être trainer les négociations en longueur à Riga, en attendant d'être à même de lancer une nouvelle offensive, si les Polonais se laissent prendre à ce jeu, ce qui est peu probable.

Les grèves aux Etats-Unis : —

Nos voisins les Américains ne manquent pas d'avoir leurs petits désagréments, eux aussi. Depuis le début du mois, les ouvriers mineurs chôment par milliers, pendant que tous les ouvriers de la Brooklyn Transit en font autant, paralysant le trafic dans cette ville de plus d'un million d'âmes. Quant aux mineurs, ils se plaignent d'avoir été joués dans les dernières négociations relatives à une augmentation de salaire et ils demandent la réouverture des pourparlers. A Brooklyn, les patrons refusent carrément

de traiter avec les représentants des unions ouvrières, et la situation parait sans issue. De part et d'autre, l'attitude prise semble faire craindre de graves désordres pour un avenir prochain, car les radicaux ne manquent pas de soulever les ouvriers contre les capitalistes en vue d'une révolution désirée.

Au congrès du barreau canadien : —

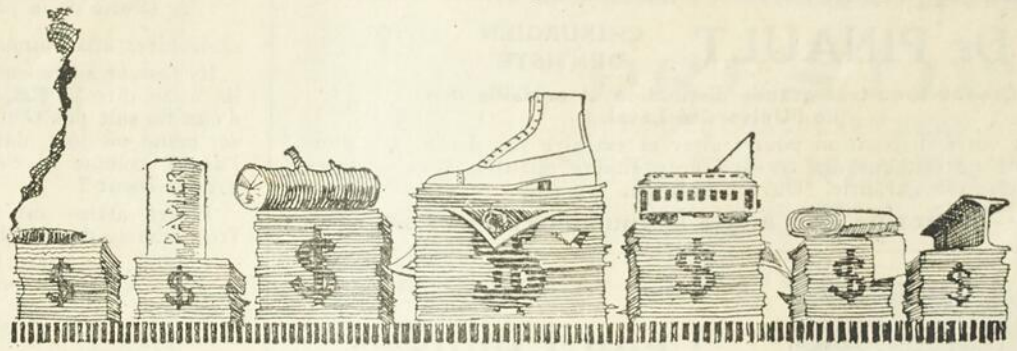
Pour en revenir au Canada, l'un des principaux évènements du mois dernier a été certainement le congrès annuel de l'association du barreau canadien tenu à Ottawa, auquel assistaient Lord Cave, délégué du barreau anglais, Howard Taft, ex-président des Etats-Unis, Le Duc de Devonshire, etc. On a discuté la nécessité d'amener l'uniformité des lois dans tout le Canada. Me Saint-Laurent, délégué du barreau de Québec, a élevé la voix pour avertir encore une fois ces messieurs que la province de Québec n'entend pas abandonner son code civil, qui est sa sauvegarde et son orgueuil. L'hon. M. Raney, procureur-général de l'Ontario, a créé une vive sensation en demandant l'abolition de l'appel au conseil privé et la nomination du gouverneur-général par le gouvernement du Canada. Les impérialistes, nombreux à ces assises, n'en revenaient pas. On a aussi parlé de la nécessité de rendre uniformes les lois du divorce dans tout le Canada, chose qui n'ira pas tout seul, particulièrement dans le Québec, où l'on ne veut pas du divorce du tout.

Les fêtes Cartier à Québec : —

Le sept septembre dernier, on a dévoilé un nouveau monument à Sir Georges-Etienne Cartier, cete fois, à Québec. Cette cérémonie a donné lieu à de beaux et bons discours de la part des honorables MM. Meighen, premier ministre fédéral, Taschereau, premier ministre provincial, L.-P. Pelletier, juge de la cour d'appel, etc. On a rappelé l'oeuvre de Cartier, son patriotisme agissant et sa clairvoyance admirable.

La mort de M. Parent : —

L'honorable S.-N. Parent, ancien premier ministre de la province de Québec, ancien maire de Québec et président de la commission des eaux courantes vient de mourir. Devenu premier ministre de la province à la mort de l'honorable Félix-Gabriel Marchand, il avait démissionné en 1905 et avait été remplacé par l'honorable, depuis Sir Lomer Gouin. Le défunt était un homme d'affaires fort en vue. Depuis sa sortie de la politique, il avait donné beaucoup de son énergie et de son activité à la commission des eaux courantes, et entre autres travaux exécutés sous sa direction, on peut mentionner le grand barrage de La Loutre, l'un des plus puissants du monde entier. M. Georges Parent, député au parlement fédéral est l'un des fils du défunt.



Dans La Province de Québec L'industrie de La Chaussure Paie le Plus Fort Montant En Salaires

L'INDUSTRIE de la chaussure contribue pour une large part à la prospérité de notre province. Plus de six millions de dollars sont distribués, chaque année, en salaires aux ouvriers de nos 82 manufactures de chaussures.

Celles-ci donnent du travail à plus de 11,000 personnes.

Les villes de Québec, Maisonneuve, St-Hyacinthe, Montréal, St-Jean, Sorel, Acton Vale, Trois-Rivières, Terrebonne et Contrecoeur produisent chaque année, pour trente millions de dollars de chaussures — soit plus de la moitié des chaussures fabriquées au pays.

Chaque dollar dépensé en achat de chaussures canadiennes, contribue au développement de cette industrie où les Canadiens-français, patrons et ouvriers, ont acquis une place prépondérante.

Achetez donc en toute confiance des chaussures de fabrication canadienne. Prix pour prix elles sont de meilleure qualité que les articles importés et elles vous donneront satisfaction quant au style, au confort et à l'élégance.

Association des Fabricants de Chaussures du Canada

Tél : MAIN 1689 — Rés : Tél. EST 6412

E. W. CARON

Marchand de

PROVISIONS : FARINE ET GRAIN DE L'OUEST

Tous les boulangers canadiens-français sont bienvenus chez nous !

137-139-141, rue des Commissaires Est, MONTREAL

Tél : ST-LOUIS 7488.

ZOTIQUE PILON

MARCHAND DE

CHAUSSURES DE CHOIX

430, rue Rachel Est, MONTREAL

Heures de bureau : 10 à 12 A.M., 2 à 7 P.M. — Vendredi et Samedi : 10 A.M. à 9 P.M.

Faites examiner votre vue à

L'Institut d'Optique Mount Enrg.

L.-C. DUBUC, O.D.

1260, rue Saint-Denis, près Marie-Anne, MONTREAL

Téléphone : ST-LOUIS 1088

Economisez en faisant de la Coopération

PROTEGEZ la santé de vos ENFANTS en achetant notre LAIT PASTEURISE qui est de première qualité. En achetant chez nous, vous aidez à maintenir un prix plus bas.

1137, avenue Papineau — Tél : St-Louis 3302

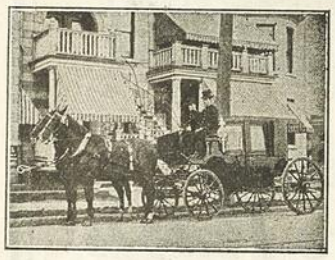
Vous aurez de belles et bonnes dents ce qui contribuera plus que toute autre chose à votre apparence, si vous confiez le soin de votre bouche au

Dr PINAULT CHIRURGIEN DENTISTE

Gradué avec très grande distinction et médaille d'or de l'Université Laval.

Toujours à votre disposition pour traiter et extraire vos dents sans douleur : on ne fait que des travaux de première qualité. Prix modérés et satisfaction garantie. Ouvert de 9 a.m. à 9 p.m.

2602, Ste-Catherine Est, angle Létourneux. Tél. Las. 2709



Résidence : Tél. Bell EST 1739.

Léon Limoges

Maître-Charretier

Voitures doubles de première classe et automobiles pour mariages, baptêmes, enterrements, etc., etc.

579, rue Papineau, Montréal

TELEPHONE EST 2029

La Maison Gravel, Enr.

LIBRAIRIE — PAPETERIE — IMPRESSION — JOUETS

Représentant du Phonographe Perfection.
Disques et Aiguilles.

384, rue Ste-Catherine Est - - - MONTREAL

La Cie de Pianos et Phonographes

AMIOT & AMIOT

La supériorité de nos pianos sur tout autre consiste en ce qu'ils sont montés sur agrafes, voilà pourquoi ils ont un son velouté, comme les pianos à queue.

Réparations : de tout genre en fait de pianos et phonographes.

78, rue Christophe Colomb, MONTREAL

La Patisserie Parisienne

JOS. RONDEAU, Prop. **Médaille d'or, Paris 1899.**

Le plus grand choix de pâtisseries françaises.

Assortiment complet de bonbons fins ! !
Chocolats de qualité surfine ! ! Petits fours, gâteaux secs, glaces et sorbets !

:—: Table d'hôte fixe et à la carte :—:

328 EST, rue STE-CATHERINE. Tél. Est 7676.

Tél : CALUMET 893 **Geo. CHARTRAND, Prop.**

THAUVETTE & CHARTRAND

MANUFACTURIERS
d'auvents, tentes, tarpaulins, couvertures
de toutes sortes.
Storage d'auvents assurés contre le feu.

2766, rue Saint-Laurent, MONTREAL

Tél : EST 635

49 ANS D'EXISTENCE

Maison Filiatrault

Le seul magasin à Montréal faisant le commerce exclusif des

TAPIS, LINOLEUMS, RIDEAUX

Importations directes d'Europe.
Achats du fabricant au Canada.
Fournisseur des grandes institutions.

AUSSI TOILES et COTONS POUR USAGE DOMESTIQUE

429, boulevard Saint-Laurent, Montréal, Canada

M. Filiatrault est membre de la Société St-Jean-Baptiste, section d'Ahuntsic.

KERNEVEZ

(Suite de la page 15)

se déchirer aux épines.

Ils restent silencieux. Qu'auraient-ils à se dire ? Est-ce que chacun d'eux ne sait pas tout ce qui se passe, peine ou joie, dans le coeur de l'autre, comme si c'était dans son propre coeur ?

Pierre attire sur sa poitrine le front chaste de sa femme.

« Marik, ma chère bien-aimée, dit-il à mi-voix, que nous allons être heureux !

— Oui, mon ami, puisque nous nous aimons ».

Mais, au fond du coeur de la jeune femme, une voix proteste :

« Non, non, vous ne le serez pas, vous ne pouvez pas l'être complètement, tant que votre bonheur sera un glaive pour sa mère, tant qu'une vieille femme solitaire haïra votre joie ».

XI

EPILOGUE

Voilà près de trois ans que Marik a épousé Pierre. Tous ceux que nous avons connus sont encore là, excepté la pauvre Mona, et pour chacun d'eux l'oeuvre du temps est à peine visible.

Pierre et Marik ne sont pas à un âge où les années comptent. Pour nos amis du Couédic, comme pour la rude maîtresse de Kergoz, le dos s'est un peu voûté, les cheveux ont un peu blanchi, et, se sont ajoutées les unes aux autres, mille petites décrépitudes de détail, qui s'accomplissent imperceptiblement, heure par heure, et dont on s'aperçoit tout d'un coup avec un serrement de coeur, un jour qu'on regarde plus attentivement ceux qu'on aime.

Pour les jeunes mariés, la vie commune a été comme un port aux eaux tièdes et abritées pour deux pauvres barques secouées par l'orage. Oh ! la divine joie, que d'exister près de l'être chéri qui voit comme vous, sent comme vous, sans que jamais une dissonance éclate dans cet unisson charmant !

Et cependant, Pierre surprend parfois Marik perdue en quelque mélancolie ; mais lorsqu'il lui dit :

« Tu es triste ? Qu'as tu ? »
Elle lui répond :
« Rien, mon ami.».

Et elle se force à sourire ; mais elle ment : deux chagrins la rongent.

(à suivre)

J.-A. PROULX

HORLOGER — BIJOUTIER

Réparations de montres, horloges et bijoux.
Spécialité : Joncs de mariage, bagues à diamant.

— Assortiment d'argenteries et verre taillé. ——

1016, rue Ontario Est, MONTREAL

Troubles de la DIGESTION : — Maladies d'ESTOMAC, du FOIE, des INTESTINS et de la PEAU.
TRAITEMENTS ELECTRIQUES

Troubles des fonctions URINAIRES et SEXUELLES : Maladies de la VESSIE, des REINS et des ORGANES GENITAUX.

Dr J.-M.-E. PREVOST

Des hôpitaux de PARIS, LONDRES, NEW-YORK

MEDECIN-SPECIALISTE

460, RUE ST-DENIS, (Coin Sherbrooke) MONTREAL
Téléphones : — BUREAU : EST 7580 — RESIDENCE : EST 6791.

Téléphone : ST-LOUIS 2013 **Heures de Bureau : 9 à 9.**

J.-O. ROBERT

OPTOMETRISTE ET OPTICIEN

Examen de la vue attentif et minutieux. Verres correcteurs garantis et échangés gratuitement dans les 30 jours si nécessité il y a.

Spécialité : Yeux artificiels, loupes, télescopes et jumelles assorties.

N.B. — Nous faisons nos verres nous-mêmes.

880, Avenue Mont-Royal Est, MONTREAL

Téléphone : EST 5417

DR. J.-M.-A. VALOIS

SPECIALISTE :

des maladies des rognons, du foie et des voies urinaires.

40, rue Saint-Denis, MONTREAL

Canadiens - français

LE PAIN SANCHE

Nutritif, souple, bien cuit, fait les délices de tous ceux qui y goûtent.

Il est cuit et délivré avec une absolue propreté.

Fondée depuis plus d'un demi siècle, notre maison, va de progrès en progrès, et **AUJOURD'HUI** elle est au tout premier rang des boulangeries canadiennes.

Demandez à nos clients ce qu ils pensent de notre pain ?

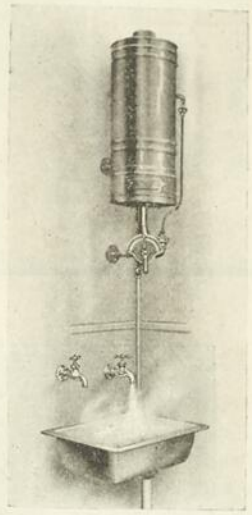
Goûtez-y une bonne fois et vous aurez enfin le coeur à l'aise, pour en juger. Vous deviendrez énergiques, robustes, pleins d'un patriotisme d'action. De plus vous trouverez excellent **LE PAIN SANCHE,** et conserverez foi en lui.

CANADIENS-FRANÇAIS — Nous sollicitons votre clientèle : Demandez notre voiture.

F. SANCHE

1319, rue Cadieux, - - MONTREAL

Tél : ST-LOUIS 1872



"PRESTO"

APPAREIL CHAUFFANT L'EAU

INSTANTANEMENT

Suppression du réservoir.
Suppression des allumettes.

ECONOMIE

de gaz.
de temps.

Dominion Welding Co. Ltd

340, rue Amherst, - MONTREAL

Nourrissez - vous convenablement

La Compagnie Montreal Dairy

LIMITEE

vous offre ses produits

CREME DOUCE—BEURRE—CREME GLACEE

Tél : Est 1618 — 1361 — 7019.

Tél : St-Louis 5390.

J. - O. LAUZON

Pianos et Automatiques
Pratte, Haines Bros, Lauzon, New Scale Williams, Marshall Wendell

Instruments de musique pour tous les choix. Agent de la machine à coudre " Singer ".

P.-A. PHANEUF

Gramophones " VICTOR " et — Records " VICTOR " —

Venez visiter nos salons de musique et entendre les derniers records en vente et les plus populaires. Agent pour la machine à coudre " Singer ".

Catalogues de records envoyés sur demande.

610, ave Mont-Royal Est, Entre de LaRoche et Christophe-Colomb, **MONTREAL**

Téléphone : EST 799.

La Patisserie Française

La meilleure pâtisserie.
La meilleure cuisine.
Les meilleurs chocolats.
Le meilleur service.

La plus jolie salle de thé.

KERHULU et ODIAU **176, RUE ST-DENIS**

Plomberie, Chauffage à Vapeur et à Eau Chaude

Couvertures en gravois, Tôle galvanisée, Ventilation forcée et naturelle — Ventilateur Aéolien pour Ventilation et Zéphyr pour cheminées.

REPARATIONS GENERALES

T. Lessard & Fils, Limitée

191, rue CRAIG EST. **Tél. Est 3644.**

VOTRE MEDECIN VA VENIR . . .

Gravement malade, vous attendez avec angoisse la visite du médecin, c'est l'heure des choses sérieuses, des réflexions amères et des regrets tardifs.

Une de ces choses auxquelles vous pensez naturellement dans ces circonstances, c'est l'assurance-vie ; la nécessité vous en parait alors évidente pour votre famille. Mais inutile d'y penser, vous n'êtes plus en état de vous assurer ; c'est à l'époque où vous étiez plein de santé, que vous auriez dû le faire.

Aujourd'hui, vous vous portez bien ; prenez donc une police d'assurance-vie, vous le pouvez. Demain vous serez peut-être sous les soins du médecin ; aucune compagnie ne vous accepterait.

PENSEZ-Y.

The Sun Life Assurance Co. of Canada

ART. LANDRY

DIRECTEUR DE FUNERAILLES

Spécialité : VOITURES DOUBLES — *Service :* JOUR ET NUIT

Succursale : 1056, Rachel Est. Tél : ST-LOUIS 833

114, Rachel Est. Tél : ST-LOUIS 1534.

TEL : Jour, St-Louis 579
Nuit, St-Louis ?128.

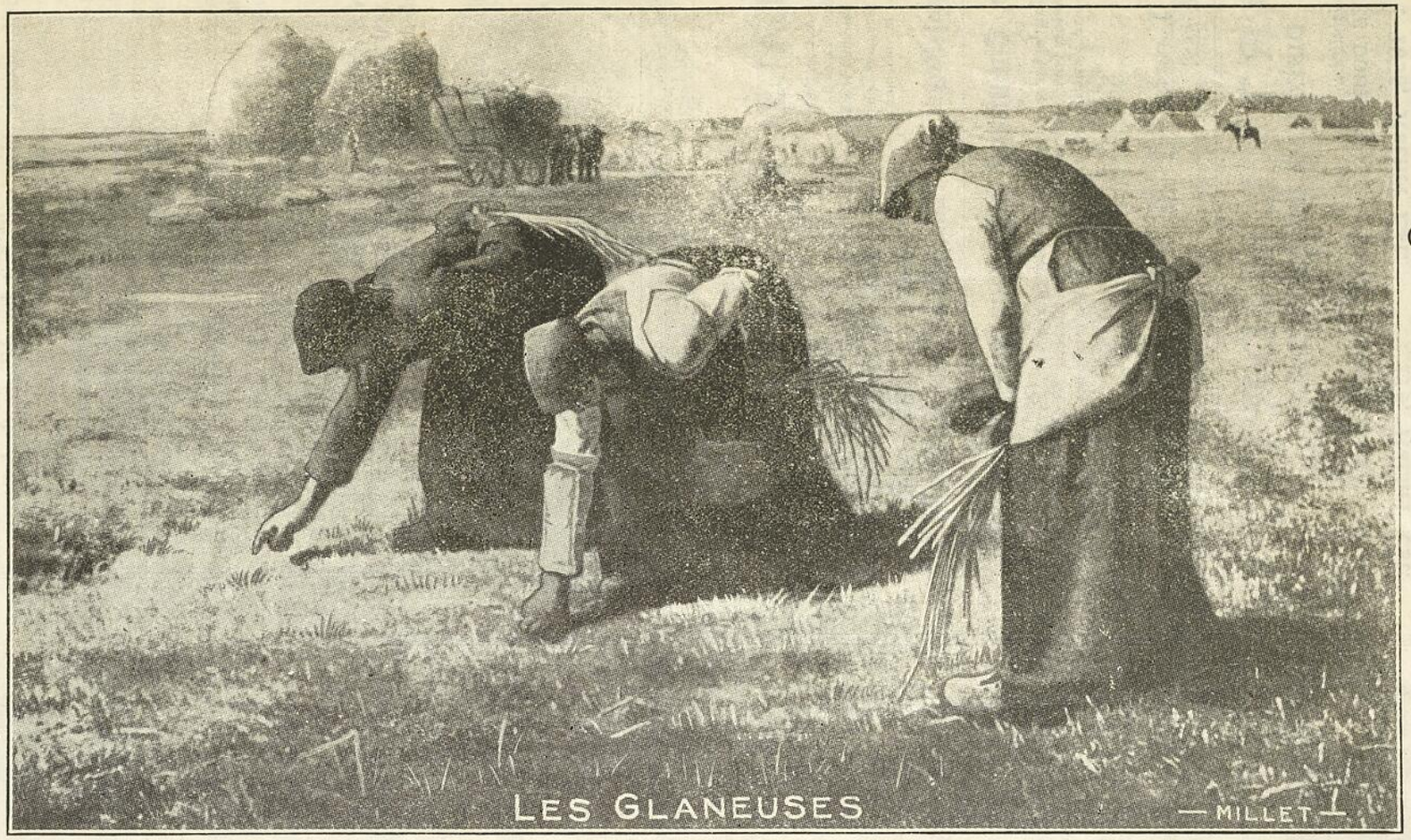
Domicile :
684a, Parc Lafontaine.

E.-C. ST-AMOUR

(Enregistré)

Entrepreneur de Pompes Funèbres et Embaumeur. — Voitures doubles pour baptêmes, mariages, enterrements, etc.

Bureaux : 594, avenue Papineau, *MONTREAL*
Vis-à-vis l'église de l'Imm. Conception.



LES GLANEUSES — MILLET

L'AUTOMNE — l'homme des champs qui a semé du bon grain, récolte d'abondantes et riches moissons. Viennent ensuite les glaneuses qui ramassent les épis qui restent pour que rien ne se gaspille. :: :: :: :: :: :: :: :: Pour récolter la richesse, à l'automne de la vie, semons de bonne heure, d'abondantes économies, pratiquons aussi l'épargne des ***sous,*** afin que rien ne se gaspille. Pour cela, il n'y a pas de plus sûr moyen qu'en devenant déposant à

La Banque d'Epargne

de la Cité et du District de Montréal

BUREAU PRINCIPAL
et seize succursales à Montréal

Nous vous réservons toujours le meilleur accueil.

A. P. LESPÉRANCE,
Gérant-Général.